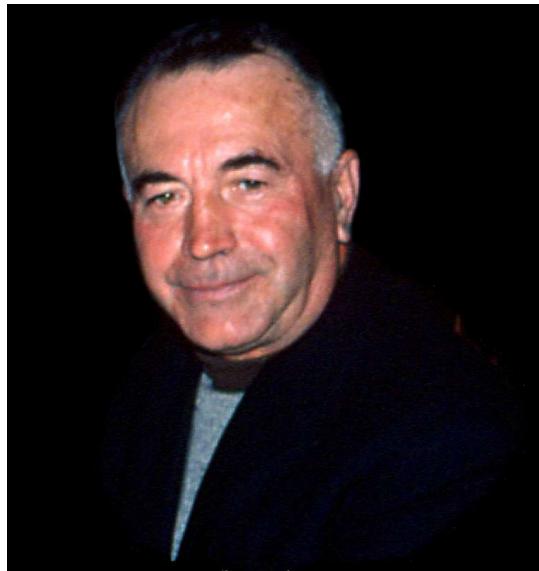


Chemin de Vie



Frédo Bourdier

1972

A M. Légaut et à M. Triviaux, en toute reconnaissance. Sans la paternité spirituelle du premier et la filiation de l'autre, jamais cette oeuvre n'aurait vu le jour.

Table des matières

MINI AVANT-PROPOS.....	6
INTRODUCTION.....	7
ITINÉRAIRE.....	8
Chronologie.....	8
Débouché sur la lumière.....	9
Peur de l'inconnu.....	10
Obéissance et fidélité.....	10
LA MISSION DE L'HOMME.....	12
Essai de définition.....	12
Stabilité.....	12
Un ordre nouveau.....	12
Le sens de l'homme.....	13
LE CHRISTIANISME ET L'ÉGLISE.....	15
Crise.....	15
Rapide bilan de 2 000 ans d'histoire.....	15
Les tabous.....	20
PRÊTRES À LA RECHERCHE DE LEUR SACERDOCE.....	22
Séminaires et clergé séculier.....	22
Vie monastique et essais d'adaptation.....	24
Le courant missionnaire.....	26
Introduction.....	26
Généralités.....	27
Considérations personnelles.....	30
Conclusion.....	32
La vie d'équipe.....	32
Le travail.....	34
Célibat et amour humain.....	35
Le catéchisme.....	39
L'évangélisation comme au commencement.....	40
JÉSUS DE NAZARETH.....	43
Jésus, chemin de vie.....	43
L'enfant prodigue.....	45
Les deux royaumes.....	46
Le Royaume de Dieu.....	46
Les Béatitudes.....	48
La joie dans l'Évangile.....	49
Le mal, la souffrance, le malheur et la mort.....	51
Ses "polémiques".....	52
« Je suis la vérité ».....	53
CONDITIONS D'UNE RENAISSANCE.....	57
Les bases humaines.....	57
Les mutations nécessaires dans l'Église.....	58
La prière.....	61
L'appel à la sainteté.....	62
Flux et reflux en vie spirituelle.....	63

L'homme spirituel.....	65
PERSPECTIVES D'AVENIR.....	70
Place de la femme.....	70
L'Église de la nuit.....	72
L'Église créatrice.....	73
La tragédie humaine.....	74
Difficultés.....	77
CONCLUSION.....	80
POSTFACE.....	81

Mini avant-propos

Pour trouver le fil d'Ariane qui mènera à la vraie compréhension de ce livre, il suffit au lecteur de rentrer en lui-même pour capter la longueur d'ondes de l'auteur et d'écouter, sous les mots, la musique de l'être. La communion ainsi établie, comme les disciples d'Emmaüs, et tels des amis, nous pourrons alors, ensemble, cheminer quelques heures.

Chemin faisant, ce lecteur saura saisir la différence radicale entre une réflexion critique - logique de la foi en Dieu et en l'homme -, et un esprit critique qui dénigre systématiquement tout ce qui n'est pas lui-même. « Pour moi, la critique est lumière, elle est vérité, et la vérité est sainte et il n'y en a qu'une » (*JEAN XXIII, Journal de l'âme*). Il distinguera également la lucidité, fruit du simple bon sens spirituel, d'un certain prophétisme moralisant de mauvais aloi.

Introduction

Ces lignes ne voudraient être qu'un témoignage. Mais le témoignage n'est ni une dissertation intellectuelle sur un thème choisi, ni le récit d'une vie au sens d'un déroulement de faits. C'est, à la fois, ce qui est la plus exacte, la plus fidèle expression de ce qu'on est, et ce qui nous semble le plus donné au-dedans. Il naît du silence et s'empresse d'y revenir. Contrairement à l'enseignement, il jaillit de nous quasi à notre insu, arraché dans son fond et sa forme par la faim de l'autre, en un temps déterminé. Il n'est ni prévu, ni possédé. Il ne souffre nullement d'être stratifié en système. Il est l'expression vivante du moment de l'être qui le livre. Il ne peut se répéter dans ses formes. Il est vérité, non pas toute la vérité - Jésus seul est la Vérité -, mais cette parcelle de vérité à laquelle il nous est demandé d'être fidèle.

Ce ne sont ni l'intérêt ni l'orgueil qui en sont les mobiles, car d'une part son auteur connaît trop l'inconfort solitaire d'une telle attitude de vérité ; d'autre part, l'orgueil fait mauvais ménage avec une telle recherche. Le témoignage est l'expression d'une vie, il est le fruit mûri dans le silence, passé au creuset des épreuves, extérieures et intérieures, de l'existence quotidienne. Rien n'a été prémédité, voulu comme tel.

Un jour - il y a neuf ans - après avoir cherché longuement et en vain de tous côtés une « eau vive » capable d'étancher ma soif, j'ai pu, grâce au témoignage d'un laïc, déboucher dans une vie nouvelle aux horizons infinis. Sans mérite de ma part, ayant fait l'expérience du vide humain des pistes ou idéologies ambiantes - religieuses ou profanes - j'ai pu regarder toutes choses avec un regard neuf. Ainsi, la condition humaine, Dieu, l'Évangile, la vie, les religions, me sont apparus progressivement sous un jour nouveau que je vais essayer d'exprimer ; ce n'est ni une nouvelle théorie parmi tant d'autres, ni un système, ni une règle, ni une philosophie, c'est l'aujourd'hui de ce que je suis, que je ne peux pas ne pas livrer comme tel sans me renier.

Ce regard nouveau, au-delà des opinions, jailli des profondeurs créatrices, a dû se frayer en moi un chemin original, butant sur des obstacles qu'il m'a fallu regarder en face et par moi-même. Ainsi sont tombées en route, comme les lambeaux de toison morte s'accrochent aux ronces du sentier, des idées toutes faites qu'on m'avait inculquées au cours de mes études. Ces obstacles sont ceux que rencontrent les générations actuelles ; elles contestent parce qu'elles ignorent le but de l'essentielle recherche humaine et les voies convergentes qui y mènent. Seul l'homme est guide de l'homme, mais il n'a le droit de proposer à ses semblables que le fruit de sa propre expérience.

Ces lignes voudraient offrir à chacun une vie qui a débouché sur la lumière, non pour qu'il la copie - la copie n'est pas digne de l'homme - mais pour jeter en lui un ferment qui aidera sa propre pâte à lever dans son originalité singulière.

Itinéraire

Chronologie

Né de famille paysanne en Limousin. Une famille avec ses temps d'affection auxquels ont succédé divisions et haines, fidélités et infidélités, joies et misères. Ayant gardé superficiellement quelques traditions politico-religieuses, elle m'a permis de pousser dans ce milieu indifférent de nos campagnes où se gardent cependant d'authentiques valeurs humaines amour de la liberté, honnêteté, travail, sens de l'effort, un certain altruisme, de la droiture. Un an de catéchisme, première communion à dix ans, puis long vide d'actes religieux jusqu'au service militaire - ce qui ne veut

pas dire manque de recherche intérieure sous les appels et les touches de Dieu -. Puis rencontre violente et signe de Dieu pour son service : je croyais alors que, pour suivre cet appel, il n'y avait pas d'autres voies possibles que la vocation sacerdotale ; là, me semblait-il, et là seulement, il devait y avoir une réponse. Or, il faudrait distinguer l'appel à la vie spirituelle (caractère universel) et l'appel au sacerdoce.

Rupture violente avec mon passé, mon milieu, ma profession, mes affections, compensée par cette soif de savoir et cette faim de vie qui me hantaient. Séminaire de vocations tardives - le moins mauvais qu'on puisse trouver à l'époque -, puis grand séminaire - cet éteignoir de l'homme - ; enfin, Mission de France à Lisieux, avec épanouissement heureux dans les retrouvailles de la condition humaine vraie.

Nomination en Creuse avec seulement les ordres mineurs. Puis avancée progressive sur place dans les échelons des ordres majeurs. Nous avons vécu durant neuf ans, à deux, rattachés à une équipe de six sur un secteur difforme et immense. Depuis six ans, je suis seul avec sept communes en charge.

Deux mille habitants : 0,5 % de pratiquants. J'ai voulu, dès le départ, gagner ma vie par le travail manuel pour être libre, vis-à-vis des gens d'abord, pour que ma vie, donnée, soit utile dans un service, et pour mon indépendance pécuniaire vis-à-vis du clergé. Je suis donc, depuis vingt ans, bûcheron et ouvrier agricole.

Très peu de culte. Je n'ai pas été contraint de jouer le personnage ecclésiastique de ministre du culte, de fonctionnaire d'une religion. De santé fragile, n'ayant pas les bases humaines et matérielles pour garder la forme, je suis un ouvrier moyen, et, là encore, par la force des choses, je ne peux pas jouer au « m'as-tu vu », donc pas m'enfermer dans un nouveau personnage.

Par mes études de vocation tardive, par le séminaire de Lisieux, par mon appartenance à la Mission de France, j'ai été formé à la vie d'équipe que j'ai toujours essayé de mener de mon mieux.

Je suis donc bûcheron au Donzeil - telle serait ma carte de visite si j'en avais une -, six jours par semaine. Le culte réduit au minimum, la messe le dimanche matin (parfois ces jours-là quelques baptêmes), et de loin en loin, au cours de la semaine, quelques enterrements et mariages auxquels les gens sont présents.

Impossible d'esquiver les grands problèmes de fond par du « ministère ». Il me fallait vivre de la même vie que les cultivateurs et ouvriers du pays. J'ai cherché dans de multiples directions une réponse valable aux grands appels humains, ceux que personne ne peut éluder : soif de vie en plénitude, soif de connaître, soit d'être aimé et d'aimer. Puisque j'avais choisi la voie religieuse, c'est là surtout que j'ai cherché et crié ma faim à qui voulait l'entendre - même à ceux qui ne voulaient pas -, puis j'ai regardé à l'extérieur vers d'autres idéologies. Tout n'était que mirage... Dans ce sacerdoce moderne, à la page, efficace, superficiellement enraciné chez les hommes... du vide. Je n'avais rien

pour éteindre ma soif, rien de valable à proposer aux hommes.

Débouché sur la lumière

*J'ai traversé le tunnel des souffrances
J'ai trouvé le chemin caché du bonheur
Et j'ai vu des raies de lumière
Traverser le silencieux désert de la nuit.*

RABINDRANATH TAGORE.

Pourtant, je gardais en moi, vivant comme au premier jour, le souvenir de quelqu'un dont les rencontres mystérieuses avaient jalonné mon enfance et mon adolescence. Je ne savais pas leur donner un nom, ni en dire l'origine, mais elles étaient là, présentes, vivantes et appelantes en moi. C'étaient là autant de points lumineux qui jalonnaient ma nuit. Maintenant je sais que c'est leur source unique que j'ai cherché, en vain, de ma dixième année aux abords de la quarantaine.

Je dois noter, d'emblée, la carence absolue - ou presque - de vie spirituelle dans l'Église. Il est dramatique qu'un organisme séculaire qui se dit porteur - possesseur même - de la Vérité, soit à ce point dépourvu de vivants. De théories, de doctrines, de dogmes, de spiritualités préfabriquées, gardées immuables en boîtes à conserve, de leçons d'efficacité, de collectivisme, d'évangélisation, de propagande, de pastorale, de réunions, de sessions de ceci ou de cela, on m'a bourré le crâne jusqu'à l'écoeurement. Pendant ce temps, le meilleur de moi-même restait en friche. Je demeurais sur ma faim, ou plus exactement, cette faim se creusait de plus en plus avec les années et les expériences décevantes. Il est incroyable que, durant tant d'années où on s'est acharné à m'inculquer - et moi à l'apprendre - tant de savoir, je n'ai pas rencontré un vivant pour éclairer et jalonner ma recherche. De l'annonciation, qui m'a fait entrer en religion, à la quarantaine, rien de tout ce qu'on m'a enseigné n'a coïncidé avec la nature de cet appel.

Je sais maintenant que la recherche spirituelle est une contagion, une question de profondeur de vie, d'intensité d'être, de longueur d'ondes. La vie de foi, c'est la rencontre de deux libertés, celle de Dieu et celle de l'homme. Alors qu'on a fait de la vie de foi une science, un savoir, une spéculation, une somme de connaissances, une obéissance... La conversion, c'est la mutation de l'ordre cérébral - et donc aussi sentimental -, à l'ordre de l'être. C'est un état intérieur qui prend et décuple toute la vie d'une personne, qui féconde toutes nos affections et donne un tonus nouveau à toutes nos paroles et à tous nos gestes qui sont ainsi informés du dedans par Sa présence, Son ferment, Sa lumière. Pour moi - et pour tout homme -, il y a le temps d'avant la renaissance - époque « préhumaine » d'enfance et d'adolescence qui peut, hélas, pour tant d'hommes, durer jusqu'à la mort -, et celui d'après : différence de qualité d'être, d'intensité de vie.

Pour renaître, nous avons besoin d'un « accoucheur », c'est-à-dire d'un vivant - pas d'un théoricien -, qui nous révèle à nous-mêmes. Un aîné qui nous aide à passer « la porte étroite », à trouver chacun le petit chemin de vie qui débouche sur des horizons merveilleux, sur des temps nouveaux, une terre nouvelle ; c'est le surcroît d'humain qui rayonne et appelle l'autre vers un plus-être jamais achevé.

Chaque homme doit trouver pour son propre compte son chemin, s'inventer, se créer du dedans. C'est la merveilleuse aventure humaine, seule digne de l'homme. La difficulté, contrairement à toutes les autres économies humaines qui se cumulent dans le temps, c'est que le chemin sera tou-

jours à refaire en totalité, par chacun, et de façon singulière. Jusqu'à ce jour, de grandes familles religieuses ont jalonné l'histoire du christianisme, mais, faute de reprendre et de revivifier leur élan initial, elles se sont sclérosées dans des formes caduques. Le ferment du fondateur a été momifié, desséché, transmis et imposé en règles, en normes, en formules et recettes. Il a perdu son pouvoir d'éveil, « le levain s'est affadi ». L'expérience originelle et originale de ce créateur est devenue un carcan, un étouffoir pour les hommes des générations futures, et non une spiritualité vivante et vivifiante : on n'a plus créé ; croyant faire oeuvre spirituelle, on a spéculé sur le fondateur et son oeuvre ; on a semé de la raison, mais pas de la vie ; on a fait des intellectuels, mais pas des vivants.

Cette renaissance ne peut être oeuvre collective, en dépit de notre monde collectivisant qui tend vers l'oeuvre de masse. Qu'il s'agisse de propagande ou de publicité, de luttes politiques et sociales, d'enseignement, d'information, la pression de la collectivité profane ou religieuse tend à faire de l'individu le membre passif et conformiste d'un troupeau (société de profit, de production, de consommation). Or, « le bon berger connaît chaque brebis et l'appelle par son nom ». Celui qui veut être un homme digne de ce nom, dans sa singularité - non pour le plaisir de se singulariser, mais pour être de plus en plus en vérité avec lui-même -, doit découvrir et progressivement assumer sa solitude.

Peur de l'inconnu

L'homme meurt de soif à côté de la source qui est en lui-même. Car la petite graine du Royaume est semée en tout homme, mais elle est cachée et endormie, enfouie sous des couches multiples de traditions, de pressions sociales et de peur. Celui qui veut vivre de cette vie digne de l'homme doit avoir la vigueur intérieure nécessaire pour se tenir debout à contre-courant et affronter l'inconnu... La carence de notre temps, comme de tous les temps, dans l'Église et ailleurs, c'est le manque de témoins de l'humain ; pourtant, c'est grâce à eux - ces aînés -, que se révèle un jour à l'homme cette vie nouvelle où tout est en lui et en lui seul. Chacun a sa propre graine du Royaume, car le Royaume de Dieu au coeur de l'homme, c'est également le Royaume de l'homme au niveau personnel et fraternel, dans une vie que nulle pression religieuse ou profane ne peut assurer ni détruire totalement, c'est le lieu de la liberté. Mais, au début, on est pris de vertige devant l'inconnu et la solitude qui s'ouvrent devant soi. Il va falloir délaissier les sentiers battus de la religion traditionnelle, ses sécurités intellectuelles, son coude à coude pour être seulement fidèle à ce qui monte en soi de soi-même.

Obéissance et fidélité

Alors qu'on était porté par une ambiance familiale, scolaire, paroissiale, mouvement de jeunesse, association professionnelle et politique, alors qu'on en était le jouet, qu'on subissait comme un numéro la vie de l'extérieur, on devient un être libre, on atteint aux profondeurs créatrices de son être. On n'est plus obéissant, mais fidèle. Ce qu'on fait, comme ce qu'on dit, tend à devenir l'expression exacte de ce qu'on est. C'est là le seul lieu où se concilient nécessairement contemplation et action. Il nous faut bien distinguer l'obéissance qui nous est imposée de l'extérieur par l'autorité de la loi, et qui, si on l'enfreint, nous plonge dans le désordre et la faute, et la fidélité qui est ce qui monte en soi et qu'on ne peut refuser sous peine de se renier. Ainsi du code de la route je peux traverser un village à 30 km à l'heure par peur du gendarme, mais je peux également le faire par respect profond de la vie humaine, à laquelle je pourrais, même involontairement, attenter. Une mère de famille qui veille son enfant malade des jours et des nuits n'obéit à aucune loi, elle est seulement fidèle à l'essentiel de sa vie ; agissant autrement, elle ne serait pas mère. Il y a là changement de niveau entre la peur du gendarme et le respect de la vie humaine, entre le devoir et l'amour.

Ainsi, plus un homme devient lui-même, grandit dans sa propre liberté personnelle - et il n'en est pas d'autre -, plus il devient fidèle à lui-même d'abord, peut-être mais pas nécessairement à la loi, en

tout cas certainement à l'homme. Ce qui monte en lui, c'est l'appel de sa propre substance. La fidélité est nourriture de l'être : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père », pas en obéissant, mais en étant fidèle. Si on fait de Jésus un être obéissant, obéissant jusqu'à la mort en croix, on en fait un robot prédestiné de qui toute liberté est exclue. Or, Jésus a été l'homme le plus libre, le plus accompli que la terre ait connu et connaîtra jamais.

La mission de l'homme

Essai de définition

Dans le sillage de la fidélité, et là seulement, se situe pour chaque homme le sens de sa mission. La mission n'est nullement une fonction imposée par une autorité compétente à laquelle, selon ses propres talents, on va adhérer pour l'épanouissement de sa vocation. La mission est perçue à certaines heures de grâce, elle trace pour chacun le sens général de sa destinée particulière. Elle est la trame dans l'ordre de la durée et, traversant le temps, elle donne un sens, une direction, une signification à notre vie passée, présente et à venir. En un mot, c'est la direction solide et durable qui soutient une vie. Mais, pour atteindre sa mission, il faut apprendre à accéder et à vivre au centre de soi-même et non à la surface comme tout nous y entraîne. Devenir un homme intérieur, tel doit être le but de notre vie. Alors tout, absolument tout, change de niveau, de qualité, de densité. On atteint la réalité de soi, de toutes les choses et de tous les hommes ; on accède à l'universel en collant au réel.

Stabilité

Dans notre monde moderne des cités fourmilières, l'homme est un inconnu, un étranger et un passager qui perd ses racines humaines, ses liens avec son passé. C'est là une des causes majeures de sa superficialité, de son instabilité et de son inconsistance. Plus de silence, plus de beauté, plus de liens humains de toute une vie, plus de lieux pour retrouver et revivre les étapes de son passé ; intoxiqué par les inepties de la presse, de la radio et de la télévision, surexcité par une vie trépidante et bruyante, uniformisé par la réclame et la propagande, « conformisé » par les snobismes et les slogans, sans loisirs pacifiants, dépersonnalisé par une administration de plus en plus omniprésente, désaxé par les haines et l'esprit de revendication, il perd contact avec lui-même, se déshumanise et perd son âme. Nous sommes au temps de l'abrutissement collectif et du troupeau. L'homme n'a jamais été aussi rassasié dans ses avoirs mais peut-être n'a jamais été aussi privé de vraies valeurs humaines parce que tout l'extériorise, le dilue, l'opprime, le sature d'artificiel. On a voulu faire un homme instruit - et c'est bien et bon -, mais que de carences humaines, de pourriture d'argent et d'oppression sociale !

Sous prétexte que dans le passé des prêtres routiniers et formalistes sont restés trop longtemps en place, le clergé subit la maladie de l'instabilité du siècle, et on assiste à la valse des prêtres. Dans ces conditions, comment, d'une part, peuvent s'opérer sans la fidélité à un milieu, à un pays, à des personnes, à une profession, les grandes mutations intérieures provoquées par toute recherche sacerdotale et humaine ? Tout changement est illusoire et ne fait que reporter l'échéance. D'autre part, si on ne peut se grandir soi-même sans racines humaines, comment promouvoir l'homme autour de soi sans liens humains authentiques, durables et fidèles jusqu'au témoignage essentiel de notre mort ? Actuellement, il ne suffit plus aux hommes d'être liés à la fonction lévitique du prêtre, ils ont besoin de connaître un homme déterminé. Là encore, l'Église est contaminée, atteinte par la superficialité et la déshumanisation du siècle ; elle ne peut éclairer et nourrir les mutations intérieures de ses prêtres. Sans stabilité, pas de possibilité de vie spirituelle enracinée chez l'homme, pas de rayonnement donc pas d'évangélisation vraie. La vie spirituelle qui repose sur la fidélité à Dieu, à soi-même et à l'homme exige la stabilité de la fonction.

Un ordre nouveau

De ce centre de soi-même où personnel et universel se rejoignent et se confondent, naît à notre insu un regard nouveau qui ordonne tout dans une hiérarchie jusqu'alors inconnue, renouvelant nos

gestes, nos paroles, nos affections. Nous devenons, dans cette essentielle recherche, transparents à la beauté, à la vérité, à la lumière. L'essentiel captant notre attention intérieure, les réalités humaines et religieuses prennent normalement la place qui leur est due : indispensable ou relative selon le temps, le lieu et leur valeur réelle. Ainsi, en religion, que d'aspects autrefois considérés comme essentiels et immuables se sont révélés, à l'usure du temps, purement relatifs, sinon inutiles ou périmés. Ce regard intérieur nous permet spontanément de donner à l'actuel la valeur qu'il aura après l'épreuve du temps. Celui qui vit dans l'éternel présent peut porter fort loin son regard dans l'avenir.

Le sens de l'homme

Plus on vit dans les profondeurs merveilleuses, infinies de la vie intérieure, plus on découvre que là résident le bien de l'homme, sa liberté, sa paix, sa joie, sa marche sans fin vers son accomplissement ; ces biens devenus humains parce que vécus, marqués de notre sceau, se propagent par contagion, par rayonnement, par appel. C'est l'homme qui fait l'homme. Pour que passe ce courant, il est indispensable que préside à nos relations un respect total de tout homme. Ces biens se proposent bien plus par ce qu'on est que par ce qu'on dit ou ce qu'on fait ; mais vouloir les imposer serait les dénaturer et manquer nécessairement le but poursuivi. Chaque homme devient alors un tout à valeur absolue, infinie, pour qui on désire ces biens, tous ces biens que l'on a expérimentés, et qui sont seuls aptes à combler toute la soif humaine : c'est cela « aimer l'autre comme soi-même ».

Nuls liens ne sont aussi profonds, aussi respectueux que ceux qui unissent des êtres au niveau de l'échange : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis » (*Jean 15,15*). Ces hommes, unis dans l'essentiel par une communion qui transcende les âges, les sexes, les milieux, les cultures, les civilisations et le temps, grandissent sans cesse dans leurs différences originales. Plus ils sont en vérité, eux-mêmes, plus ils sont aptes, dans leurs différences, à communier dans l'universel humain. (Communion, communauté, communication, communion des saints, corps mystique sont de même nature.) Ils sont liés par le centre dans l'essentielle recherche. Ainsi les oeuvres de la pensée ou de l'art jaillies de ces dimensions créatrices, pourront être saisies par n'importe quel homme de la terre et traverser le temps. Mais il n'est point nécessaire de faire oeuvre d'art ou de pensée pour être créateur ; tout homme digne de ce nom crée tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit, irradie les autres par le rayonnement de son être.

La paternité spirituelle est le moyen suprême de communication entre les hommes. Cette expansion heureuse de soi-même, qui aide l'autre à être toujours plus lui-même, éveillant en lui ce qui y est déjà en germe, mais endormi, est la plus grande joie humaine qu'on puisse vivre. Par là, on pressent un peu ce que doit être la joie créatrice du Père. Suivre pas à pas l'épanouissement d'un être, susciter de l'humain, toujours plus d'humain, percevoir, ranimer « la mèche qui fume encore », sans désir de possession ni de domination, c'est le faire être, mais c'est également être en lui. Plus on donne ainsi de soi-même, et plus on grandit soi-même dans sa propre vérité. Le souvenir de tels êtres qui nous ont ainsi aidés de ce qu'ils sont, dans un respect total de notre liberté, permet de vaincre l'espace et le temps. Loin de nous, morts même, ils continuent encore à nous appeler plus avant en nous-mêmes. Une oeuvre écrite, témoignage d'un tel vivant, continue des siècles après lui à éveiller des hommes à eux-mêmes. Ainsi, un François d'Assise, un Jean de la Croix, poursuivent leur oeuvre d'appel et d'éveil. Mais il faut « retrouver leur longueur d'ondes » pour que leurs écrits puissent, au-delà de la lettre et de la forme inhérentes au temps et à la personne de leurs auteurs, révéler le souffle créateur et universel dont ils ont jailli. C'est à ce niveau, et à ce niveau seulement, que peut s'établir une vraie fraternité humaine. L'homme avançant vers son destin peut façonner une histoire digne de lui dans ces zones créatrices. Ce sont de tels témoins qui grandissent l'homme en l'établissant dans les valeurs authentiques. Égarés dans l'histoire, ils ont plus fait pour le bien des humains que tous les généraux, les conquérants, les législateurs et les révolutions.

Ce sont de rares fleurs humaines poussées sur les cimes. Le temps vient où la vie spirituelle ne sera plus le bien exclusif de quelques-uns, mais celui de tous.

Le christianisme et l'Église

Crise

Je suis prêtre à part entière de l'Église qui se dit catholique. Je fais, autant que le permet ma condition d'homme limité de toutes parts par mon ignorance, et les péchés que j'ai la faiblesse de laisser subsister en moi, ce qu'elle me demande. Je resterai en elle quoi qu'il m'en coûte.

Mais l'humanité, et le christianisme en son sein, sont à un tournant décisif de l'histoire. La science, la technique, l'esprit critique, l'athéisme, le besoin d'indépendance et de liberté des hommes et des peuples désagrègent la société chrétienne considérée durant des siècles comme le modèle inaltérable de la société humaine. Les forces profanes et matérielles, appuyées sur des idéologies de plus en plus construites, aux moyens d'oppression jamais atteints, pouvant détruire l'homme physiquement et psychologiquement sont telles, qu'elles dominent le monde. Elles submergent, tel un raz de marée, progressivement et rapidement, le christianisme sociologique du dehors et leminent du dedans. D'un côté, ces idéologies absorbent le christianisme à leurs propres fins de profit et d'hégémonie, de l'autre, elles le suppriment purement et simplement. Penser qu'on peut résister, lutter à armes égales en intensifiant l'idéologie chrétienne est une utopie pure et simple. Le matérialisme pratique ou scientifique - il est les deux à la fois - assiège l'homme, dilue ses forces spirituelles par une propagande et une pression sociale, irrésistibles et irréversibles.

Face à cela, le christianisme, démuné de moyens comparables, voit ses troupes absorbées, ses positions entamées du dedans et du dehors. Ses grandes oeuvres du passé lui échappent les unes après les autres : écoles, hôpitaux, missions, action civilisatrice. Les pouvoirs profanes ont pris le relais avec des moyens décuplés, et c'est bien et bon.

Ne pouvant plus lutter à armes égales, il reste heureusement au christianisme l'essentiel : Jésus de Nazareth et sa vie à proposer aux hommes de tous les temps. Seulement, les moyens doivent être ceux de son Maître : les béatitudes, la vie de l'esprit. Si le christianisme opte pour cette voie, tout est possible. Sa « mission » est de nourrir, de faire fermenter l'homme au-dedans, de le rendre libre en le dilatant dans tout son être. Les moyens sont pauvres : conversion à la vie de l'esprit, rayonnement, appel, contagion de l'humain. L'homme, après des millénaires, a faim et soif de l'essentiel. Mutilé dans son être, il est un corps sans âme. Ce supplément d'être, seul Jésus de Nazareth peut le lui donner. Ou le christianisme fera, pour le bien de l'homme, la mutation spirituelle requise, avec toutes les transformations de moyens et de but qu'elle requiert, ou il va disparaître, englouti par les « forces du monde ».

Rapide bilan de 2 000 ans d'histoire

« On reconnaît un arbre à ses fruits ». Or, quels sont les fruits du christianisme ?

Le christianisme a produit des oeuvres incomparables de l'esprit et de l'art, il a porté le flambeau d'une civilisation et d'une culture, et assuré des services sociaux éminents.

Mais si, dans le christianisme, on a toujours assisté, après celle du Maître, à la persécution des spirituels, c'est parce que, sans le vouloir, ces derniers portaient en eux, à chaque époque de l'histoire, un ferment capable de faire éclater tous les cadres qui emprisonnent l'homme dans le carcan des structures sociologiques. La dictature maintenue sur les esprits explique la carence absolue de pensée vivifiante. On a répété sans cesse du saint Thomas. Or, l'intuition créatrice ne jaillit que dans la liberté heureuse. Chaque génération doit inventer sa propre manière d'être, de vivre, de penser, d'où naît le fameux « langage de l'évangélisation » qui n'est alors que l'expression spontanée de

la vie.

Bien sûr, de belles fleurs humaines ont poussé au cours des siècles, et de quelques-unes nous gardons la mémoire. Quelques vrais spirituels connus et authentiques (François d'Assise, Jean de la Croix, et plusieurs autres) ont apporté du neuf, de l'inédit, à la recherche humaine ; sans compter tous ceux qui ont dû, pour survivre, vivre cachés, et ceux que les autorités de l'époque ont persécutés dans leur chair, escamotés dans leur oeuvre. Les génies spirituels qui ont jalonné l'histoire du christianisme, expression consciente de l'Esprit de Jésus qui n'a cessé de soulever la masse humaine, ont toujours été des solitaires et des isolés. Il leur a toujours fallu nager à contre-courant de l'Église de leur temps, en butte à ses persécutions. Ces solitaires ont pourtant oeuvré plus efficacement pour l'homme et le christianisme que tous les chefs couverts d'hermine et de pourpre, et que tous les soi-disant théologiens qui les ont combattus ouvertement ou dans les coulisses. L'histoire qui juge ne garde le souvenir que de ces grands humains. Les autres, quand on s'en souvient, ce n'est que parce qu'ils ont été, à des titres divers, leurs persécuteurs. Avec le recul du temps, on s'aperçoit que ce ne sont pas les spirituels qui sont jugés par l'Église, mais l'Église par rapport à eux ; il a fallu l'éponge des siècles pour réhabiliter la mémoire et l'oeuvre de quelques spirituels. Issus d'elle, et souvent malgré elle, ces chefs d'oeuvre humains persécutés ont été, à la suite de leur Maître, les victimes de la religion établie, immuable et intangible propriétaire de la vie et de la vérité. Si, de leur vivant, au lieu de les juger et de les condamner, l'Église avait su donner à leur vie et à leur oeuvre la compréhension et l'aide requises, ces hommes et ces femmes de Dieu auraient pu donner, grâce à leur rayonnement, leur pleine mesure. L'épreuve du temps, qui efface en tout homme les carences et les limites inhérentes à sa condition, si elle les fait apparaître dans toute leur splendeur, les éloigne cependant de nous. Les contingences inéluctablement liées à la personne, au temps et au lieu, voilant la portée universelle de leur oeuvre, accroissent pour les hommes d'aujourd'hui les difficultés de rencontre et de compréhension : un spirituel est d'abord fait pour son temps.

Des spirituels, il y en a toujours eu dans le christianisme, et toujours à l'origine de ses mutations sans cela, il serait mort depuis longtemps, et c'est à ce petit troupeau qu'est promise l'éternité. Car, pour trouver le chemin de la vie plénière, les hommes ont besoin que la route soit éclairée par la pensée qui élague, qui trie l'essentiel du contingent. Mais, dans le climat de despotisme qui a caractérisé l'Église jusqu'à ces derniers temps, les spirituels ne pouvaient vivre que cachés et silencieux, planant dans une demi-conscience au-dessus du relatif et du contingent, ou bien surveillés, suspectés et menacés si leur pensée informait leur vie du dedans, et pourtant ce sont de tels hommes que chaque génération doit produire. Les premiers, on les a tolérés en raison de leur silence quant aux autres, on a détruit leur personne et leur oeuvre, privant ainsi les hommes d'une source de vie et de vérité pour sauvegarder certaines formes de religion considérées comme immuables ; ou mieux, on a tellement codifié leur oeuvre qu'on l'a sclérosée, lui enlevant l'essentiel de son ferment. L'Église aussi a ses Soljénitsyne. On a cru, faisant un travail intelligent, avoir fait oeuvre spirituelle : le penseur selon les normes requises a détruit l'esprit et la vie. Et pourtant, on ne peut pas vivre une vie spirituelle authentique dans le flou, sans la lumière d'une pensée créatrice. Le mouvement de recherche qui a conduit, au début du siècle, vers le christianisme de jeunes intellectuels disséminés par la première guerre mondiale, a avorté dès qu'ils sont entrés dans l'Église, et qu'ils se sont alignés bon gré mal gré. C'est une bénédiction que certains se soient tenus en dehors de l'enceinte étouffante. Pour penser librement, il fallait rester sur les franges ; ainsi Bergson, Simone Weil..., s'ils étaient entrés au bercail, on les aurait éteints car l'atmosphère qu'on y a respirée jusqu'au Concile asphyxiait l'esprit et le coeur.

La première moitié de notre XX^e siècle assiste à ce paradoxe tandis que la science et la technique faisaient un pas de géant, l'Église, figée dans son orthodoxie séculaire, cisailait systématiquement tout effort - qui aurait dû être parallèle - de recherche, de pensée et de vie. Ce fut l'hécatombe du

modernisme : Loisy, Brémond, Laberthonnière, Duchesne, Lagrange, etc. Ceux qui survécurent à la faux du Saint-Office furent mutilés : Blondel, Teillard... Paralysés par les précautions d'un langage susceptible de troubler la certitude à bon compte du pseudo-thomisme d'alors, privés de la liberté d'expression orale ou écrite, dépourvus de possibilités d'échanges publics ou privés, interdits d'enseigner, voire exilés, ces hommes suspectés et traqués n'ont pu donner que l'esquisse de leur pensée. En France, à la veille de Vatican II, les jésuites et les dominicains se voyaient décapités et réduits au silence, tandis que le mouvement missionnaire était compromis.

Quand on connaît les raisons politico-religieuses, l'ignorance, le parti pris et les méthodes qui présidèrent à cette destruction, quand on devine le climat de suspicion, d'humiliation, de délation et de peur qui empoisonnait l'Église de notre pays, on a certes raison de penser que la religion d'alors était un obscurantisme. Le cardinal Merry del Val fut le Torquémada des temps modernes.

Ainsi, soupçonneuse à l'égard des élites de tous ordres qui dérangeaient ses fausses sécurités, trop conservatrice en politique, l'Église n'a su ni s'attirer les chercheurs, ni communier aux légitimes aspirations populaires.

Bref, le bilan est lourd. Les hommes détruits, les intelligences, les oeuvres mutilées ne se referont plus. Ces quelques décades resteront une sombre page de l'histoire de l'Église. Elles auront vu se creuser toujours plus le fossé qui sépare la pensée religieuse de la pensée profane, la science de la religion, la foi des aspirations religieuses des manuels. Ce temps perdu sera long et difficile à rattraper. Il va falloir réapprendre - sinon apprendre, car a-t-elle jamais existé ? - à user de la liberté pour sortir enfin des chemins battus. Le désarroi actuel du clergé et des chrétiens est incontestablement la conséquence des carences et des abus de ces dernières décades de l'Église.

Pour la rencontre des autres spiritualités, on a assisté à un phénomène identique. Quand de Nobili, Ricci et quelques autres ont débarqué en Chine et aux Indes, la qualité, le rayonnement de leur vie spirituelle a appelé les hommes de ces sagesse ancestrales vers l'essentiel du christianisme. Puis, le gros de la troupe, avec ses mesquineries, ses délations, ses suspicions a montré un autre visage du christianisme, faisant ainsi avorter la merveilleuse oeuvre amorcée : entrant dans ce christianisme occidental, formaliste et conquérant, ces peuples n'auraient pu, humainement, que régresser en reniant le meilleur d'eux-mêmes.

Peut-on, sans être taxé de présomption, tenter de faire le bilan de presque deux millénaires de « missions » ? Les missions ont suscité, parmi l'élite de la jeunesse occidentale, - chez les hommes et chez les femmes -, d'innombrables vocations, de merveilleux dévouements, des abnégations exemplaires. Précédant ou suivant les troupes conquérantes, les missionnaires ont essayé de faire contre-poids au mercantilisme de certains colons, à l'esprit d'oppression de certains militaires, et ils ont pris une part importante à l'oeuvre de pacification. Les écoles à tous les degrés, les hôpitaux, les orphelinats, les églises, les services d'entraide et de protection, le respect de la dignité puis la promotion de l'homme et de la femme, ont été, et sont encore, les signes permanents de leur vraie vocation. Actuellement, dans la plupart de ces pays, décolonisés ou en voie de l'être, seules subsistent et subsisteront les oeuvres qui témoignent d'une foi authentique en Jésus de Nazareth.

Pourquoi donc cette oeuvre magnifique n'est-elle pas sans ombres ? Persuadées d'être détentrices, comme l'Église elle-même, de la Vérité, les missions ont cru pouvoir transplanter telles quelles les formes du christianisme européen et occidental, faisant ainsi table rase de sagesse millénaires (Azèques, Incas, Chine...), qu'un peu hâtivement elles ont qualifiées de primitives (*voir le Père Lebbe et Han Suyin*), alors que leurs membres auraient pu, par le simple témoignage d'une foi authentique, proposer à ces peuples Jésus de Nazareth, chemin universel vers le Père, et qui a dit à la Samaritaine que « c'est en esprit et en vérité qu'il faut adorer » (*Jean 4,23*), qu'il faut L'adorer, Lui qui est venu tout accomplir.

Jésus ne vient pas mutiler, changer les formes extérieures, mais accomplir au-dedans, épanouir tout ce qui est humain, tout ce qui est vrai, dans le sens de la direction originelle et originale propre à chaque homme et à chaque civilisation. On parle beaucoup de la « rencontre personnelle » de Jésus. Cette rencontre ne peut se taire qu'au plan spirituel. Un Gandhi est tout proche d'un spirituel de chez nous, car il connaissait parfaitement l'Évangile et trouvait sa joie dans les Béatitudes. Un spirituel, quel qu'il soit, peut se nourrir sans se gauchir de tous les écrits spirituels de la terre. « Mais j'aurais certainement plaisir à narrer mes expériences dans le domaine spirituel : celles-ci, je suis seul à les connaître et c'est d'elles que je détiens la mesure de l'influence dont je dispose dans le domaine politique » ... « Ce que je voudrais mener à bien, ce que j'ai tenté laborieusement, languis de mener à bien ces trente années, c'est d'atteindre à l'accomplissement de soi, de voir Dieu face à face. Je ne vis, ne me meus, je n'ai d'être que dans la poursuite de cette fin. » (*Autobiographie*, p. 3.)

Ainsi, par-delà les différences, les spirituels se rejoignent dans une communion, qui, seule, peut faire une unité vraie, respectueuse des différents chemins. Dieu vit au coeur de tout homme et se manifeste à lui à travers le langage qu'il connaît. Pourtant Jésus, qui seul est le chemin universel, peut en chacun tout accomplir, tout achever, tout humaniser dans un épanouissement sans fin ni mesure. En Lui, on ne voit plus ce qui divise, mais ce qui unit ; on ne voit plus en chacun le négatif, mais le positif ; ce n'est plus le mal qui rebute dans l'homme, mais la graine du bien, du beau et de l'humain qui attire et capte l'attention ; on ne juge plus, on ne voit plus la « paille », mais la réalité de la vie présente en chacun.

Le christianisme a été aussi la volonté de domination, la soif de puissance qui ont, par la force, opprimé les esprits, les coeurs, les libertés humaines. La route est jalonnée de sang et de tyrannie, et ce, toujours au nom de Jésus-Christ. Or l'Évangile ne peut pas coïncider avec la violence et le sang ; les Béatitudes ne peuvent, sous aucun prétexte, être transformées en leur contraire. La féodalité, les croisades, la rupture politico-religieuse de l'Église d'Orient, la décadence de la Papauté et des moeurs, l'Inquisition et ses tortures, l'Office dit « Saint », les guerres de religion, les dragonnades, l'anéantissement des peuples d'Amérique, la traite des Noirs justifiée par les moralistes..., ces grandes entreprises équivoques ou sinistres ont endeuillé l'histoire de la chrétienté. Elles ont étouffé des libertés, détruit des hommes. Le christianisme n'a pas empêché l'Occident de se déchirer dans des luttes fratricides, ni de conquérir, ni d'exploiter, de verser le sang dans des guerres, de mépriser et de détruire d'autres civilisations, d'autres religions. Les guerres mondiales sont nées dans l'Occident chrétien, et les camps de la mort ont pu s'installer et durer, grâce à une idéologie païenne, certes, mais dans un continent qui vivait, depuis près de vingt siècles, dans le christianisme. On a brûlé, tué, pillé, violé, tout au long de l'histoire, derrière l'étendard de Jésus-Christ porté bien haut par son Église et ceux qui se disaient ses fils.

L'odieux despotisme séculaire de l'Inquisition, puis du Saint-Office, aux inqualifiables méthodes, par un impérialisme dogmatique inhumain ont, tour à tour, écrasé les esprits, les consciences, les coeurs et les libertés. Tout despotisme, quel qu'il soit, parce qu'il entrave la liberté, porte en lui, avec la stagnation et la sclérose, les germes de sa propre décadence. C'est une morphine de l'esprit, une lente et violente destruction des essentielles valeurs humaines. Ainsi, par son emprise sur les esprits, l'Église a tari dans ses membres la source de la liberté créatrice de pensée et de vie. Pendant qu'en elle on répétait à satiété depuis des siècles des formules usées jusqu'à corde, hors d'elle proliféraient, sevrées de lumière, toutes ces élucubrations en ...isme qui désintègrent l'homme ; elle n'a plus joué son rôle de ferment de la pensée, de foyer de lumière, de source de vie. Cette tyrannie exercée durant des siècles sur la pensée explique, en grande partie, ce constant retard de l'Église sur l'avancée humaine, son « à côté » et son « à part » du monde, finalement, la profondeur de la crise actuelle et les excès même du mouvement contestataire.

Qu'est-ce que cela a à voir avec les Béatitudes ? Avec la vie spirituelle en Lui ? Avec Son évan-

gile?

Au sein de l'Église, délation, humiliation, lutte pour les places, flatterie, mesquinerie en tout genre, étaient non seulement tolérées, mais cultivées. Tous les moyens étaient bons pour asservir le peuple de Dieu et les autres peuples. On s'est toujours beaucoup plus préoccupé du peuple de Dieu à conserver et à promouvoir, de garder une doctrine que de faire vivre l'homme. Aujourd'hui, l'homme « conteste » les valeurs d'un tel christianisme et il a raison. Il n'obéit déjà plus et il obéira de moins en moins à ses prescriptions car il n'accepte plus les ukases. Comment le ferment de l'évangile a-t-il pu, à travers tant d'ignominies, continuer à appeler l'homme, à nourrir certains de l'essentiel ? Son ferment de l'humain vit sous ces amoncellements de cendres ; c'est Jésus, et Lui seul, que le christianisme se doit de proposer à l'homme de notre temps. Plus on vit de Jésus, et moins le culte de l'Église peut assouvir le cœur de l'homme, car ce n'est pas elle le but, sinon dans l'inconnu, mais Lui et Lui seul. Elle doit s'effacer pour que l'homme vive de la vie de son Dieu en Jésus de Nazareth. Il est impossible de mettre une même réalité humaine sous les termes : « Je crois en Dieu, en Jésus et en Son esprit », et « Je crois en l'Église ». Elle est une réalité sociologique aux formes séculaires, une administration identique aux autres. Actuellement, par l'emploi massif des moyens audio-visuels, l'Église ressemble à une vieille femme passablement fanée mais maquillée au goût du jour, qui se montre avec complaisance, proclamant à qui veut l'entendre : « Regardez-moi bien, et vous connaîtrez l'Époux ». Cette logique-là ne convainc personne, car combien d'hommes vivent de Lui en dehors d'elle ? et combien d'autres, qui se réclament d'elle, ne connaissent rien de Lui, ou si peu. Il vaudrait mieux qu'elle parle moins d'elle, mais qu'elle aide l'homme à vivre de Lui par des moyens qu'il lui appartient de découvrir au fil des jours car l'homme, saturé de l'Église, de ses explications, de ses raisonnements, de ses commentaires, se détourne de Dieu. Pourquoi garde-t-elle jalousement caché Son ferment de jeunesse ? Sa réalité mystique, le corps mystérieux de Jésus façonnant la fraternité humaine dans l'inconnu de la foi et de la communion des Saints, ne se mesure ni dans l'espace, ni dans le temps. C'est une réalité qui se vit, sans pouvoir s'expliquer ni se mesurer. C'est hors de notre prise, dans le mystère de Dieu et de l'homme. Nul organisme n'en possède la clé. Cette clé est seulement déposée au cœur de tout homme. Ce royaume se cherche, ne se possède jamais définitivement. Croire le posséder, c'est déjà le perdre.

Enfin, en apparence, le christianisme est une religion comme les autres ; ces luttes intestines vues du dehors, ou considérées du point de vue de l'essentiel, font figure de « petite cuisine ». Aux origines, Jésus n'a pas fondé de « religion ». Il a porté, semé à pleines mains le levain de son être, au reste de l'humanité, proposant à chaque homme le ferment de Sa parole. Le christianisme, après deux mille ans d'histoire, n'est pas encore sorti de ses ornières originelles du judaïsme, de son Dieu de puissance, de sa loi, de son peuple, de son sacerdoce lévitique et ministériel ; l'Église n'est pas libérée du légalisme romain, d'un véritable culte de la hiérarchie, de son juridisme, de ses pompes, et finalement, de l'oppression de l'homme.

Les divisions internes du christianisme sont une absurdité. En chacune de ses familles, des personnes peuvent accéder à la « rencontre personnelle de Jésus ». C'est donc qu'il existe plusieurs chemins qui convergent vers l'essentiel. Ces vivants, de part et d'autre, sont à même de se rencontrer par l'échange - je parle par expérience - alors il n'y a plus entre eux d'obstacles. Ils parlent le même langage parce qu'ils vivent de Lui et de Lui seul. Tout le reste semble, à leurs yeux, du relatif. Seule, la personne de Jésus peut faire « sans bavures » l'unité ; peu importent les chemins qui ont mené les hommes vers ces sommets où tout converge. Sur les doctrines, les structures, on se battra en vain sans fin ; les divisions internes qui ont déchiré le christianisme furent toujours des dissensions et des luttes idéologiques.

Par exemple, à propos de l'eucharistie - cet essentiel du christianisme -, lors de la rupture de la Réforme, les catholiques se sont durcis sur la présence réelle : « Ceci est mon corps ». Certes, il y a

présence réelle, mais en fait, les quand et comment du côté de l'opération divine nous sont et nous resteront toujours inconnus. On ne peut que se borner à croire, dans le mystère de la foi, aux paroles même de Jésus. De leur côté, les protestants, par réaction, se sont bloqués sur l'aspect « souvenir ». D'autre part, les orthodoxes croient en l'eucharistie-vie, sans nulle forme de dévotion. Ces trois aspects apparemment opposés, ne seraient-ils pas complémentaires d'un même mystère de vie qui ne peut se vivre qu'en tenant à la fois les trois faces d'une seule et même réalité ? Sans oublier que l'eucharistie, sans l'évangile, c'est-à-dire sans la personne vivante et préhensible de Jésus de Nazareth, ne peut que tourner à la dévotion et à la magie. Mais, par contre, il ne faut pas pour autant faire de l'évangile une nouvelle Thora, sous peine de retomber sous l'esclavage de la lettre.

La réalité vivante de Dieu au coeur des disciples les fait fils et frères, unissant les hommes quel que soit leur chemin, tandis que les idées sur Dieu divisent et opposent. Ce sont elles qui ont fait les hérésies, les schismes, les luttes intestines, les destructions de cultures, les persécutions des spirituels et le reste... Dieu épanouit l'homme et le libère, les idées sur Dieu l'asservissent. Dieu unit par la communion en dilatant les différences spécifiques à chacun ; les idées sur Dieu entrent en compétition et uniformisent leurs adeptes. Ceux qui ont des idées sur Dieu persécutent ceux qui vivent de Dieu. C'est inconcevable de se battre pour Dieu, mais c'est logique de se déchirer au nom d'idées sur Dieu. A Dieu, vérité cherchée sans relâche, on oppose des vérités qui stratifient. La réalité divine vivant au coeur de l'homme s'appelle union mystique ; les idées sur Dieu, idéologies : la première alimente la vie de foi, les deuxièmes sont croyances. Le langage de la première est le témoignage et, en notre religion, l'évangélisation ; celui des secondes est orthodoxie et endoctrinement : l'un est issu, sous l'action de l'Esprit, des profondeurs créatrices de l'être, l'autre est simple produit de la raison. L'histoire du christianisme ne révélerait-elle pas la persistance depuis dix-sept siècles d'une idéologie sans cesse rebadigeonnée au goût du jour ? En tout cas, malgré son filon spirituel, elle en a les caractéristiques et les méthodes.

Les tabous

Pour cela, il faut détruire d'abord certains mythes qui sont des impasses à la recherche de l'homme : « Jésus-Christ et l'Église, c'est tout un », « Église et vérité », « construire l'Église » (peuple de Dieu), pour cela, il faudrait dépasser l'idéologie pour trouver la vie, Sa vie, en prenant les moyens pauvres de Son Maître. De telles expressions nées en des temps de despotisme ecclésiastique, forgées de toutes pièces pour les besoins de l'époque, actuellement simples défis au bon sens et à toute réflexion critique, conservées telles envers et contre tout, maintiennent l'équivoque et la confusion dans les esprits et les coeurs. Aujourd'hui, cette confusion cultivée des réalités qu'elles expriment, fausse l'objectif de l'essentielle recherche au sein même de l'Église qui usurpe à ses propres fins, pouvoir, connaissances, qualité et absolu divins. Cette confusion, puis cette substitution consécutive, illégales et injustifiées, sont les pires obstacles sur lesquels vient buter comme sur un écueil fatal et se briser, la recherche des incroyants. Quand l'Église comprendra-t-elle, pour son bien d'abord, que le coeur de l'homme ne peut, ni ne doit, contenir que la recherche de Lui et de Lui seul ? l'Église est moyen et voie dans cette recherche pour que Son règne vienne dans l'homme.

Plus on cherche l'essentiel, plus on découvre que Lui et Lui seul, est digne de capter toutes les forces de l'homme. Dans la mesure où l'Église parle d'elle-même, elle se substitue à Lui dans le coeur de l'homme et devient une idole. Il ne s'agit nullement de la détruire, mais qu'elle reste à sa place comme moyen, et qu'elle devienne pauvre.

« Je crois en Dieu, à la Trinité, à l'Incarnation, à la Rédemption, à l'Eucharistie, aux enseignements de l'Évangile. Je crois, c'est-à-dire, non pas que je prenne à mon compte ce que dit l'Église sur ces points, pour l'affirmer comme on affirme des faits d'expérience, ou des théorèmes de géométrie ; mais que j'adhère par l'amour à la vérité parfaite, insaisissable, enfermée à l'intérieur de ces mys-

tères, et que j'essaie de lui ouvrir mon âme pour en laisser pénétrer en moi la lumière » (*Simon WEIL, Pensées sans ordre concernant l'amour de Dieu, p. 149, Gallimard, 1962*).

L'Église n'est pas la Vérité ; même si elle a certains liens (qui restent d'ailleurs à définir) avec Celui-là Seul qui est la Vérité. Tout homme, toute collectivité humaine, jusqu'à la fin des temps, cherchent et chercheront la Vérité : elle n'est jamais possédée, parce que c'est une personne vivante ; or une personne - surtout divine - n'est jamais possédée par quiconque. On ne peut découvrir quelque chose d'elle que dans une totale liberté de l'esprit et de l'action. L'Église doit proposer à l'homme la parcelle de vérité découverte au jour le jour, et la vérité est toujours vécue et pas seulement pensée. Elle jaillit de la vie, mais ne la précède pas. L'Église n'est pas une fin - le corps mystique peut-être -, mais un moyen au service de l'homme.

On ne construit pas l'Église par des théories. « Oh ! qu'il serait donc plus honnête et meilleur de dire à tous, petits et grands : nous ne savons que peu de choses, voyez-vous, parce que Jésus, qui n'a jamais voulu « épater » Hérode en faisant des jongleries devant lui, n'a jamais dit que ce qu'il fallait et ne nous a pas chargé d'enseigner autre chose que ce qu'il faut à chacun. Mais ce peu de choses, nous le tenons avec une fermeté dont rien d'humain ni de naturel ne peut nous donner idée, et, dans ce peu, tout est contenu. Ce serait la ruine du théologisme, mais ce serait la résurrection du christianisme dans les âmes... Je crois que la vie intérieure individuelle doit s'enrichir de tout ce que perdra la recherche spéculative vaine. Ce serait peut-être la marche progressive vers la religion en esprit et vérité » (*Lettre de Joannès Wehrlé à Blondel, p. 47, Editions Aubier-Montaigne, 1969*). On ne construit pas non plus l'Église par l'action, par des organisations, ou par la propagande, ce n'est pas une armée disciplinée, hiérarchisée, administrée, inconditionnelle, opportuniste. Le militantisme avec ses « gonfleurs michelin », avec sa « réunionite » et son verbiage, son efficacité, ses techniques, n'apporte rien, absolument rien, au coeur de l'homme. Son opportunisme collectivisant, syndicalisant et politisant, est un leurre qui trompe les hommes, les promoteurs comme les victimes. C'est le vide absolu. Un militant syndicaliste chrétien disait qu'il préférerait les anciens prêtres à ces super-actifs modernes. Une telle idéologie dévore l'homme, consume ses forces vives, le mène à une impasse. Une telle Église marche sur des cadavres spirituels, car la meilleure part de l'homme reste sur sa faim. La vie en Dieu, dans et par Jésus de Nazareth, n'est pas une chose factice, qu'on prend ou qu'on laisse à sa fantaisie ; c'est le bien et l'unique bien de l'homme. « La pire mystification, écrit le Père de Lubac, c'est de croire que la vie spirituelle est une mystification ». Durant des siècles, - l'histoire de l'Église en est une preuve constante -, on a considéré les mystiques à cause de quelques originaux - comme si parmi les autres il n'y en avait pas -, comme des êtres dangereux, déséquilibrés. Alors, dans ce cas, François d'Assise, Jean de la Croix, Claire, Thérèse d'Avila, François de Sales, Jeanne de Chantal, Vincent de Paul seraient des déséquilibrés nous sommes là, au contraire, au coeur même du christianisme, dans sa seule raison d'être, son unique tradition.

Prêtres à la recherche de leur sacerdoce

Séminaires et clergé séculier

On peut affirmer qu'en France nous avons un bon clergé. Si nous comparons au passé, on constate qu'il est plus instruit, moralement digne, dévoué, humainement sain. D'où vient donc son malaise général actuel ?

L'homme n'est pas fait pour pousser en serre chaude, mais pour affronter les grands vents de la vie. Jusqu'à ces derniers temps, les séminaires étaient des couveuses artificielles. Poussés à l'abri des bourrasques de la vie, sans bosses mais aussi sans vigueur, vivant trop entre jeunes hommes, soumis inconditionnellement au règlement, avec une horloge en guise de coeur, tous bâtis sur le même gabarit de l'infantilisme prolongé, munis d'un vernis intellectuel sans racines, moralisés sans être nourris, humiliés sans être humbles, simplement endoctrinés souvent contre les philosophies en ... isme du moment - quand elles ne sont pas du passé -, ayant effleuré les factices oeuvres paroissiales, imbus de traditionalisme avant d'avoir vécu, tels sont ces jeunes hommes au sortir du séminaire. Ordonnés trop jeunes, ils reçoivent prématurément sur leurs épaules le fardeau du sacerdoce-célibat. On ne devrait pas ordonner d'hommes avant leur mutation spirituelle.

Puis on les lâche dans la vie. Souvent avec un curé-adjudant, un vrai dompteur de vicaires, qui se charge de les mettre au pas - au sien, bien entendu -. On fait d'eux des distributeurs de sacrements, des gonfleurs de militants, des catéchistes. Accaparés par un vestige de milieu chrétien, traditionaliste ou activiste, ils n'ont plus de vie personnelle, ni de rapports vrais avec ceux de « l'extérieur ». Ils vont progressivement découvrir la vie, ses embûches mais aussi ses joies, et buter sur la réalité humaine. « Complexés » face aux hommes, déconcertés par l'évolution de l'Église et du monde, sans joies humaines vraies, dépourvus de vie spirituelle, vivant dans un monde clérical clos sur lui-même et ses « problèmes » ecclésiastiques, sans racines humaines, déphasés parmi les travailleurs, plus proches des femmes nombreuses dans les églises, mais cependant loin de la réalité féminine parce qu'ils n'ont pas encore fait la paix avec eux-mêmes, incapables d'adapter au réel le bagage doctrinal et théorique reçu, perdant peu à peu leurs illusions et leurs rêves, ayant réponse à tout et ne connaissant rien par eux-mêmes ; incapables de solitude et de silence, pieux et conformistes sans être personnellement religieux, pas riches mais loin de la pauvreté évangélique, bons à toutes les tâches dans tous les milieux, mais, en fait, aptes à rien de précis - selon la disponibilité prônée -, ayant connu plus de dresseurs et de théoriciens que de vrais maîtres, obéissant servilement sans être fidèles à eux-mêmes, domestiqués par les lois et l'autorité, flatteurs vis-à-vis des supérieurs, opportunistes sans réalisme, superficiels parce qu'on ne leur a jamais appris à vivre au fond d'eux-mêmes, ils arrivent à la fin de leur vie sans laisser oeuvre humaine ni spirituelle. A défaut d'authentique vie religieuse personnelle, ils vont se durcir dans un conservatisme politico-religieux désuet, ou se disperser dans une activité sociale dite d'avant-garde. Ils se videront dans des « baratins », des réunions, et finalement ils ne donneront rien, parce qu'ils n'auront rien reçu. Ils deviennent contestataires dans leur Église et dans leur pays parce qu'ils sont mal à l'aise dans leur propre « peau ».

Pourtant au départ, c'étaient des êtres généreux, vigoureusement appelés, qui vont, par la suite, se consacrer sérieusement, consciencieusement à la tâche prescrite. Leur vie donnée est en apparence bien remplie, « mangée » même. Cependant, ils ne sont pas heureux, de grands vides se creusent en eux avec les années, souvent ils sont désabusés ; ils vivent au jour le jour, rêvent de travail, regrettent secrètement l'amour humain et la paternité : leur vie, bien que fort occupée, est vide ; il leur manque l'essentiel : l'enracinement humain et la vie en Dieu. Cependant, de nombreux prêtres, après une longue expérience pastorale fidèle, même apparemment stérile en nos régions déchristianisées, atteignent à plus d'humilité vraie - donc de possibilités d'échange -, que le clergé qui se dit et se croit

« à la page parce qu'engagé », et qui, en fait, reste muré dans des théories idéologiques, religieuses ou profanes.

Ainsi, de tels hommes burinés par la vie redeviennent semblables à certains jeunes prêtres, ouverts et disponibles, prêts à laisser fleurir en eux sous une forme originale la semence de l'évangile, avant que l'emprise uniformisante et dominatrice du milieu ecclésiastique ne les détourne de leur propre voie. Comme un arbre a besoin de plonger ses racines dans l'humus fécond de la terre et simultanément d'étaier sa ramure pour capter les rayons nourriciers du soleil, ainsi tout homme, sous peine de s'atrophier, a besoin de la terre humaine et du soleil de Dieu.

Tant que la petite graine du royaume n'est pas devenue un grand arbre qui prend tout l'homme - corps et âme -, et informe toute sa vie, elle n'est dans l'homme qu'un appendice accessoire. Appellante certes, aux heures de grâce, mais étouffée par les mauvaises herbes, elle ne peut ni s'épanouir, ni donner de fruits. On assiste alors, chez les hommes d'Église, à ce paradoxal dédoublement : une petite part de leur vie intérieure est cachée, voire tenue secrète, et le reste - actions et paroles - se déroule au plan intellectuel, doctrinal, fonctionnel et administratif. Il est des formes de vie sacerdotale qui semblent périmées, n'ayant plus valeur de signes, surtout dans nos campagnes déchristianisées.

Bien sûr, il y a quelques heureuses exceptions. En fait, bien peu ont la vigueur intérieure nécessaire jointe à la rigueur intellectuelle requise, et la chance de rencontrer un aîné dans la foi qui leur permettrait de faire éclater les carcans extérieurs et intérieurs pour s'épanouir dans la vraie liberté des enfants du Père.

Ce regard sur les séminaires pourrait paraître à certains quelque peu périmé. Toutefois, si certaines formes ont heureusement évolué : règlement, respect de la liberté, ouverture au monde, intelligence de l'enseignement dispensé... et si on juge un arbre à ses fruits on peut néanmoins émettre certains vœux. Ne risque-t-on pas de changer un type d'ecclésiastique périmé par un autre prototype néo-conformiste et remplacer des méthodes d'apostolat et de pastorale désuètes par d'autres méthodes ? On aimerait des hommes vrais, aptes à créer une action qui fût adaptée à un peuple déterminé. La formation purement intellectuelle des temps passés ne devrait-elle pas être complétée par une expérience humaine concrète à même la vie des gens ? Au lieu des insipides lectures, exercices et directions dits spirituels de jadis, de vrais maîtres par le témoignage de leur vie spirituelle ouvriraient ces jeunes à eux-mêmes et à la recherche existentielle du Dieu vivant. Ce sont les vraies valeurs humaines et spirituelles des candidats au sacerdoce, plus qu'une connaissance théorique et que l'obéissance à un règlement, qui devraient être les critères de leur avancée aux ordres majeurs. Pour cela il faudrait les aider à ce que la fidélité prenne progressivement le pas sur l'obéissance. N'auront-ils pas, ces jeunes, à se fondre humblement sans s'y confondre, dans un peuple que leur fidélité rayonnante fera lever à longueur de vie comme le Père de Foucauld au Sahara ? Il leur faudra, au milieu de multiples embûches, devenir patiemment des disciples et des témoins appelants de ce plus être de l'homme à chercher et à promouvoir sans relâche. Cette lente et patiente insertion dans un peuple donné, ce service désintéressé des hommes, cette ressemblance aux pauvres, cette vie donnée dans d'humbles tâches vraies et jusqu'au bout, sans cléricalisme d'aucune sorte, sont-ils prêts à les assumer ? Savent-ils qu'ils seront de moins en moins les simples ministres d'une religion, mais des semeurs qui devront éveiller et faire vivre l'homme du ferment de Sa parole et d'un vrai pain de vie dans une communauté authentique ? Pour cela il leur faudra devenir progressivement de « l'homme » et « de Dieu ». Qu'ils sachent aussi qu'on sème bien plus par ce qu'on est que par ce qu'on fait et que l'action, pour être féconde, doit être l'expression de ce qu'on est, constamment créée à partir du réel, sous peine de retomber dans de nouveaux personnages et d'autres systèmes. Il leur serait également de la plus pressante utilité de côtoyer des disciples perdus dans les campagnes et les cités : disciples qui aient trouvé pour eux-mêmes un vrai enracinement et leur propre chemin intérieur en Dieu par Jésus, non pour les copier, mais pour qu'ils soient éveillés

au-dedans par ce qu'ils sont. Il faudrait qu'ils aient soif du don d'eux-mêmes et des merveilles de Dieu au coeur de l'homme. Enfin qu'ils sachent que de plus en plus le sacerdoce sera fait d'hommes authentiques progressivement devenus évangéliques et que le collectivisme ambiant ne les favorisera pas dans ce sens.

Vie monastique et essais d'adaptation

Jusqu'à ce jour, pour vivre de Sa vie, pour répondre à Son appel intérieur, on était obligé d'entrer dans les couvents, de se faire prêtre ou religieuse, espérant - utopiquement d'ailleurs - y trouver une réponse à sa faim. Hélas ! que de déceptions là aussi. Dans les couvents, très peu restent des vivants, parce qu'humiliés, écrasés par l'autoritarisme aveugle d'un abbé ou d'une mère prieure, agents de l'ordre, de la tradition à préserver comme une fin en soi. Les murs des couvents cachent beaucoup plus d'esclaves que d'hommes libres. Un vieux moine disait : « J'en suis au cinquième abbé et j'attends encore un père ». On a ainsi éteint le souffle de vie au départ, muré (vrai dans les deux sens) l'Esprit dans des normes figées. On a mis l'Esprit de l'Évangile en « boîtes de conserve ». Dans la vie de l'Esprit, ce qui n'évolue pas par une perpétuelle re-création se décompose, perd son souffle de vie, s'éteint et meurt. A l'époque médiévale, les fondateurs pères de ces spiritualités, issus pour la plupart de classes aisées, souvent après des jeunesses oisives et tumultueuses, poussés par le besoin de discipline de vie, ont créé artificiellement des règles, des normes et des cadres pour aider l'homme à se discipliner ; en codifiant leur expérience, ils l'ont déjà sclérosée et leurs successeurs, au lieu de la recréer pour leur époque, se sont bornés à la copier, à spéculer ou à ergoter à son sujet. L'ascèse a pour but d'aider l'homme à se trouver, à se réaliser dans sa vérité et à se donner. Or, dans nos villes et nos campagnes, pères et mères peuvent trouver, par la fidélité aux exigences de la famille, de la profession et de la collectivité, ample matière à l'oubli et au don de soi-même. Ce qui leur manque, ce sont de vrais maîtres à vivre qui, poussés à même leur condition, aient découvert pour leur propre compte une vie en Dieu originale, féconde et rayonnante. De la vie spirituelle, nous n'avons que le droit de livrer, sous forme de témoignage, au jour le jour, ce qui nous est donné. Ce que le Père de Foucauld a réalisé chez les Touaregs du Hoggar, chaque chrétien est appelé à le vivre dans son propre milieu de façon personnelle, et non en copiant, déformé, délavé, et dénaturé tel ou tel ersatz de spiritualité. Cependant, pour être juste, il faut affirmer que dans les monastères seulement, la tradition spirituelle a toujours survécu : le silence, souvent la beauté religieuse des lieux, la présence de quelques spirituels donnent un cadre et créent un climat favorable au recueillement et à la vie en Dieu.

Que dire du clergé séculier et des laïcs ? C'est le vide trop souvent absolu. On a essayé de transposer au clergé paroissial les diverses spiritualités monacales ; mais si elles sont invivables pour la grande majorité des hommes et des femmes enfermés dans les murs du cloître et de la règle, comment ne le seraient-elles pas au-dehors ? Pour les laïcs, des bribes, des miettes les tiers-ordres. On parle de plus en plus des laïcs, mais qu'avez-vous à leur proposer ? Tout a été fait comme si le Christ ne pouvait pas, ne devait pas être vécu au grand vent du large de la vie ! Comme si l'état de père et de mère de famille, d'ouvrier, de paysan, d'intellectuel, faisait obstacle à la vie en Dieu ! Eh bien, non je crois de toutes mes forces, parce que c'est là l'expérience du bûcheron qui parle, parce que désormais c'est ma raison d'être et de vivre, que les temps sont enfin venus où tout homme, quels que soient sa fonction, sa situation (célibat ou amour humain), sa race, sa classe, sa culture, son âge, son sexe, sa religion, pourra enfin étancher sa soif. Jésus est venu pour tous. Tous ont droit à Sa vie.

Au cours de l'histoire du christianisme, la recherche spirituelle inspirée de la vie et de la mission du Maître, a toujours reposé sur des lignes maîtresses qui, sous des formes différentes selon les époques, n'en sont pas moins restées des constantes.

Bénédictins, clunisiens, chartreux, cisterciens, à leurs origines ont imposé dans leurs monastères

la nécessité d'une pauvreté laborieuse conçue comme un service. Renonçant à tous biens personnels, ils vivaient pauvrement du fruit de leur travail, mais d'un travail donné à la communauté humaine ; ils furent les plus grands défricheurs de terre, à l'origine des progrès ultérieurs de l'agriculture; ils furent aussi, pendant longtemps, les gardiens et les dispensateurs de la culture. C'est à eux également que nous devons les chefs-d'oeuvre romans, qui, dans leur perfection, témoignent d'abord de l'effort de tout un peuple pour dire sa foi et célébrer son Dieu, et de surcroît, réalisent une expression parfaite de la beauté. Devenues rapidement collectivement riches, leurs revenus attribués à n'importe quel grand de l'époque par le scandale de la commende, les abbayes durent être constamment réformées pour retrouver chaque fois la pauvreté oeuvrante de leurs origines.

François d'Assise, serviteur fidèle de Dame Pauvreté, a donné aux Franciscains et aux Clarisses la règle d'or de l'indigence, et malgré toutes les pressions dont il a été l'objet, toutes les déviations que le succès de l'ordre a entraînés, il a maintenu dans les diverses rédactions de la règle l'obligation stricte de la pauvreté.

François de Sales, plus tard, a lui aussi mis la pauvreté matérielle à la base de sa règle, comme au siècle précédent, en Espagne, Jean de la Croix et Thérèse d'Avila, comme plus près de nous le Père de Foucauld formé à la Trappe avant d'être ermite au Sahara. Cependant pauvreté et travail, - manuel surtout - ne sont pas une fin en soi, mais une forme d'ascèse qui permet, par la dépossession des biens de l'avoir, d'accéder à la pauvreté en esprit et à la pauvreté du coeur. Ce qui doit être sauvegardé de ces règles successives, de ces témoignages exemplaires, n'est-ce pas moins les formes extérieures que l'Esprit - celui de Jésus -, que la recherche jamais achevée et la découverte inépuisable du Maître ? Ne peut-on considérer, à l'heure actuelle, que le travail du prêtre - un travail ordinaire dans le milieu où il vit, un travail qui le situe au niveau des pauvres, sans qu'il le veuille expressément et même sans qu'il en ait conscience, simplement parce qu'il partage leur labeur - que le travail du prêtre ainsi réalisé le met à même d'assurer gratuitement tous les actes cultuels, de n'être plus à la charge des chrétiens, de désolidariser pour tous religion et argent, et de retrouver au milieu du monde une des grandes exigences intérieures de la vie monacale ?

Au-delà de la pauvreté laborieuse, la solitude et le silence permettaient aux moines une vie de prière et de contemplation - ce n'est qu'ainsi que peut se réaliser la triple présence indispensable : à soi-même, à l'autre, à Dieu. Mais déjà au XIII^e siècle, François d'Assise et les Frères Mineurs ont vécu cette vie contemplative d'adoration en dehors des clôtures. Ce n'est donc pas inconcevable aujourd'hui, et ne peut-on envisager que chacun trouve, à sa manière, en tenant compte des exigences de son milieu, cette double condition de la vie monacale ? Mon métier de bûcheron et d'ouvrier agricole me permettant une activité le plus souvent solitaire, dans la beauté silencieuse et variée de la nature, ne me détourne pas de la vie de prière et de contemplation, mais au contraire, me semble-t-il, m'y engage plus totalement (parce que chaque geste devient oblation), et me donne durant les longues soirées d'hiver et les jours d'intempérie, les heures disponibles pour la lecture qui nourrit la recherche, et pour la rédaction qui en permet l'expression et la mise au point.

Accepter la vocation monacale, c'était aussi vivre en communauté avec ce que cela comportait de discipline, de servitudes, de limitation de liberté personnelle, pour chercher ensemble une vie de plus en plus conforme à la volonté de Dieu. Mais cette communauté est-elle forcément locale ? Est-elle communauté par une observance méticuleuse d'une règle suivie ? La vraie communauté n'est-elle pas spirituelle ? N'est-elle pas la communion dans l'Esprit de Jésus, dans une identique recherche du Royaume menée par chacun, à son rythme propre, et ne peut-elle se concevoir sans contingences collectives d'aucune sorte ?

Faut-il franchir des murs pour accéder au Royaume et le défendre du monde ? François d'Assise considérait que la clôture doit d'abord être spirituelle. Faut-il nécessairement se retirer du monde

« pour n'être pas du monde » ? Pour « s'occuper d'abord du Royaume » faut-il absolument quitter le monde et ne peut-on s'efforcer de vivre les Béatitudes à la place où l'on est, dans la condition humaine en gardant son regard intérieur fixé sur Lui ? Alors, la communauté se fonde et vit par ceux qui, obscurément, marchent éclairés par la même lumière, Sa lumière.

Ainsi, à travers les vicissitudes des siècles et la nécessaire évolution des formes de vie, c'est toujours le même Esprit qui anime les chrétiens, toujours le même Esprit qui témoigne aux yeux des athées, c'est l'être vivant de Jésus qui, dans sa plénitude, est le levain de toute recherche spirituelle.

Le courant missionnaire

Ses valeurs, ses pierres d'achoppement.

Introduction

L'analyse réaliste du Père Godin démontra qu'un « mur » séparait l'Église de l'ensemble des hommes, surtout des manuels des couches entières de population n'étaient pas évangélisées - monde ouvrier, zones rurales, milieux marins, scientifique, hôtelier... -. L'Église se trouvait donc devant un double travail : s'ouvrir au monde et être présente, tel un ferment, dans ce monde méconnu. La prise de conscience de cet état de fait détermina des prêtres généreux à s'insérer plus avant dans la vie des hommes, à s'engager dans le travail et à s'intégrer dans des quartiers, des milieux, des styles divers de vie pour y témoigner de Jésus-Christ. Plusieurs organismes sont ainsi nés, composés d'éléments issus de toutes les confessions ecclésiastiques : prêtres-ouvriers, mission ouvrière, Mission de France.

De ces diverses expériences est né un esprit qui a influencé l'Église de France. Parce que la Mission de France a joué et joue un rôle de premier plan dans ce mouvement capital pour le devenir de l'Église, parce que je suis d'elle et que je lui dois une part essentielle dans ma formation et mon enracinement, j'ai pu suivre les avancées et les limites de ce courant novateur. Etant né et ayant grandi dans le peuple déchristianisé des campagnes limousines, j'ai pu, grâce à la Mission de France, depuis vingt ans vivre et témoigner de ma foi dans ces campagnes déchristianisées c'est donc de cette fenêtre, éclairée par la vie spirituelle, que je vais analyser à travers ma propre expérience les bienfaits, les limites et les lacunes de cette institution d'Église dont la mission devrait appeler l'homme plus avant vers la lumière et la vie en surabondance promises par le Maître. A travers elle, tout le courant missionnaire sera concerné et peut-être d'autres formes d'apostolat contemporain.

En effet, ce courant missionnaire a influencé de nombreux prêtres à la ville et à la campagne. Il a réveillé une attention et une recherche, inspiré des initiatives qui permirent souvent de rompre l'emprisonnement dans des milieux traditionnels et de briser une conception trop hiératique du ministère. Les prêtres d'aujourd'hui se situent autrement face aux hommes; et en cela ils doivent beaucoup à la Mission de France. On peut cependant craindre que, dans plus d'un cas, on se soit contenté d'emprunter à la Mission de France son nouveau vocabulaire et de copier des comportements missionnaires nouveaux sans en percevoir les engagements, les difficultés, sans en accepter le réalisme. Il est alors inévitable que ces hommes se diluent dans un conformisme et dans une démagogie de mauvais aloi. Notre réflexion sur ce courant missionnaire paraîtra sévère et même injuste. Il faut reconnaître loyalement que ma propre vie est trop profondément impliquée dans ces questions pour que je puisse en parler sans passion. Peut-être aussi certaines exagérations auront-elles l'avantage de souligner les points difficiles à la manière dont une loupe grossit le détail. Je m'attarderai ici surtout sur les points d'achoppement et je veux bien reconnaître qu'il s'agit d'impressions, d'impressions trop personnelles ; elles soulignent cependant mes véritables préoccupations. En disant mes désaccords à l'égard de la Mission de France, je veux surtout inviter à une critique des méthodes missionnaires

actuelles, non point pour défendre de plus anciennes mais pour inviter chacun à ne pas oublier l'essentiel (Le Royaume vous sera donné de surcroît). Au lecteur de faire la part des choses et celle aussi des sentiments trop personnels. S'il trouve que certains traits sont accentués jusqu'à la caricature il apportera au tableau les nuances que je n'ai point voulu mettre.

J'ai aussi la naïveté de penser que ce n'est pas faire de la polémique ni du règlement de compte que de proposer, avec beaucoup de netteté, une réflexion critique, peut-être douloureuse. On aura vite fait de saisir que la Mission de France est l'exemple concret et vécu, à travers lequel je vise une conception de la pastorale plus préoccupée de méthodes d'organisation, de position idéologique..., que de l'expression directe du témoignage. C'est l'évangélisation qui est en cause, c'est-à-dire l'annonce d'une bonne nouvelle aux hommes avec lesquels nous vivons ; c'est au nom de cette conviction que je m'exprime et on me pardonnera alors de mettre quelque excès dans ces termes.

Généralités

Née de l'intuition pastorale d'un spirituel : le cardinal Suhard, la Mission de France a aidé à l'éclatement de l'Église-ghetto, en éveillant dans les membres de son clergé le souci de ceux qui sont en dehors de ses murs. Pour cela, dès le départ, elle a eu la préoccupation, par un séminaire ouvert à la vie concrète des hommes, de former des prêtres vivant à même la pâte humaine, parmi les travailleurs et les pauvres. Elle a ainsi fait sortir, pour les enraciner dans la vérité de la vie, des hommes jusque-là enfermés dans du ministère. Elle a même permis, à quelques trop rares exceptions, de rester de nombreuses années là où elle les avait plantées.

Son séminaire d'avant-garde, par son ouverture, sa recherche, ses stages, son souci de joindre la masse humaine, de partager sa peine, son labeur, par la vie d'équipe nécessaire aux jeunes, par des initiatives heureuses dans l'enseignement coupé et complété par des temps de présence plus ou moins longs dans une vie de travail manuel - que vaut une intelligence qui ne peut se concrétiser dans le travail des mains et dans la vie ? - a su réaliser la « réforme de l'enseignement ».

Je n'oublierai pas, pour ma part, le temps heureux de Lisieux, ni mon enracinement dans ce coin privilégié de terre creusoise. C'est pour ces deux raisons que je suis et resterai fidèle à la Mission de France qui m'a permis une vie vraie chez l'homme déchristianisé d'aujourd'hui.

Cependant, sur cet organisme d'Église qui se dit être son « fer de lance », dans le monde moderne, je ferai d'essentielles réserves : à l'homme de notre temps, elle n'a rien, absolument rien à proposer comme vie spirituelle. Elle ne nourrit pas l'homme, elle le gonfle, elle l'endoctrine, elle le lance dans une action épuisante plus politique, syndicale et collective que religieuse et humaine. En fait, elle ne rencontre l'homme que dans le concret de sa vie quotidienne - et on ne soulignera jamais assez que c'est là l'essentiel de son oeuvre et que c'est indispensable -, mais pas dans son universelle recherche, dans sa faim de vie, de joie, de lumière, de vérité et d'affection qui restent sans nourriture substantielle. Dans son action et dans son « évangélisation », l'évangile est absent ; l'évangile, c'est-à-dire ce ferment, ce levain de l'humain, cette parole redevenue vivante en chacun, cet universel chemin de rencontre du Père et de soi-même, est absent de sa recherche. Il s'agit de la rencontre personnelle de Jésus de Nazareth, et non d'une christologie qui a pour but de construire une Église, un peuple de Dieu. Ici, le vocabulaire est significatif : dans ses rapports, les termes Église et synonymes reviennent cent fois, tandis que celui de Christ - et encore est-ce la plupart du temps dans un sens idéologique - est à peine mentionné pour mémoire. La Mission fait des actifs, des efficaces, des techniciens « aux gros muscles », à la « grosse tête » et à la « grande gueule », tandis que l'essentiel de l'homme reste en friche et sur sa faim ; à ce régime-là, on atrophie l'homme et on asphyxie l'Esprit. En fait, elle rencontre l'homme au niveau de son action, de sa recherche idéologique, de sa poursuite sans fin des biens de l'avoir, mais nullement dans son être et dans son âme. Elle fabrique

des hommes en série, tous bâtis sur le même gabarit. On peut faire le tour de ses membres, en France et dans le monde, aux mêmes questions on est sûr d'avoir des réponses identiques, dans un jargon stéréotypé.

N'est-ce pas le signe d'un étouffement de la vie spirituelle ? Certes, dans la Mission de France, il y a des spirituels, trop rares sans doute comme partout ailleurs ; mais ce ne sont pas eux qui donnent aujourd'hui le ton et la direction de la recherche dans les questions pastorales et missionnaires. Pourtant le Père de Lubac écrit : « Or, la chose est claire : puisqu'il s'agit d'un combat spirituel, il ne peut être mené que par des armes spirituelles, par les armes de la lumière ».

Bien qu'elle se dise « l'Église des pauvres » - en un sens c'est vrai, mais qui peut le dire en vérité ? - elle n'a pas fait encore la distinction entre intellectuel et spirituel, rationnel et existentiel ; la présence aux pauvres n'est qu'un aspect, indispensable, de l'essentiel auquel elle devrait atteindre pour être spirituelle. On confond trop aisément endoctrinement et évangélisation, enseignement et témoignage, persuasion et appel, subjectivité et intériorité ; le premier aspect d'ordre intellectuel cache toujours une systématisation rationnelle, tandis que le deuxième de l'ordre de l'être est le fruit rayonnant et communicatif de la fusion de deux réalités personnelles dans la liberté et le respect : Dieu et l'homme en Jésus de Nazareth. Le Père de Foucauld n'a endoctriné personne, mais il a témoigné auprès de tous. C'est Dieu lui-même qui se dit et se manifeste à travers l'homme.

« Il n'est pas sûr qu'une pensée soit d'autant plus religieuse qu'elle est désincarnée. Il est trop sûr que l'intellectuel n'est pas le spirituel. On ne relie pas l'homme à Dieu, ni entre eux les hommes d'une même foi, par des fils de pure pensée, fussent-ils d'une fibre synthétique particulièrement brillante. L'homme, ni le monde, ne sont pure pensée » (*G. GERMAIN, Le regard intérieur, p. 51, Editions du Seuil, 1968*).

La Mission a, conformément aux méthodes modernes, des spécialistes en tout ; de là tant de « détachés » qui pensent ensemble - par spécialités - les problèmes actuels.

Loin de moi, l'idée de contester la nécessité actuelle d'une telle recherche et de cette confrontation des spécialistes. Le risque demeure d'ériger en essentiel ces problèmes et de ne plus voir que l'authenticité tant humaine que spirituelle reste d'un autre ordre.

Si l'on veut devenir un spirituel, il faut apprendre à se taire et ne parler et écrire que lorsqu'on a quelque chose à dire, et à bon escient. Puis s'empresse de revenir au silence qui féconde toute parole vraie. Que d'écrits et de paroles inutiles et stériles pour ceux qui les écrivent ou les disent et pour ceux qui les lisent ou les écoutent !

Or, la pensée authentique ne peut être ni collective, ni orientée a priori, ni s'exercer sur l'expérience d'autrui. L'intuition créatrice ne peut jaillir de penseurs en chambre : c'est là une utopie pure et simple. Cette intuition est fille de silence et de fidélité à l'enracinement dans la solitude assumée en Dieu.

Ou la Mission trouvera la réponse à la Faim de l'homme, et cette réponse ne peut être que vécue, ou elle sera sans consistance. Mais dans ce dernier cas, comme toute institution qui n'est pas oeuvre créatrice, elle durera « ce que durent les roses », sans avoir réalisé le chef-d'oeuvre capable de traverser le temps par son universalisme. Il serait dommage que tant d'efforts n'aboutissent finalement qu'à définir des méthodes modernes, s'ils n'aident pas l'homme à se trouver, s'ils ne marquent pas l'histoire d'une solide pierre d'angle. Il serait dommage qu'elle ne dure que ce qu'a duré, avant elle, la « Mission de France » créée par Vincent de Paul. Institution humaine qui va se durcissant dans ses méthodes, dans ses dogmes, dans son action même, elle ne structurera pas alors l'homme en le libérant de l'intérieur, mais elle l'asservira à ses propres fins comme toute tactique politique. Elle ne sera pas créatrice, mais idéologique. Qu'on me pardonne de le dire de cette façon peut-être trop radicale :

toutes ces méthodes, pourtant valables à tant d'égards, me paraissent trop inspirées - quelquefois presque exclusivement inspirées - par les techniques et les tactiques des idéologies ambiantes qui, en fait, « robotisent » l'homme en l'asservissant à leurs fins en ce sens, elles sont, je le crains, totalitaristes.

Il ne suffit pas que l'oeuvre apostolique soit humaine (au petit sens), il lui faut devenir sans cesse évangélique au sens fort du terme. De trop nombreux écrits actuels ne paraissent plus qu'une interminable répétition des intuitions créatrices qui ont marqué le renouveau missionnaire. Bien vite, un tel apostolat n'a plus rien d'original à proposer à l'homme de notre temps. Pour ne citer qu'elle ici, la Mission de France aussi, dans ses membres, doit retrouver sans cesse la fidélité, l'effacement, le silence, la vie intérieure, les Béatitudes, la pauvreté en esprit, l'humanité de Jésus - qui n'est pas pour supprimer sa divinité -, source de vie, d' « humanisme », sous peine de n'être qu'un mirage pour l'homme d'aujourd'hui, qu'elle cherche pourtant de son mieux, mais qu'elle n'atteint qu'en surface et dans son comportement social. A mesure que les pionniers vieilliront, quand les forces vives ne pourront plus donner le change, si la contemplation ne prend pas la relève, que vont devenir ses membres ? A quelle bouée vont-ils raccrocher leur être désemparé ? Il est une forme de dévouement qui, quand il est surfait, c'est-à-dire quand il n'est pas l'expression fidèle du feu intérieur, abîme son auteur, comme un moteur qu'on voudrait faire tourner au-dessus de son régime. C'est ainsi qu'on s'use, qu'on se vide, qu'on se blase ou qu'on se fanatise. Alors, on a besoin d'exercices qui donnent le change (actions, réunions, sessions, changements, loisirs). Il ne faut pas oublier que le chemin de vie doit passer par « la porte étroite », et que « bien peu la trouvent » (*Mat. 7,14*).

La petite graine du Royaume ne peut s'accommoder de méthodes idéologiques - idéologies et idoles signifient la même chose -, elle a besoin d'un air toujours nouveau pour lever et grandir. Cet air, ce climat de l'humain, la Mission saura-t-elle les proposer à l'homme pour qu'il vive dans « une terre nouvelle et des cieux nouveaux » ? A elle d'en faire la preuve : c'est pour elle une question de vie ou de mort. Elle pourra, certes, survivre en vivotant et en abusant l'homme, mais elle n'aura pas accompli sa « mission ». Autrement dit, produira-t-elle des François d'Assise originaux et modernes, ou proposera-t-elle un super-homme, un super-militant vide et creux « comme une cymbale retentissante » ? Que de forces, que de générosité, que de valeurs humaines ne donnent pas leur mesure par ignorance du but à atteindre ! Un simple, mais essentiel, changement de clavier intérieur, d'orientation de recherche, permettrait à ces jeunes hommes, moralement sains et généreux, de vivre « en surabondance » et de donner leur vraie mesure pour le plus grand bien de ceux qu'ils côtoient.

S'il est utile d'aménager intelligemment un secteur, de pousser ses racines, non moins intelligemment et durablement dans un peuple déterminé - de préférence parmi les pauvres -, si l'assentiment des évêques s'avère nécessaire à notre travail, si la modification du statut du prêtre est souhaitable, l'adaptation à l'homme d'aujourd'hui, le « langage de l'évangélisation » par le témoignage, sa réalité rayonnante et évangélisante ne sont pas, et ne seront jamais le fruit d'une organisation si savante, si méticuleuse, si adaptée fût-elle. C'est par fidélité intérieure à sa propre mission - ce terme étant délesté de toute fonction imposée de l'extérieur par une autorité, quelle qu'elle soit - que l'adaptation et la possibilité évangélisatrice nous seront données par surcroît comme le parfum se dégage d'une fleur.

De plus, beaucoup d'initiatives et d'organisations apostoliques, trop tapageuses de paroles et d'écrits, jouent trop des coudes, veulent trop souvent, par tous les moyens, faire prévaloir leur point de vue, leurs méthodes, « leur vérité » à elles. Or, la vérité se suffit à elle-même, elle se vit dans le silence, la fidélité, la solitude, l'effacement ; elle se féconde elle-même et crée ses propres comportements. Elle se propose dans la discrétion et le respect : « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups... ». Alors, ne soyons pas des loups.

Depuis que la direction collégiale de la Mission de France est à majorité urbaine, elle a perdu, me semble-t-il, de son caractère universel. Ses options politico-religieuses ont attiré sur elle les foudres de cette autre forme politico-religieuse qu'est l'intégrisme. Les intégristes tirent à « boulets rouges » sur la Mission de France, et tous leurs coups font mouche parce que nous leur prêtons le flanc : en effet, pour de nombreux prêtres, l'option politique a, peu à peu et de façon insensible, dilué, vidé, et absorbé la vie religieuse. Dix-sept siècles de confusion politico-religieuse ne nous auraient-ils donc encore rien appris ! C'est si difficile d'être dans le monde sans être du monde ; d'être dans « la masse », de communier en la partageant à la réalité humaine d'un milieu, de s'y fondre sans s'y confondre, sans en épouser les haines, les sectarismes et les utopies idéologiques ! C'est une entreprise qui dépasse les seules possibilités humaines : si la vie spirituelle n'a pas pris la place essentielle dans le cœur de l'homme d'Église, religion et politique se vivent dans une inextricable confusion. Tandis que moines et ecclésiastiques traditionnels vivaient en opposition au monde, les missionnaires « engagés », eux, risquent de se diluer dans le monde.

« La démission de la mission », plus encore que les difficultés rencontrées auprès de l'épiscopat et du clergé, ne serait-elle pas la manifestation d'une carence spirituelle ? Il ne suffit pas de la proximité de la vie, il ne suffit pas de former des spécialistes et d'organiser des commissions en tous genres. Avons-nous vraiment quelque chose de spécifiquement chrétien et humain à proposer aux hommes que nous côtoyons ? Voilà la question qui devrait nous inquiéter au plus profond.

Toutes les formes d'engagements sont bonnes - bien que plus ou moins difficiles à vivifier - à condition qu'elles ne deviennent pas un but, une fin en soi, mais qu'elles soient un moyen de rencontrer et de servir l'homme là où il est. Ce qui ne veut pas dire en épouser les haines et les sectarismes par démagogie - la démagogie, cette forme raffinée du mépris de la dignité humaine - et surenchère, sachant que l'action collective nous empêche aisément de rencontrer l'homme, et que, de plus, ce n'est là qu'un aspect de sa vie. S'il nous faut être présent là où il est, c'est, en fait, pour le rencontrer plus avant en lui-même, par le chemin de l'amitié fidèle, jusqu'en son centre, là où s'établit la communion vraie entre les personnes, là où tout converge et d'où tout diverge, dans cette sorte de P.C. qui oriente et nourrit son comportement, lieu où s'élaborent ses affections, d'où jaillit son pouvoir créateur, où fleurit la joie, d'où coule, féconde, l'eau vive, où aboutit toute peine. Mais on ne peut rencontrer ce foyer central chez l'autre, que si l'on se tient attentif et vivant dans le sien propre.

En ce qui concerne un prêtre en usine, on peut ignorer les formes concrètes de sa vie et ses difficultés particulières, mais néanmoins percevoir, qu'ici ou là, il est des valeurs universellement valables qu'il faut sauvegarder ou retrouver si on veut être disciple et témoin. Ainsi, silence, pauvreté spirituelle, contemplation, contact avec le réel, solitude assumée, renaissance à Sa vie nouvelle, communauté selon l'Esprit, enracinement humain dans les dernières places, maintien dans l'universel sont les conditions, à la ville comme à la campagne, à l'usine et dans les bois, de toute vie qui se veut évangélique et rayonnante. A chacun, en les créant pour son compte, de trouver les commentaires de ses propres comportements.

Considérations personnelles

Il y a ici un cri, peut-être n'ai-je pas le droit de m'en libérer ainsi, mais j'en ai trop dit déjà et on aura reconnu que je porte une blessure personnelle. Elle n'est que cela, elle est cela : ce livre secret qu'il faut de nouveau refermer ; cette déception qu'il faut un jour surmonter et assumer.

J'ai eu faim de lumière, de vie, de vérité, de communion. Que m'avez-vous donné ? A Pontigny, à Migennes, en équipe (sauf un ou deux), comment avez-vous répondu à mes appels ? Vous m'avez jugé, condamné, isolé, réduit au silence, de la parole et de la plume. Et vous, prêtres de tous ordres, de toutes fonctions, de tous grades, par vos paroles et vos écrits, que m'avez-vous apporté ? Des

mots creux. Et vous, mes amis d'antan ? Où est votre fidélité ? Pour vous, c'est la doctrine et le système seuls qui comptent à sauvegarder. On leur assujettit l'homme et on le juge en fonction d'eux. Ou il est dans l'ordre, et c'est « un type bien », ou il ne l'est pas, et par conséquent devient méprisable, objet de suspicion et de répulsion. Qui ne marche pas au pas cadencé, qui ne bêle pas à l'unisson, est exclu du troupeau.

Qu'ai-je fait pour mériter tel châtement ? N'ai-je pas été - autant que le peut l'humaine faiblesse - fidèle à l'homme de mon secteur, à mon travail, à ma fonction d'ecclésiastique elle-même ?

On parle d'insertion dans le « monde païen ». N'y suis-je pas depuis ma plus tendre enfance ? On parle des pauvres. N'ai-je pas fait, cahin-caha, ce que j'ai pu pour essayer de rester parmi eux ? On parle de modification du statut du prêtre. Ne l'ai-je pas modifié pour mon propre compte en fonction de ce monde déchristianisé ?

Si j'ai cherché ailleurs qu'à la Mission de France, n'est-ce pas parce que je n'ai point trouvé de réponse chez vous ? Si j'ai été amené à cette recherche extérieure, ne serait-ce pas par fidélité à ces Creusois non chrétiens que vous m'avez confiés et à l'Esprit des origines de la Mission de France ?

Ce qui m'a été donné sans mérite de ma part - peut-être parce que j'en étais le moins digne, mais le plus affamé -, pourrait apporter des éléments de réponse au prêtre et à l'homme d'aujourd'hui. Non comme une solution toute faite pour tous, mais comme une parcelle de Sa lumière, un faible morceau de pâte un peu levée sous l'action de Son ferment. On ne peut proposer à l'homme que ce qu'on vit, que ce qu'on est, non comme un modèle à copier, mais comme un témoignage qui peut aider chacun à lever en lui-même à son heure et à sa propre façon.

On peut me reprocher de n'avoir pas suffisamment dialogué. N'ai-je pas essayé de faire partager ce qui montait en moi par la parole, en voulant communiquer mes écrits, en cherchant à faire partager l'expérience de mes maîtres tant par leur témoignage oral que par leurs oeuvres ? Partout je n'ai rencontré que non-recevoir et mépris. N'ai-je pas su y mettre la forme ? Certainement, mais comment sauvegarder l'originalité de ma recherche et de ma vie sans les défendre, au moins durant leurs premiers pas hésitants ? Si je ne m'étais pas gardé et défendu, depuis longtemps je serai absorbé, dilué, intégré, robotisé, sans goût ni couleur ni forme personnels. Enfin et surtout, les réalités de la vie spirituelle ne se partagent nullement avec qui on veut et quand on le veut ; ce sont deux mondes : l'intellectuel et le spirituel, malgré leurs apparences, hétérogènes l'un à l'autre. Ils ne sont pas de même nature et ils n'atteignent pas les mêmes cordes. Car la mystique a sa logique que la seule raison ne comprend pas. La conversion n'est pas un simple perfectionnement moral, elle est la naissance à une existence nouvelle, le passage d'un ordre de valeurs pensées, rationnelles, conceptuelles, à celui de la vie, de « Sa vie en surabondance ». Tant qu'il n'y a pas correspondance de longueurs d'ondes, profondeur de vie similaire, ce n'est que dialogue de sourds. Maintenant, je me suis réfugié dans le silence et la solitude - pas l'isolement -, et j'attends patiemment que l'heure de grâce sonne en chacun.

Vis-à-vis des supérieurs, il m'aurait fallu être plus diplomate. Je suis incapable, consciemment, de me plier à tout ce qui me donne l'impression de flatter, de faire des courbettes ; j'ai toujours dit en face aux intéressés, publiquement ou en privé, ce que je pensais, sans me renier. Toute autre attitude, courante dans l'Église, avilit l'homme, autant celui qui la pratique que celui qui la subit. Il est des comportements qui mutilent l'homme, asphyxient irrémédiablement son esprit, paralysent sa liberté. De telles attitudes sont inadéquates à la vie spirituelle. « Celui qui marche dans la vérité va vers la lumière ». « Je vous ferai libres... ». Je n'ai nullement l'intention de modifier mon comportement, je ne veux que tendre vers un silence plus grand encore, mais plus attentif à tout signe de qui-conque a faim et soif d'absolu pour partager avec lui tout, absolument tout ce qui m'a été donné. Mon attitude n'est pas avarice, mais impuissance à donner. En vie spirituelle tout est paradoxe, plus

on donne, plus on reçoit - et on ne peut rien donner de meilleur que son « eau vive » - , plus tout grandit en nous. C'est un besoin qui nous tenaille sans cesse parce que là réside, et là seulement, l'unique bien de l'homme, celui qui suscite et décuple tous les autres à l'infini. L'attente silencieuse et disponible est la joie du spirituel, son impuissance à partager, sa croix.

Peut-être par mes origines, ma vocation, suis-je au coeur de « ceux de l'extérieur » et du bouillonnement actuel ; par grâce, suis-je au coeur du christianisme et par le mélange des deux au coeur de l'homme ? Rien n'est cogité, tout est vécu. Le regard posé sur certaines réalités n'est ni pour les nier, ni pour détruire ce qu'elles ont de bien et de vrai, mais pour en souligner les limites, si ce n'est pas nourri, vivifié, éclairé du dedans par un certain feu intérieur, venu d'un Autre qui, Seul, peut tout ordonner dans le sens du Royaume et combler l'attente de l'homme.

J'ai écrit ceci à mon corps défendant, parce qu'on m'a demandé de le faire. Je ne peux qu'en tirer des ennuis, de l'inconfort supplémentaire. Je peux dire en vérité que je suis détaché de ma propre oeuvre, comme un arbre qui voit son fruit mûr rouler sur l'herbe. J'aurai accompli mon devoir, peu important les suites. Ce témoignage ne vise personne en particulier, il parle de moi, de tout ce que j'ai vécu et pâti dans le contexte humain et ecclésial de mon temps. Certains coups d'oeil sur le passé n'ont pour but que de voir clair dans le présent. Les perspectives d'avenir ont poussé ainsi sans que je l'ai voulu ni prémédité. C'est une oeuvre d'aujourd'hui. Demain, même si les lignes maîtresses persistent, leur expression sera autre parce que je serai autre et que les hommes autour de moi seront différents dans leur continuité d'hier. Nul désir ne m'habite de changer quelque structure que ce soit ! C'est le coeur de l'homme, qui, seul, peut constamment humaniser, du dedans, les structures.

Conclusion

Et, malgré les incompréhensions et les humiliations vécues en elle, je reste fidèle à la Mission de France, à qui je dois une part essentielle de moi-même. L'éventail varié et nécessaire de ses engagements (monde ouvrier, zones rurales, hôtellerie, recherche scientifique, marine marchande, personnel hospitalier, tiers-monde), son souci constant des incroyants et des pauvres, son partage de la tâche humaine, la préparation intelligente dispensée jadis par son séminaire, sont autant d'aspects spécifiques, indispensables et positifs de cet organisme d'Église. Son effort continu pour rassembler en un corps unique, dans la diversité et la complémentarité des tâches et des enracinements multi-formes, est un réel succès. Sans elle, on risque de voir se former dans ces milieux divers et cependant appelés à la fraternité dans le Christ, de multiples fiefs ou autarcies, étrangers les uns aux autres.

Sa disparition laisserait un vide que rien ne comblerait dans l'Église. Jamais, me semble-t-il, - sauf peut-être en ses débuts et dans des conditions beaucoup moins complexes et difficiles -, elle n'a eu un clergé aussi présent à la condition humaine. Avec elle, l'Église perdrait donc sa part avancée, sa présence indispensable au travail et au bouillonnement humains d'aujourd'hui. Malgré ses défauts, malgré sa carence spirituelle - à laquelle elle peut, d'ailleurs, à tout moment remédier -, elle s'avère indispensable au christianisme s'il veut être présent à l'homme. Même actuellement, alors qu'elle vit des heures critiques, si la Mission de France, par une option de ses membres à une vie spirituelle adaptée à chaque milieu, entrait dans la voie créatrice, elle trouverait sa planche de salut, et simultanément pourrait mettre dans le christianisme et dans l'homme d'aujourd'hui un ferment digne de l'un et de l'autre.

La vie d'équipe

La vie d'équipe est un bien pour encadrer l'homme durant son enfance et son adolescence. Elle présente cependant de graves dangers : la recherche spirituelle étant nécessairement à dimensions

personnelles exige une liberté et une grosse part de solitude. Or, la vie d'équipe peut revêtir la forme du pire despotisme collectif si elle se donne comme vocation de contrôler toute la pensée et l'action des membres qui la composent. Par une fausse mystique, l'équipe se présente aux yeux de ses membres comme une cellule d'Église. C'est le creuset de l'efficacité d'un nouveau clergé, actif, éducatif, qui se veut présent à la vie concrète des gens, et aussi du danger d'un néocléricalisme. Elle crée, souvent à son insu, un type d'homme axé sur l'action sociale, économique, professionnelle et politique, action que l'on baptise quelquefois trop vite d'initiative missionnaire, voire « d'évangélisation ». Alors, réunions, discours, endoctrinement, deviennent ses moyens et son but ; elle est le lieu de l'orthodoxie missionnaire omni-présente et omni-compétente. Quand on connaît un de ses membres, on les connaît tous ; ils sont tous sortis d'un même moule ; ils disent et font toutes les choses de façon identique. Un de ses membres voudrait-il chercher ailleurs? Il est soupçonné, jugé, condamné, dénoncé : pour son bien. Les rapports, les recherches sur des thèmes donnés - toujours les mêmes depuis vingt ans - se succèdent à un rythme sans cesse accéléré. Que d'intelligence perdue !

Dans ce climat les discussions d'équipe ou d'action catholique tournent vite en rond sur l'action, le rationalisme et l'endoctrinement. Elles sont nécessairement, à ce niveau, du cléricalisme. Or, pour qu'elles soient vivantes pour nous, il faudrait une mutation de l'ordre des idées à celui de l'être, de la cogitation à la vie, du discours à l'échange, de l'enseignement au témoignage, de l'idéal au concret, du projet à sa réalisation dans tout homme. Pour cela, le respect est souverain, c'est le seul antidote au cléricalisme. On n'échange pas sur ce que l'on fait, mais sur ce que l'on est. La vie d'équipe m'apparaît trop souvent comme le regonflage perpétuel pour lequel sont indispensables des « penseurs », des « spécialistes » de chaque problème ; on est en plein dans l'idéologie et ces équipes ne diffèrent guère d'une cellule politique.

Le but de ces rencontres est surtout de « faire l'Église », d'évangéliser par endoctrinement. Or, une seule réunion est essentielle au christianisme et à l'homme, c'est la réunion eucharistique. « Quand deux ou trois seront rassemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux » (*Mat. 18,20*). Ainsi, de petits groupes d'hommes et de femmes, de jeunes, de moins jeunes et de vieux, qui ont en commun une même faim spirituelle et des affinités liées à un pays, à un milieu, à une profession, mais transcendant toutes ces différences et les unifiant dans l'essentiel, peuvent se retrouver pour se souvenir ensemble de Jésus, et communier à la réalité de son corps et de son sang. Pour cela, la lecture en commun de l'évangile, la parole vraie d'un prêtre spirituel ami, l'échange - pas la discussion sans fin - préparent le climat qui permettra une messe vivante et vivifiante.

Le grand danger que court l'équipe, c'est son despotisme sur les esprits, les consciences, l'action et les libertés. D'une certaine façon, pour une étape de la vie, elle peut être utile par le climat fraternel qui devrait y présider ; hélas ! la réalité est bien loin de l'idéal. Il faut, pour l'humaniser, un « chef d'équipe » qui soit un chef selon l'Évangile, qui fasse régner un climat de respect pour la recherche de chacun. Il faut qu'il ait le désir de susciter des différences. Au terme, l'équipe devrait être le lieu d'échanges spontanés ; non d'auto-critiques ou d'inter-critiques. D'autre part, pour sauvegarder la vie personnelle, l'équipe ne peut se confondre avec cette vie collective constante où chacun se fait le contrôleur de l'autre. Un tel mode de vie ne réussit guère à tenir compte des affinités personnelles, il ne permet ni ne suscite les libertés; il peut cacher une carence de vie spirituelle. On y confond aisément présence à l'activité humaine, professionnelle, politique et sociale, avec la vie spirituelle. On y tient un bout indispensable de la chaîne, l'autre en est absent.

Ces petites communautés du même sexe, comme toutes les « communautés religieuses » vivant trop fermées sur elles-mêmes - bien qu'elles s'en défendent -, dans une proximité inhumaine avec les faux problèmes qu'elle suscite, originellement conçues pour une vie évangélique, quand elles sont sous l'emprise de la loi ou de l'idéologie deviennent souvent un enfer et ne sont plus alors qu'une

collectivité qui n'a de fraternel que le nom. Pour accéder à l'authentique communauté où la fraternité créatrice peut être une réalité, une seule voie s'ouvre à elles : la vie spirituelle capable d'unir, en respectant et en suscitant les différences propres à chacun, les membres qui la composent. « Soyez un comme le Père et moi sommes un... » Là encore, il faut bien distinguer fraternité et conformité, unité et uniformité, communauté et collectivité.

La communion, c'est l'irruption de l'absolu dans les relations humaines ; quelle que soit par ailleurs la nature des liens qui unissent les hommes. Sans vie spirituelle la communion des êtres est impensable comment celui qui n'a pas accès à son propre être pourrait-il entrer en communion avec celui de son prochain ? Ou alors ce n'est que confusion de langage. Ainsi par exemple nombre de prêtres se disent ou se croient « en communion avec leur évêque » parce qu'il y a juxtaposition ou coïncidence de vocabulaire - d'ailleurs la plupart du temps plus feintes que réelles à cause du flou de la pensée et de l'imprécision des termes - ou bien encore parce qu'il y a uniformité d'action et de méthodes or en fait ce ne sont là qu'apparences et approximations. Par contre il y a communion quand, de part et d'autre, même silencieux et à distance, chacun est en état d'union au Dieu vivant : « Soyez un comme le Père et moi nous sommes un » (*Jean 17,11.21.22.23*). N'est-ce pas également le sens de ces autres lignes de l'apôtre : « Ce que j'ai vu et entendu je vous l'annonce afin que vous aussi vous soyez en communion avec moi. Quant à ma propre communion, elle est avec le Père et son fils Jésus » (*1 Jean 1,3*). « Mais si nous marchons dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière, nous sommes en communion les uns avec les autres » (*1 Jean 1,7*). Par conséquent étant donné qu'on est dans la voie spirituelle ou qu'on n'y est pas - il n'y a pas de demi-mesure -, sans vie en Dieu pas de commune union en Lui, donc pas de communauté possible.

Paradoxalement, ces communautés - bouillon de culture qui se veut réaliste -, engendrent un rigorisme sectaire et un puritanisme sacramental qui risquent une nouvelle fois de rejeter hors du christianisme les plus dépourvus en fermant les portes de la foi et de la vie chrétienne à la foule des non-pratiquants de bonne volonté. Malgré cette phrase de Jésus toujours actuelle : « qui n'est pas contre nous est avec nous » (*Marc 9,40*) - Lui-même s'insérant dans le « nous » -, c'est une renaissance insidieuse, sous une forme non moins exclusive et injuste que celle du passé, « du peuple des élus » ... et des autres. Là, les critères de jugement - et qui nous a institués juge de nos frères ? - au lieu d'être l'ouverture, la simplicité même ignorante, la recherche et la foi tacite mais implicite, la bonne volonté, les valeurs humaines, l'offrande de ce qu'on a de plus cher - son amour et son enfant - sont déterminés par les notions abstraites de « connaissance de la religion » - dont nous prêtres sommes censés avoir le monopole -, appuyés sur certains comportements sociaux et politiques. Les chrétiens et les autres sont saturés de « problèmes », de problématique, d'être interrogés et interpellés, d'être mis en porte à faux et inquiétés, de poser et de faire question, de se situer, de s'engager et de faire l'objet de pompeux « témoignages ». Car en définitive tout cela ne cache que spéculations et comportements idéologiques qui n'ont de chrétien que le nom. Cet état d'esprit, cette impuissance d'être, cette discrimination inhumaine et antiévangélique se répercutent dangereusement jusque dans nos campagnes déchristianisées et risquent encore de compromettre « l'annonce de la bonne nouvelle aux pauvres ».

Le travail

Le travail, indispensable à toute vie, sollicite la quasi-totalité de nos forces vives, actives, de l'enfance à la mort, dans des professions multiformes et complémentaires, qui devraient faire l'équilibre d'une nation, d'un continent et de l'univers. Au long de l'histoire, sous la poussée des découvertes scientifiques et des besoins des hommes, il a donné des types de sociétés diverses où l'économie a joué un rôle primordial et de plus en plus important.

Dévorant les forces de l'homme, le travail est une croix, mais aussi une source d'épanouissement

et de fidélité aux siens, à son pays, à l'humanité ; pourtant, certaines formes modernes de travail ne cherchant que la production et le profit oppriment l'homme, et d'autre part, l'idéologie fait de l'homme un numéro et un esclave du travail.

En règle générale, un homme est fidèle au métier qu'il s'est choisi, aime son travail par lequel, souvent, se noue la plupart de ses relations humaines et de ses amitiés.

Dans l'Église primitive, un prêtre était choisi dans la communauté où il était né, avait grandi, oeuvré, aimé, souffert. Il était à part entière membre de la communauté et il le restait. Tous connaissaient ses qualités et ses défauts.

Pour un prêtre, il est indispensable de prendre racine dans le travail, surtout parmi les pauvres, où il est infiniment plus facile de rester un serviteur et de s'universaliser.

Il semble indispensable aujourd'hui, où personne ne vit plus d'aumônes, que le prêtre vive de son travail, peu en importe la forme. Cela lui donne des racines solides dans une condition humaine vraie : il gagne sa vie « à la sueur de son front » ; il est indépendant vis-à-vis des chrétiens et des autres ; son travail est utile à la collectivité où il vit, à qui, pour une grosse part, il est redevable de ce qu'il est (culture, niveau de vie). Partageant la vie des hommes, il peut proposer à ses frères une vie spirituelle du grand large, poussée à même la condition humaine.

Cependant, même si tous les prêtres étaient au travail, ils ne déboucheraient pas pour autant dans la vie spirituelle. Car un danger les guette : ils peuvent être dans la pâte humaine et s'y diluer ; ils ne sont plus ferment, « le sel s'est affadi ». Ils risquent, sous prétexte d'ouvriérisme, de se fourvoyer dans la démagogie, l'opportunisme et la surenchère syndicale ou politique. Ce ne sont plus alors des hommes libres, originaux dans leur foi, mais les prisonniers de leur milieu de vie dont ils épousent indistinctement les façons de penser, d'agir et de croire. Alors que cet enracinement devrait être le terrain qui les humanise, les libère et les universalise, ils en sont insensiblement devenus les esclaves. Ils n'évangélisent plus, ils sont paganisés par le matérialisme ambiant ou l'idéologie régnante en ces couches sociales. Le milieu les a absorbés et stérilisés, voire domestiqués. Pour les aider, les théologiens ne sont d'aucun secours ; seuls des spirituels poussés à même la pâte pourraient le faire. Sauront-ils eux-mêmes être ces spirituels ? Telle est la question cruciale. D'eux, et d'eux seuls, dépend la réponse à l'attente du monde ouvrier. Pour ces derniers comme pour tout homme, les seuls biens de l'avoir sont insuffisants pour étancher leur soif.

Il ne suffit pas de prier pour les gens et de leur prêcher ; ce n'est pas ainsi que le prêtre est au service de l'homme et de Dieu, car « ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui entrent dans le Royaume, mais ceux qui font la volonté du Père » (*Mat. 7,21*). Or, la volonté du Père passe par le don de soi à l'homme dans le concret de la vie. Ainsi, la parole du prêtre s'enracine dans l'expérience humaine, se nourrit de ses joies, de ses difficultés, de ses souffrances, de ses larmes, de sa sueur et de ses sourires. Elle pousse à son insu, en lui, de la fidélité à cet alliage de l'homme et de Dieu : elle est l'expression de sa propre humanité enracinée chez l'homme et accomplie en Dieu.

Célibat et amour humain

Jusqu'à ce jour, j'ai pu garder un célibat intégral. Je mesure toute la liberté qu'il me donne. Si j'avais une femme, des enfants, je me devrais d'abord à eux, à leurs besoins matériels, à toutes les attentions, les délicatesses et la présence auxquelles ils auraient droit en premier. Un vrai célibat, assumé dans une transparence aimée, nous laisse disponibles de temps, d'esprit et de coeur. La béatitude des coeurs purs, quand elle nous envahit corps et âme, nous procure les plus fines, les plus délicates joies humaines.

Seul, le célibat permet de rester au niveau des pauvres, parce qu'une famille à servir, des enfants

à promouvoir exigent un minimum de revenus et de niveau de vie. Bûcheron, assurant également un minimum de « ministère » avec le temps qu'il faut y consacrer, je serais dans l'impossibilité absolue de subvenir aux besoins d'une famille. La précarité matérielle, on peut se l'imposer à soi-même, mais on n'a pas le droit de l'imposer à ceux qu'on aime.

Pourtant, il me semble évident que les formes de vie sacerdotale ne sont pas adaptées à notre temps, ni pour celui qui les vit, ni pour les fidèles, ni pour les non-chrétiens. D'où la crise actuelle de recrutement qui va nécessairement s'accroître et se généraliser. Dans l'Église catholique d'Orient, il y a, sans distinction, des prêtres mariés et d'autres célibataires. La qualité du « ministère » est beaucoup plus le fruit de leur valeur humaine et spirituelle que de leur état de vie.

« L'Église a trop longtemps mis sur les épaules des autres des fardeaux qu'elle ne pouvait pas porter elle-même ». Or, dans cette Église, on n'a pas encore suffisamment distingué l'appel au spirituel (universel), l'appel au sacerdoce et la vocation au célibat. Lorsqu'un célibat n'est pas assumé dans une chasteté épanouissante grâce à une vie spirituelle qui accomplit tout l'homme, y compris dans sa chair, il y a traumatisme et refoulement. Il y a beaucoup trop de pseudo-chasteté, et, cependant, il n'est pas sûr que le mariage épanouirait forcément des êtres trop longtemps traumatisés par la poursuite d'un mirage. Que de rêves de jeunesse se sont peu à peu détériorés !

Il est faux que le célibat pour la vie en Dieu soit préférable à l'amour humain ; ce sont deux routes différentes mais convergentes. Dieu est tout à tous, quel que soit le chemin de l'homme. Un mariage quelconque - et il en est tant - est aussi difficile à assumer qu'un célibat imposé et rêvé.

Comme dans l'Église catholique d'Orient, l'Église romaine devrait laisser à chacun le libre choix de sa voie. On parle beaucoup d'ordonner des hommes mariés ayant fait la preuve de leur valeur humaine et spirituelle. Pourquoi pas ? Le sacerdoce en soi est-il plus lié au célibat qu'il ne saurait d'ailleurs l'être au mariage ? L'obligation du célibat sacerdotal relève seulement d'une ordonnance ecclésiastique qui remonte à l'organisation d'Elvire et ne repose que sur des considérations de disponibilité et de liberté pratique.

Mais avant d'en arriver là, pourquoi, dans une première étape, l'Église ne redonnerait-elle pas une place à part entière à ceux qui sont déjà ses fils - in aeternum, dit-elle - qui ont quitté le rang, sont pères de famille et exercent une profession ? Actuellement, ne serait-il pas possible de les réintégrer, tels quels, dans les communautés de prêtres et de chrétiens ? Bien des esprits sont mûrs pour cette tentative, du moins en France. Si le Pape se doit de maintenir les grands principes traditionnels, peut-être des évêques, animés d'une charité courageuse et d'un sens aigu des réalités, pourraient-ils permettre de telles expériences, discrètes d'abord, puis progressivement plus nombreuses...

Je me demande, face à certaines vies sacerdotales, ce qu'aura été le poids de telles existences : ni amour humain, ni paternité selon la chair, ni travail effectif. A quoi auront servi de telles destinées ? Une seule voie, la paternité spirituelle, permettrait à ces vies absurdes et inutiles de donner toute leur mesure. La paternité spirituelle nous permet de toucher de près la réalité de la paternité divine. C'est une expansion heureuse de soi-même, c'est la joie, incompréhensible à ceux qui ne l'ont pas vécue, d'aider l'autre à renaître à lui-même, à se grandir, à s'épanouir sans fin grâce au levain jeté en lui. Il ne faut surtout pas confondre paternité selon l'Esprit avec direction spirituelle. Ce sont des réalités radicalement différentes la première est créatrice et épanouit à égalité celui qui donne et celui qui capte, tandis que la seconde asservit l'un et détruit l'autre. La paternité selon l'Esprit, c'est comme son propre être, le meilleur de soi-même qui féconde l'autre. C'est un peu un autre soi-même qui s'établit avec ses caractères propres, c'est une autre liberté qui s'épanouit grâce à ce qu'on a semé en elle, de soi-même. C'est une des plus grandes joies humaines, suffisante comme raison d'être, pour justifier une vie par ailleurs sevrée de grandes amours. La vie en Dieu avec cet autre aspect qui en découle qu'est la paternité spirituelle, peut combler tout, absolument tout, d'une vie. C'est le seul

moyen de vivre une chasteté totale, dilatante de tout l'être, corps et âme.

Actuellement en Occident, envahis par une littérature érotique, nous baignons dans une véritable ambiance aphrodisiaque : avortement, homosexualité, inceste, foyers collectifs, féminisme déliquescents, pornographie étalée galvaudent l'amour humain, la paternité et la maternité. Ces ultimes biens humains essentiels et universels sauvegardaient encore chez beaucoup un minimum de possibilités de contacts vrais avec eux-mêmes et de communion avec l'autre. Tournant quasi exclusivement autour de la sexualité et de ses techniques, tronqué de sa part affective et de sa finalité spirituelle, l'amour n'offre plus qu'une contrefaçon, une perversion et une caricature de lui-même qui mutilent l'homme. En fait, là encore, c'est la femme, en qui cette part affective et spirituelle est plus pressante, qui semble la plus perturbée dans son corps, son cœur et tout son psychisme. Peut-être d'ailleurs cette débauche des corps est-elle une réaction logique contre le rigorisme de certaines morales dites chrétiennes qui, dans le passé, a entaché d'impur tout ce qui avait trait aux corps, fût-ce dans l'amour vrai.

Tout amour humain cherche, même inconsciemment, son épanouissement dans le spirituel ; l'union des corps est toute tendue vers la communion des êtres. Chercher ensemble, dans ses différences propres et complémentaires, aimées et suscitées chez l'autre comme telles, c'est l'insondable mystère de l'homme qui se cherche inlassablement dans l'être aimé, en quête du non moins insondable mystère divin. Tous les biens humains doivent, sous peine de se détériorer en biens de l'avoir, être inlassablement recherchés. Toute possession les dénature. Vouloir garder les états intérieurs qui nous ont procuré ces biens alternativement vécus et inlassablement recherchés, c'est les détruire dans leur nature même. Par exemple, un couple qui voudrait garder l'état des fiançailles ou de la « lune de miel », serait dans les chimères. C'est pour cette raison qu'on est toujours tenté de changer d'objet d'amour. Et pourtant, là aussi, la fidélité est reine. Les dépassements nécessaires, la non-installation dans un état forcément passager exigent la durée qui, chaque jour, donne sa part de joie et de nouveauté. Deux êtres vivant et cherchant dans leur profondeur créatrice, inventent à tout instant une forme inédite d'amour, parce qu'ils sont eux-mêmes, l'un en face de l'autre, toujours neufs. Dans cette voie, l'amour humain est toujours inédit, parce que tourné vers sa source infinie. Là encore, « occupez-vous du Royaume, et le reste vous sera donné par surcroît » (*Luc 12,32*).

Tout homme, qu'il ait choisi dans le Christ l'amour humain ou la voie de la transparence, ne peut s'accomplir que dans le couple. Il semblerait que tous les grands spirituels aient eu leur compagne spirituelle : François et Claire, François de Sales et Jeanne de Chantai, Jean de la Croix et Thérèse d'Avila... Il semblerait que des êtres, captés par Lui, atteignent à cette merveilleuse communion des êtres sans les corps. C'est le triomphe de l'Esprit sur la chair : « Heureux les cœurs purs » (*Mat. 5,8*). Ces êtres sont les signes du miracle permanent de Dieu en l'homme. Qui voudrait devancer l'heure de telles rencontres irait au-devant de l'échec. De telles communions ne peuvent exister, dans une totale fidélité à la transparence, que lorsque l'attention intérieure de l'un et de l'autre est totalement captée par Jésus de Nazareth. « Comprenne qui pourra » (*Mat. 19,12*). De ces réalités, on parle toujours en tremblant, car « l'Esprit est prompt, mais la chair est faible » (*Mat. 26,41*).

La religion qui a bercé notre enfance et notre jeunesse nous a tellement situés dans une ambiance de péché, de souffrance rédemptrice, de crainte de Dieu, de défenses, de tabous, que beaucoup pensent instinctivement que Dieu est un obstacle à l'épanouissement humain, un frein à toutes les joies humaines. Quand on est heureux, on se méfie. Le christianisme traîne derrière lui de tels relents pessimistes de rigorisme, de légalisme, de jansénisme, d'angélisme, qu'on a peur de la joie. Pourtant, un père ne peut que vouloir ses enfants heureux. Jésus, qui n'est lui-même que joie, nous a laissé dans sa parole et ses gestes cette joie en partage. Ainsi, tout l'humain peut s'épanouir en joie, une joie intarissable, toujours merveilleusement nouvelle. Le Royaume en nous et autour de nous se construit dans et par la joie, même si notre avancée est un perpétuel jeu d'ombres et de lumières,

nécessaire pour que nous ne nous installions jamais, mais que nous allions sans fin de l'avant. Le mystère de l'homme est l'alliance inépuisable de l'infini de l'homme - ce sceau divin en lui - et de l'infini de Dieu. Dans cette imbrication des deux, ce que nous vivons prend le cachet de cette mesure. Dieu grandit à sa mesure tout ce qu'il touche, tout ce qu'Il imprègne de Lui.

Si Dieu est amour, l'homme à son image est essentiellement fait pour aimer et être aimé, et c'est surtout grâce à la part affective de lui-même qu'il pourra, dans une perpétuelle nouveauté, entrer en communion avec le Père. C'est en Dieu seulement que tout amour - varié « comme les sables du rivage » - peut être sans fin ni mesure. « Celui qui aime connaît Dieu » : c'est donc, en Dieu comme entre personnes humaines et tout spécialement dans le couple que la connaissance prend le visage de l'amour ; recherche de Dieu, recherche de l'autre, amour de Dieu et amour de l'autre deviennent alors une seule et même réalité. La paternité humaine et spirituelle - ou les deux à la fois quand elles coexistent - nous permet par un mouvement intime de pressentir la paternité divine. Ainsi, l'homme n'est plus écartelé entre deux réalités, mais le Divin peut envahir l'humain et l'humain incarner le divin. La montée spirituelle est le long apprentissage de l'amour qui donne une connaissance nouvelle. La connaissance et l'amour - mais peut-il y avoir connaissance sans amour ? - pour accéder à la vérité d'eux-mêmes, ont besoin de ce long cheminement qui doit radicalement les rénover. Un couple uni de la sorte en Dieu créerait un vrai climat de paradis terrestre et serait un centre de rayonnement extraordinaire. Les enfants qui auraient l'indicible bonheur de naître de ce merveilleux duo respireraient durant la partie neuve de leur vie une incomparable atmosphère d'humanisme.

L'amour humain est tout tendu vers son accomplissement qui est la communion des êtres. Mais la communion est nécessairement de nature spirituelle : sans renaissance à la vie de l'Esprit, là comme ailleurs, la communion est irréalisable. Par ailleurs, on ne fait pas de discours sur un amour, pas plus que sur l'être aimé : on le vit, on le porte au-dedans et au plus total de soi-même, on devient un amour vivant, c'est un état, une communion tacite hors de prise de la raison et du verbe. Un amour dilate, nourrit, accomplit et humanise ceux qu'il envahit : il est communicatif et appelant. Plus cette réalité profonde, essentielle et universelle informe l'homme et la femme corps et âme, plus elle atteint au centre même du mystère de l'être, plus elle doit être enveloppée de respect, de pudeur et de silence. Mais la communion qui s'enracine nécessairement en Dieu, si elle trouve sa plénière expression dans le couple, concerne aussi l'enfant, l'amitié, la communauté spirituelle et toutes les formes de liens humains. Sans Dieu pas de communion possible parce qu'Il lui est essentiel ; en donnant au verbe aimer sa consistance d'infini Il l'établit dans la durée et Seul Il engendre cette fusion grandissante des êtres en Lui : Il donne à l'humain sa vraie qualité et sa dimension d'absolu. Il insère l'homme dans son devenir illimité qui le fait constamment être en l'appelant vers un plus être sans mesure et sans fin : la dimension de l'homme, c'est la démesure de Dieu. Que ce soit à l'égard de Dieu ou de l'autre, un amour n'est vivant qu'en le devenant sans répit : il se vit, il se cherche, il se crée inlassablement. C'est pour ça qu'un amour se tait : il lui suffit d'être ; alors il rayonne et témoigne de ce qu'il est. Plus quelqu'un est envahi par l'amour-communion, plus il éprouve l'impérieux besoin du silence : l'amour a besoin du silence pour être, subsister et grandir. Le silence est son climat d'élection qui le féconde. Rien n'aide l'homme à se promouvoir, ainsi que l'être aimé, comme le silence de l'amour. C'est pour cette raison que Dieu qui est amour est nécessairement silence. L'union mystique est la rencontre transformante et béatifiante de deux silences aimants. Un homme et une femme fondus ensemble dans l'union mystique participent du grand silence brûlant de Dieu. La prière est un silence qui nous permet de pénétrer dans le mystérieux silence Divin. La pauvreté de l'Esprit et du cœur est silence. L'accueil et le don de soi, c'est-à-dire l'offrande de tout soi-même à l'autre en Dieu, sont silence. La vie spirituelle qui féconde et humanise tout s'élabore dans le silence. La beauté est silencieuse : elle se crée et se capte dans le silence : ainsi la vraie musique ne distrait pas du silence mais nous insère en lui. L'harmonie de l'univers est silence. Sa joie et Sa paix qui visitent l'homme sont intimement silencieuses. Les différents visages de la communion

émanent d'un foyer intérieur où brûle silencieux et consumant l'Amour Divin. L'échange et le témoignage jaillissent du silence et s'empressent d'y revenir : ainsi la parole vraie, véritable verbe de l'être, monte au présent des profondeurs silencieuses et créatrices de l'authenticité. De même l'enracinement du disciple et la fécondité de son témoignage sont également silencieux parce qu'ils poussent leurs racines jusque dans l'être et que l'être seul est sous la mouvance de l'Esprit.

Le catéchisme

Après avoir cruellement souffert, durant mon enfance, d'un catéchisme théorique, scolaire, sectaire et stérile, fait par des prêtres dresseurs d'enfants ; après avoir expérimenté que la propension de la vie spirituelle s'opère par rayonnement, par contagion, par appel, par éveil respectueux et aimant ; après avoir constaté l'échec des méthodes de catéchisme traditionnel - même rénové -, pour faire des chrétiens et des hommes ; après avoir vérifié par l'expérience que l'enfance est un temps de disponibilité au spirituel ; après avoir découvert que seul Jésus de Nazareth est chemin, ferment, lumière, vérité et vie pour tout homme, j'affirme que, là encore, et surtout, nous avons à être des témoins et des pères selon l'Esprit. Normalement, la foi devrait être un climat qui se respire en famille, inséparable de l'affection. Quant à nous, il nous incombe, non de saturer les enfants qui nous sont confiés d'exercices religieux obligatoires, de morale et de théologie, mais de créer pour eux une atmosphère de joie et de confiance, de leur faire connaître, par l'évangile, la personne vivante de Jésus, de leur faire découvrir l'Eucharistie, de rester par la suite leur grand ami et leur confident, et... à la grâce de Dieu.

Pourtant, le catéchisme fait par le prêtre ou des personnes étrangères est un moindre mal. Le lieu privilégié où s'alimente la foi familiale étant la communauté eucharistique, le témoignage du prêtre à la messe où l'enfant participe en famille, dans un climat spirituel, lui est essentiel. Il pourra alors très tôt, dès que les parents le jugeront suffisamment éveillé, communier au corps de Jésus. Ainsi, sans sortir de son rôle, le prêtre pourra aider les parents dans leur catéchèse qui est spécifiquement familiale et eucharistique.

Quand Jésus nous disait : « Si vous ne devenez semblables à un de ces petits vous n'entrerez pas dans le royaume » (*Mat. 18,3-4*) (intérieur, bien sûr), c'est qu'Il connaissait cet état et le vivait en l'énonçant ; comme chaque parabole et chaque béatitude et tout ce qu'Il nous a dit. C'est pour cette raison que l'Évangile est si accessible aux enfants et tout particulièrement les paraboles qui semblent avoir été créées spécialement pour eux et leurs semblables. Pour la compréhension de l'Évangile, rien n'est plus inspirant que de l'explicitier à un petit groupe d'enfants. Seulement il faut le faire en disant des paroles vraies, c'est-à-dire en communiquant la part de Sa parole aujourd'hui vivante en soi-même. Oui, l'Évangile et le royaume qu'il propose sont bien faits pour les enfants et ceux qui leur ressemblent.

Toute catéchèse, y compris pour les adultes, repose sur les mêmes normes. Si nous sommes les témoins d'un Père, toutes nos relations doivent être empreintes de bonté, de compréhension attentive, discrète et respectueuse. Dans nos milieux et nos pays déchristianisés, faire en sorte que toute rencontre mais aussi que tout acte rituel soit nimbé de bonté, de prévenance, de délicatesse, de simplicité et de cordialité vouloir que tout contact laisse derrière soi une traînée heureuse. Ainsi Dieu prend nécessairement le visage de celui qui est censé le représenter et la religion n'est plus un kyste parasite et encombrant, mais un appel vers un plus être sans cesse plus humain et plus lumineux. Une telle attitude suppose qu'on ne joue plus un personnage, mais qu'on soit en toute chose simplement soi-même, alors c'est Dieu lui-même qui se manifeste et se dit à travers nous ; « nous ne sommes pas la lumière, mais les témoins de Sa lumière » (*Jean 1,8*).

Malheureusement dans cette catéchèse, petits et grands ne sont pas aidés par la plupart des

messes qui ne sont que du folklore ou du théâtre, avec un bruitage ininterrompu de paroles et de chants, qui distrait l'homme de lui-même et de la prière vraie. Ce qui fait la « qualité » de la messe, c'est le climat spirituel qui l'informe, l'assistance restreinte - « quand vous serez deux ou trois rassemblés en mon nom, je serai au milieu de vous » (*Mat. 18,20*) - qui favorise le recueillement et l'unité, la parole vraie qui la nourrit, l'ambiance de communion qui cimente la communauté « en esprit et en vérité » (*Jean 4,24*) et le silence qui permet l'essentielle présence. Car la parole vraie ne rompt ni cette présence ni le silence, mais les crée et y insère chacun. Ce n'est pas parce qu'un prêtre parle de « parole de Dieu », même émaillée de citations bibliques, que cette parole est nécessairement de Dieu ; par contre si, présent à soi, à Dieu et à la communauté - commune union spirituelle en Lui - on parle en témoignage, alors c'est parole de Dieu. Quand on se tient attentif en soi-même, dans sa propre authenticité, là où Dieu vit et agit, alors l'Esprit inspire une vraie parole. Ainsi cette parole jaillit des profondeurs créatrices du prêtre, sous les motions de l'Esprit qui lui insuffle un authentique verbe de vie et de vérité cette parole est simultanément toute de cet homme et toute de Dieu.

Il faudrait également pour que la messe fut réellement célébrée « en souvenir de lui » (*Luc 22,19*) et pour qu'on puisse communier en vérité à Son corps et à Son sang, c'est-à-dire à Sa mystérieuse présence et à Sa réalité humaine et divine, n'utiliser que des textes évangéliques. La consistance de Sa Parole est la base, le rocher de toute parole vraie, de toute vie qui se veut évangélique, mais aussi de toute célébration eucharistique. Le reste n'est « qu'amuse-chrétiens » car les textes usités, même rénovés et mis au point par quelque organisme spécialisé, sont souvent des hybrides de qualité douteuse dont la répétition a vite usé le médiocre contenu. De quel poids ces textes pèsent-ils à côté de Sa Parole à Lui, qui ne passera pas ?

L'évangélisation comme au commencement...

Dans l'Église primitive, durant les années qui marquèrent l'expansion géographique du christianisme, les apôtres et leurs successeurs furent essentiellement des témoins, des signes vivants, des ferments de la condition humaine...

Leur foi en Jésus fut et sera toujours la clé de voûte de toute vie spirituelle qui se veut chrétienne. En maints endroits, par suite de leur origine et de leurs liens raciaux, les communautés chrétiennes naquirent souvent en milieu juif. Toutefois, les épîtres de Paul et les Actes des Apôtres nous prouvent que les chrétiens furent parfois fort mal reçus par leurs congénères. Malgré les efforts de leur catéchèse pour démontrer que la religion nouvelle accomplissait l'ancienne, en fait, la majorité du peuple sentit rapidement que le christianisme détruisait le judaïsme. Si, au départ, dans l'empire, les chrétiens bénéficièrent de l'immunité accordée aux Juifs de la diaspora, très vite on persécuta les chrétiens sans toucher aux Juifs. A l'époque chrétienne la situation change ; le monde chrétien devient persécuteur à l'égard des Juifs. Quoi qu'il en soit des voies très diverses suivies par le judaïsme et le christianisme à partir du premier siècle, et malgré la suppression de la circoncision, malgré de louables efforts pour s'universaliser, le christianisme ne garde-t-il pas trop encore l'empreinte de ses origines juives ?

D'autre part, les apôtres, dont l'action fut nécessairement limitée dans l'espace et le temps, ne firent pas tout seuls. Si les chrétiens se rassemblaient dans les synagogues, les salles communes et les catacombes, c'étaient là des points forts. Ces communautés ne poussèrent point de génération spontanée. Il y eut d'autres modes d'assemblées plus modestes : « Ils rompaient le pain dans leurs maisons » (*Actes 2,46*), « Saluez l'Église qui se réunit chez eux » (*Rom. 16,5*), « Nymphas et l'Église qui s'assemble dans leur maison » (*Col. 4,15*)... Ces assemblées et l'extension galopante du christianisme supposent un humble et patient travail de témoignages des chrétiens, tant hommes que femmes, action discrète encore favorisée par le climat des persécutions, action d'appel, de rayonne-

ment et de respect exigée par toute propension spirituelle. La proximité de Jésus, la pureté de la foi des premiers chrétiens, l'universalisme du message évangélique et son intime correspondance aux besoins de l'homme, la docilité aux appels de l'Esprit, furent les bases du christianisme naissant. Paul cite quelques exemples : « Phébée (diaconesse), Prisca et Aquilas, mes collaborateurs dans le Christ Jésus » (*Rom. 6,13*), Epénète (« les prémices de l'Asie offerte au Christ »), « Marie qui s'est fatiguée pour vous », « Andronicus et Junie, mes parents et compagnons de captivité : ce sont des apôtres marquants qui m'ont précédé dans le Christ » ... (*Rom. 16,1 à 23; i Cor. 16,15, 17, 19; Col. 4,10 à 18*). Il ne faudrait pas oublier non plus, sous-subjacent, tous les contacts humains dus aux relations individuelles, familiales, professionnelles ; ni la diffusion de la foi lors des voyages d'affaires, de loisirs, de commerce ; ni les marchés d'esclaves, les déplacements de population et les mouvements de troupes.

Les dimensions de l'empire, son agrégat d'ethnies et de religions si diverses laissent supposer une grande souplesse créatrice dans les moyens employés, dans les formes de vie sacerdotales où les prêtres étaient habituellement élus par les communautés. Ne s'est-on pas trop acharné, par la suite, à vouloir exclusivement démontrer l'apostolat des « grands », l'unité et l'identité du sacerdoce, et la pérennité de sa hiérarchie ? Plus une communauté est spirituelle, et moins se distinguent les uns des autres prêtres et laïcs.

Dans cette expansion du christianisme, on a donné à juste titre une importance capitale à l'action alors extraordinaire du Saint-Esprit. Toutefois, l'Esprit Saint reste toujours égal à lui-même, et son mode d'action dans l'homme sous forme de charismes est universellement valable. L'apparente diminution de ces charismes n'est pas à chercher dans un affadissement de l'Esprit Saint, mais dans l'homme qui a perdu la voie spirituelle, donc la docilité créatrice aux motions de l'Esprit qui est la source de toute action vraie.

Après Constantin, le christianisme devenant religion d'état, s'étendit à tout l'empire. Ce fut un bien mais aussi la principale cause du passage de la religion « en esprit et en vérité » de Jésus. à la religion officielle : d'où la nécessité de structures qui diminuèrent d'autant la liberté créatrice de l'homme et le souffle de l'Esprit. On glissa insensiblement de l'Esprit à la lettre, de la vie à l'institution. Le légalisme et le formalisme, qui caractérisent assez le judaïsme au temps des origines chrétiennes, resurgirent. La hiérarchie de l'Église copia celle de l'Empire avant d'en supplanter les pouvoirs. La religiosité de ces ethnies primitives (il s'agit de nombreux peuples colonisés par Rome) sacralisa les prêtres, la liturgie, le temps, l'histoire du peuple élu, les lieux et objets du culte. De cette sacralisation outrée naquirent des tabous et des excommunications. Il y eut le peuple de Dieu - la cité céleste - et les autres... Le sacerdoce copié sur le sacerdoce lévitique devint rapidement une caste aux pleins pouvoirs, s'appropriant indûment les attributs divins. On confondit unité et uniformité, continuité et conformité, traditionalisme et tradition, enseignement et témoignage. L'orthodoxie des forme et de la pensée devint une fin en soi. Au début du IV^e siècle, toujours dans la ligne de ce sacerdoce consacré, lors de la réglementation d'Elvire, on lia définitivement sacerdoce et célibat. Cela a subsisté, vaille que vaille, durant dix-sept siècles.

Aujourd'hui, il semblerait que sous la pression des faits, un mouvement inverse se dessine l'ensemble du peuple, et surtout les pauvres, déserte les lieux de culte, désacralise à peu près tout « sauf ce qui est esprit et vérité », résiste à l'embrigadement, répugne à l'endoctrinement, mais accepte les témoignages, respecte l'homme en ignorant la seule fonction, préfère la petite communauté à échelle humaine à l'assemblée anonyme où il se dilue ; il n'obéit plus, mais aspire à la fidélité essentielle qui lui permettrait d'épanouir sa vie d'homme. La pénurie croissante de prêtres, la déchristianisation galopante vont-elles contraindre l'Église à des décisions rapides et insoupçonnées ?

Mon expérience pastorale en une région déchristianisée me conduit à penser que les structures de

nos paroisses sont périmées sept églises pour une dizaine de pratiquants ! Actuellement, la majorité de ces églises servent pour quelques enterrements, de rares mariages, aux messes des Rameaux et de la Toussaint. Quant aux baptêmes et aux messes dominicales, ils se font volontiers à « l'église résidentielle ». Pourtant, ces églises, romanes pour la plupart, méritent d'être conservées - et restaurées -, mais sont-elles appelées à être autre chose que des « objets d'art », désaffectés de tout usage culturel ?

Ces édifices, témoins d'un passé religieux, intégrés au paysage, respectés en fonction des ancêtres, serviront-ils encore longtemps de lieux exclusifs de rassemblement eucharistique des futures communautés chrétiennes? En effet, les églises, aux yeux des non-croyants, à cause de la Révolution, des luttes anticléricales et politiques qui s'étirent avec des crises et des accalmies depuis cent cinquante ans et jalonnent l'histoire de ce pays, symbolisent l'oppression religieuse, la collusion du clergé avec les puissances d'argent, et alimentent un anticléricalisme latent. Ceux qui découvrent la foi, ceux qui voudraient participer à la communauté eucharistique hésitent à pénétrer dans ces lieux, témoins d'un passé périmé et rejeté, s'y refusent quelquefois, ou, s'ils y consentent, c'est en violentant inutilement toute une part d'eux-mêmes ce faisant, ils ont l'impression de se couper de la grande majorité des non-pratiquants. Pour eux aussi, la petite assemblée dans une maison familiale ouverte ne serait-elle pas plus accueillante ?

Peut-on, à partir d'une expérience locale limitée, conclure que les structures paroissiales sont caduques ? Que nous allons vers de nouvelles cellules de base de la vie chrétienne et de son rassemblement eucharistique ? Dans ces campagnes où pratiquement on a fait table rase d'un certain passé chrétien et de ses structures ; où les édifices du culte sont les signes d'un passé rejeté ; où le ministère sacerdotal habituel est quasi inexistant, ne retrouve-t-on pas les conditions d'évangélisation des origines du christianisme? Le culte réduit au strict minimum, de rares sacrements à donner, des malades qui meurent sans sacrements, le faible pourcentage des pratiquants, l'ambiance a-religieuse du pays, l'indifférence générale à l'égard du personnage ecclésiastique obligent le prêtre à se cantonner dans le rôle de serviteur et de témoin. Seule, sa valeur humaine et spirituelle lui donne droit de cité ; son témoignage est celui d'une vie qui se voudrait rayonnante et donnée. « S'il n'y a pas de plus belle preuve d'affection que de donner sa vie - concrètement, réellement s'entend - pour ceux qu'on aime », il nous faut donc accepter « de perdre notre vie pour la retrouver ». Pour nous prêtres, il est tant d'illusoires façons de nous persuader que nous la donnons mais qui ne sont en fait qu'alibis pour la conserver et qui ne trompent personne, sinon nous-mêmes. Son enracinement humain, sa présence attentive et respectueuse, son appartenance à une famille religieuse que la presse, la radio et surtout la télévision font connaître, lui donnent, cependant, quand il a été accepté, la possibilité de témoigner ou par son silence et son comportement quotidien, ou par des paroles vraies en certaines circonstances et vis-à-vis de certaines personnes, en un mot d'évangéliser.

Jésus de Nazareth

Jésus, chemin de vie

Jésus de Nazareth, charpentier, fils de Joseph et de Marie, est venu nous ouvrir ce chemin de l'humain. Il nous a tracé le chemin de la vie intérieure avec le Père, mais aussi et simultanément, il a révélé l'homme à lui-même. Pas d'avancée en Dieu sans avancée en soi-même, et plus on avance dans la découverte de soi-même, plus on est apte à rencontrer l'homme de son temps, celui dont on partage la vie, mais aussi tout homme de la planète et de tous les temps. Un tel homme est le contemporain de tous les spirituels.

Jésus est venu jeter ce ferment au coeur de l'homme, jeter sa semence à tous vents. Le levain de l'Évangile permet à la pâte humaine de lever, à la petite graine de germer et de se développer sans fin ni mesure. Son humanité dans le Père, en sa propre filiation divine, a atteint une plénitude telle que tout homme peut et doit trouver en lui le surcroît d'être qui lui manque et dont tous les pores charnels et spirituels de son être ont faim et soif. Tout être humain, quels que soient sa race, son sexe, son âge, sa culture, sa religion, - y compris la catholique -, a besoin de trouver en Lui et à sa suite son propre chemin de vie. « Je suis venu pour que mes brebis aient la vie en surabondance » (*Jean 10,10*). En effet, à la suite de Jésus qui est chemin - vers Dieu et vers l'homme - le christianisme a le privilège d'offrir à tout homme cette voie unique : c'est en contemplant un homme qu'on va à Dieu ; à la divinité du Fils, à la paternité divine.

Cette graine jetée en chaque homme - car un père peut-il donner de ses biens aux uns et pas aux autres de ses enfants -, attend le levain pour germer. Mais, de même que Dieu s'est manifesté dans un homme, Jésus, de même encore c'est par d'autres hommes vivant en Lui que Dieu se manifestera à nous. Dieu prend toujours visage d'homme dans ceux qui croient en Lui, en qui Sa parole est redevenue vivante. L'Évangile doit être redécouvert, revécu, recréé en chacun. Il nous faut naître en Dieu par l'Évangile. Faut-il donc être aveugle pour ne pas voir que la clef de l'Évangile est en nous-mêmes ! Tout dans l'Évangile nous parle du royaume intérieur, donc de vie spirituelle : la renaissance, la porte étroite, la semence, la petite graine, la perle rare, la vigilance, l'eau vive, le pain de vie, la soif, la faim, la lumière, la vérité, la vie...

L'Évangile, il nous faut d'abord l'exorciser du judaïsme dont les apôtres l'ont imprégné. Ils ont trop voulu à tout prix nous prouver la divinité de Jésus au lieu de nous faire découvrir l'homme sur qui seul notre regard peut se poser, afin que nous nous mirions dans les profondeurs de sa réalité humaine. Ils nous ont davantage montré le Messie accomplissant à la lettre, en esclave, les prophéties de l'Ancien Testament, l'agneau sanglant de Moïse, le rédempteur, le racheteur, le fondateur de religion que le premier-né, le chemin, le ferment, la lumière, la vérité, la vie, la paix, la joie. Ces fondateurs de religion étaient trop imprégnés de l'ancienne, qu'ils n'ont jamais d'ailleurs bien digérée, pour accéder totalement et uniquement à la religion selon l'esprit de Jésus : les vieilles outres n'étaient pas suffisamment renouvelées pour porter le vin nouveau (*Mat. 9,17; Marc 2,22; Luc 5,37-39*).

L'Évangile est pur jaillissement de Jésus. Nous en gardons des paraboles, des paradoxes, des phrases jaillies de Sa vie profonde. Par exemple, « Jésus debout s'écrie : Je te remercie, Père, d'avoir caché cela aux sages, aux habiles, et de l'avoir révélé aux tout-petits ». Les Béatitudes sont sorties ainsi, une à une de lui, au gré de ses états intérieurs, arrachées par la faim et la soif de son auditoire.

Il n'a pas eu le temps d'édifier une religion, de formuler une morale, de promulguer une loi, de définir une doctrine ; il nous a laissé un pur témoignage qui s'est adressé à tous les gens de bonne volonté qu'il a trouvés sur sa route et qui jalonnent l'histoire, aussi bien aux femmes qu'aux hommes, à part entière (la Samaritaine). Après le départ visible du Maître, succédant à sa fin tra-

gique apparemment si décevante, malgré les quelques mois si denses passés auprès de Jésus qui leur permirent de croire en Lui dans une foi toute nouvelle, les premiers disciples, ces Juifs, ont eu du mal à se démarquer de leur ancienne religion et de l'emprise de son peuple - leur peuple - : le christianisme primitif de Palestine sous l'autorité de Pierre puis de Jacques en fait foi. Malgré l'altercation de Pierre et de Paul le décrochage semble bien avoir été laborieux. Il leur fut difficile d'être tout à leur foi nouvelle. S'ils n'étaient plus de coeur dans l'ancienne loi, que de racines à couper pour jeter les fondements de l'unique foi en Jésus selon « l'esprit et la vérité » préconisée par le Maître ! Là on perd toutes traces des femmes qui étaient dans l'intimité de Jésus. Jésus avait pourtant avertis les disciples : « On ne met pas le vin nouveau dans de vieilles outres (*Mat. 9,17*), on ne coud pas une pièce neuve sur un vieux vêtement (*Mat. 9,16*) ». Cela dit, non pour les condamner, car ils ont eu foi en Jésus et leur foi est le fondement de la nôtre ; sans eux, nous n'aurions rien de Jésus. Le peu qu'ils nous ont transmis suffira jusqu'à la fin des temps pour nourrir les hommes et le tout de chaque homme. Mais il nous faut être lucides, conscients du rôle des premiers auteurs des Évangiles, si nous ne voulons pas nous aventurer dans une impasse et proposer aux hommes du judaïsme, du juridisme et plus tard de l'étatisme romain ou de l'occidentalisme. Il faut rendre à l'Évangile, en le débarrassant de sa gangue d'un temps, d'un milieu, d'une civilisation, sa possibilité d'universaliser ; c'est ainsi qu'il est sorti de la bouche, des actes et de la vie profonde de Jésus.

La révélation du décalogue au peuple juif fut le point de départ d'un immense progrès pour l'homme. Elle lui permit d'émerger de la nuit des multiples formes de paganisme et d'idolâtrie ambiants. Grâce à une éthique nouvelle elle aide l'homme à se trouver et à se grandir. La foi de ce peuple au Dieu unique, créateur, maître de l'univers et de la destinée humaine, bien qu'extérieure à l'homme, a produit une vraie spiritualité et un authentique humanisme. Ce Dieu très haut, tout-puissant souverain - dont on n'osait même pas prononcer le nom ni représenter l'image - menait le peuple qu'il s'était choisi et qu'il soudait, à travers les tâtonnements de son cheminement, par la puissance et la force. L'histoire de ce peuple était celle des relations d'Israël avec son Dieu, elle en suivait les méandres ses victoires étaient celles de son Dieu et ses défaites punitions de ce maître souverain. Une liturgie avec sacrifices et fêtes en son temple jalonnaient le temps et la vie de cette population. La circoncision marquait les hommes de son sceau et le prototype religieux s'appelait le juste. La sévère discipline de la loi de ses nombreuses prescriptions, de ses tabous et de son sacré enserrait toute la vie privée et publique dans ses mailles. Profane et religieux se confondaient sous l'autorité d'une caste sacerdotale détenant pouvoir et savoir. Depuis 4000 ans cette religion a permis à ce peuple, de façon inaltérable, de poursuivre sa route à travers les difficultés de tous ordres et de garder une cohésion que ni les dispersions ni les épreuves n'ont pu entamer. Au temps de Jésus le peuple juif était divisé en diverses tendances : les sadducéens conservateurs, les zélotes progressistes, partisans de la lutte contre l'occupant romain, et au centre les pharisiens. (D'ailleurs Jésus vivant dans l'universel n'optera jamais ni pour les uns ni pour les autres.)

Cependant, dans ce contexte où s'imbriquent politique et religion, d'authentiques courants spirituels, surtout dans le sillage des prophètes et des anawim préparent la venue de Jésus et sa compréhension par quelques-uns de ses contemporains. Dans son ensemble, ce peuple fier et opprimé n'attendait guère qu'un libérateur politique et militaire, un vrai chef de peuple. Jésus vient dans ce contexte. Il dit des choses étranges : « Heureux les pauvres..., les petits... les doux... les pacifiques... ». Il affirme être la porte et le chemin d'une vie nouvelle. Il révèle un Dieu vivant dans l'intime de l'homme, un Père qui réside dans le Royaume intérieur à chacun, « car sachez-le, le Royaume est au-dedans de vous » (*Luc 17,21*). Il annonce une bonne nouvelle qui transforme les relations de l'homme avec son Dieu, avec lui-même et avec son prochain. Il fait des gestes non conformes à la loi, à contretemps. Il pardonne comme Dieu lui-même. Il guérit n'importe qui, mange n'importe où, et parle à tous. Il étonne par ce qu'il fait et par ce qu'il est... De lui émanent une paix, un rayonnement extraordinaire ; mais il est continuellement en opposition avec la religion établie. Il

polémique à toute occasion avec ceux qui détiennent le pouvoir et le savoir. Il parle de Yaweh dont on n'ose même pas prononcer le nom, comme de son Père. Il met sur pied d'égalité les pauvres et les riches, les juifs et les gentils, les hommes et les femmes, les purs et les impurs ; il guérit les malades le jour du sabbat, il fréquente les pécheurs, pardonne aux prostituées, aux femmes adultères, côtoie les étrangers, dialogue avec les hérétiques samaritains, qui plus est, avec une femme. Il ressuscite les morts, dit des choses simples que tous connaissent : la faim, la soif, la lumière, la vérité, la vie, parle du pain et du vin comme étant son corps et son sang, propose la petite graine, la semence, se dit être le chemin, le levain, le ferment, le médecin, la paix, la joie ; il confond nos pharisiens et nos docteurs qui savent tout, tandis que lui, ce fils de charpentier de Nazareth, qui n'est pas passé par nos écoles, parle sans avoir appris. Mais le plus fort, c'est qu'il se dit le Fils de l'Homme et qu'il semble traiter d'égal à égal avec le Père. Le plus étonnant, c'est la parabole qu'il nous propose : l'enfant prodigue.

L'enfant prodigue

Un père avait deux fils. Le plus jeune, un gamin encore, lui demande sa part d'héritage. Peu avisé, le père la lui donne, sans se soucier, l'imprudent, de ce que son fils allait en faire. Il le laisse ainsi aller à sa guise, de l'argent, - son argent -, plein les poches. Le fils dépense tout, oublie son père avec les femmes et les multiples amusements que procure l'argent. Puis, ayant tout dilapidé, il a faim. Il est en loques, et, suprême humiliation, il garde les cochons, lui, le fils du riche. Où sont les bons repas et la belle vie ? La faim, la misère, la solitude, le mépris, l'abandon de tous, le font rentrer en lui-même, pas très avant cependant. Il se souvient seulement de son père comme de quelqu'un qui peut lui remplir le ventre, rassasier la faim qui lui tenaille les entrailles. Il hésite par honte, par scrupule et par peur. Mais la faim est la plus forte : « Je vais partir, revenir chez mon père, et lui dire : "Père, je ne mérite plus d'être appelé ton fils, traite-moi cependant comme l'un de tes serviteurs" ».

Pendant ce temps, le père, lui, nullement distrait par les frivolités de la vie, n'a pas cessé une minute de penser à son fils. Il sait à peu près ce que peut durer l'argent qu'il lui a donné. Alors il attend, tout présent à sa tendresse douloureuse, ruminant sa peine qui croît avec les jours qui passent. Il n'est pas resté inactif pour autant, il a tout préparé pour le retour de l'aimé qui a capté toute son attention intérieure. Tout est fin prêt, car l'affection devine le retour imminent de l'être cher. Il regarde constamment au loin s'il ne le voit pas déboucher au tournant du chemin. Et un beau jour tant désiré, il voit la silhouette aimée, reconnaissable entre mille. Il court, le vieil homme, vers son fils, le serre longuement dans ses bras sans lui laisser le temps de débiter son boniment. Il saisit des bribes : « plus digne d'être ton fils... comme domestique... » La joie l'étouffe, le suffoque, le submerge. Il ne peut rien dire, il étreint dans ses bras longuement ce fils retrouvé. Que feraient des mots ? Ils seraient insuffisants et insipides. De la joie, de l'affection, de la tendresse débordante, mais nul reproche. Puis, cette joie attendue si longtemps, dans l'attente solitaire, éclate. Vite, le festin, la musique, le bon vin, et tout, et tout. Un beau costume, des souliers neufs, une magnifique bague (ce qu'il a trouvé de mieux en ville), car un père veut que son fils soit beau. Et l'on chante, on mange, on boit, et on danse... !

Voilà le Dieu de Jésus, le « Père » de l'Évangile que Jésus est venu nous faire connaître. Ce n'est pas le père d'un peuple, d'un troupeau, mais de chaque homme. « Le bon berger connaît chaque brebis et l'appelle par son nom ». Avec ce père, uniquement des relations de tendresse et d'affection, de bonté, de père à fils et de fils à père. Chaque fois que l'on redécouvre cette révélation et que l'on compare ensuite la religion chrétienne dans son histoire et dans son présent, on a l'impression d'en rester encore à l'Ancien Testament. Et de là toute une conception de la société, des rapports humains qui ne sont plus des rapports de filiation, donc de fraternité, mais des rapports d'intérêt, de force,

d'autorité, de sujétion. De la notion de Dieu découlera la nature de nos relations humaines.

Les deux royaumes

Jésus, continuellement, nous parle du Royaume. Jean oppose les deux royaumes : celui de Dieu et celui du monde. Que sont-ils au juste ? Le monde, c'est la puissance, l'argent, l'orgueil, le pouvoir, la réussite, la force, le mépris de l'homme. Le Royaume de Dieu, - royaume intérieur à chaque homme -, ce sont les Béatitudes : bonté, douceur, pauvreté en esprit, paix, justice, pureté, respect de l'homme, joie, liberté intérieure.

Ces deux royaumes cohabitent au cœur de tout homme. Chacun doit en faire le choix à tout instant. Longtemps, on a cru que l'Église c'était le royaume de Dieu, avec un peuple de Dieu en opposition avec les autres peuples. Or, tout organisme social est de l'ordre du royaume de la terre. Qu'il s'agisse de l'Église ou des idéologies païennes, ce furent et ce sont peu ou prou les mêmes méthodes : endoctrinement, hiérarchie, encadrement, police, délation, humiliation, autocritique, propagande, luttes d'influence, rôle de l'argent, condamnation des contrevenants à la loi, redressement des pécheurs, sous la houlette d'un homme ou d'un groupe d'hommes infaillibles, possédant la vérité imposable à tous de façon identique ; c'est le règne des militants, des techniciens, des doctrinaires. Au contraire, dans le royaume de Dieu, le premier est celui qui sert : nulle violence, respect total de l'individu, promotion des biens humains par contagion, pauvreté de cœur, union des personnes hétérogènes les unes par rapport aux autres quant à la fonction, à la classe, à la culture, à l'âge, au sexe, à la santé, par les seuls liens de vie de l'esprit. Ces biens incomparables sont proposés à part entière à tous et tout particulièrement aux petits : « Je te remercie, Père, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout-petits » (*Luc 10,21*).

Chaque fois qu'on a voulu employer les méthodes et les moyens du monde pour propager le royaume de Dieu, on en a automatiquement inversé la nature : les deux royaumes sont antinomiques dans leur nature, leur fin et leurs moyens.

Le Royaume de Dieu

Dans l'Évangile, tout est dit à mots couverts, de façon voilée, suggéré par images. Tout est à redécouvrir par chacun. C'est un donné caché sous forme de levain à recréer sans cesse en le vivant : tel un ferment inépuisable et non une pâte toute cuite. Constamment, Jésus nous entretient de ce royaume, surtout dans ses paraboles. A Pilate, il répond : « Tu l'as dit, je suis roi ».

D'abord, ce royaume est intérieur à chacun : « Le royaume est au-dedans de vous » (*Luc 17,21*). « Mais le royaume est à l'intérieur de vous et il est à l'extérieur de vous » (*Tho. 3*)¹. « Celui qui a fait

1 L'Évangile de Thomas fut trouvé en 1945 à Nagamâdi, en Haute-Égypte, parmi les papyrus d'une bibliothèque gnostique. Cet Évangile, de source différente des synoptiques, est composé de 114 « dits » ne rapportant que des paroles de Jésus ou des dialogues avec ses disciples tant hommes que femmes. Il recoupe les autres, les confirme ou les complète. Ce document, d'une exceptionnelle valeur, confirme nombre de sentences ou propos de Jésus contenus dans les synoptiques. Cependant la collection comprend en outre beaucoup de logia entièrement neufs ou absolument inédits. On y retrouve ici ou là quelque influence gnostique. On en connaissait d'ailleurs quelques bribes classées parmi les apocryphes. Ce manuscrit est en copte. Dans ce texte de la deuxième moitié du IV^e siècle, de nombreux sémitismes prouveraient qu'une première version grecque datant de 140 et composée d'éléments empruntés vraisemblablement à l'époque judéo-chrétienne, s'enracinerait dans une source hébraïque ou araméenne des origines (Extrait de l'introduction à l'Évangile de Thomas établi et traduit par Guillaumont, Puech, Quispel, Till et Yassah Abd al Massih, aux Presses Universitaires de France, 1959).

En cette deuxième moitié du XX^e siècle, la découverte de cet Évangile, venu jusqu'à nous par un chemin différent, semble providentielle. Que le messager soit gnostique n'enlève rien au fait qu'il nous parle, à sa façon, de Jésus. Le judaïsme de l'Évangile de Mathieu et l'hellénisme de celui de Jean ne compromettent nullement pour autant la qualité de leur message. L'essentiel n'est-il pas de le savoir et d'en tenir compte dans notre propre regard sur Jésus?

l'intérieur, c'est lui aussi qui a fait l'extérieur » (Tho. 89). Mais on ne peut découvrir l'extérieur que par l'intérieur : la clé de la lecture de l'Évangile est donc en soi-même.

Ce royaume intérieur exige la connaissance grandissante de soi-même par l'expérience intime qui nous ouvre sur la connaissance de Jésus : ainsi, connaissance de Jésus et connaissance de soi vont de pair. Ce sont les deux pôles de notre recherche qui nous dévoilent en conséquence la connaissance de l'homme : « Quand vous vous connaîtrez, alors vous serez connus, et vous saurez que vous êtes les fils du Père qui est vivant » (Tho. 3). « Celui qui se trouvera soi-même, le monde n'est pas digne de lui » (Tho. 111). « Celui qui connaît le tout, étant privé de soi-même est privé du tout » (Tho. 67).

L'accès à ce royaume est caractérisé par une renaissance spirituelle dont Jésus est le chemin (Jean 14,5). Il est lui-même la porte du royaume. « A moins de renaître d'en haut, à moins de renaître d'eau et d'esprit, nul ne peut voir ni entrer dans le royaume de Dieu » (Jean 3,3 et 5). « Ce qui est né de l'esprit est esprit » (Jean 3,6). « Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité... Dieu est esprit et ceux qui adorent, c'est en esprit et en vérité qu'ils doivent adorer » (Jean 4,23-24). « Je suis la porte, qui entrera par moi sera sauvé, il entrera et sortira et trouvera sa nourriture » (Jean 10,9). « Celui qui me connaît, connaît le Père » (Jean 14,9).

L'entrée du royaume est difficile et peu la trouvent. « Entrez par la porte étroite... car étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la vie et il en est peu qui le trouvent » (Mat. 7,13 et 14). « Il y en a beaucoup autour du puits mais il n'y a personne dans le puits » (Tho. 74). « Il y en a beaucoup qui se tiennent près de la porte, mais ce sont les isolés qui entreront dans la chambre nuptiale » (Tho. 75). « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ».

Dans ce royaume, on expérimente une vie nouvelle et éternelle : « celui qui croit a la vie éternelle ». « Je suis venu pour que mes brebis aient la vie et l'aient en surabondance » (Jean 10,10). « Dieu a envoyé son fils unique dans le monde afin que nous vivions par Lui » (Jean 3,9).

C'est un donné à faire fructifier, un devenir à chercher, trouver et promouvoir sans fin : « Une petite graine appelée à devenir un grand arbre » (Luc 13, 18-19). « Cherchez, vous trouverez; demandez, on vous donnera ; frappez on vous ouvrira » (Luc 11,9-13). « A celui qui a, on donnera encore » (Luc 19,26). « Avez-vous donc trouvé le commencement pour que vous cherchiez la fin. Heureux celui qui se tient dans le commencement et il connaîtra la fin et il ne goûtera pas de la mort » (Tho. 18).

Sa recherche doit capter toute notre attention, alors tout nous sera donné : « Cherchez d'abord son royaume, et tout le reste vous sera donné par surcroît » (Luc 12,31). « Je vous donnerai ce que l'oeil n'a pas vu, et ce que l'oreille n'a pas entendu, et ce que la main n'a pas touché, et ce qui n'est pas venu au coeur de l'homme » (Tho. 17).

Ce royaume est donné à ceux qui en ont faim et soif : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi de son coeur couleront des fleuves d'eau vive » (Jean 7,37-38). « Dieu comble de biens les affamés (Luc 1,53). « Heureux ceux qui ont faim et soif de perfection » (Mat. 5,6). « Heureux ceux qui sont affamés, car on remplira le ventre de qui le veut » (Tho. 69). « Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères » (Tho. 62).

Ce royaume appartient aux petits : « Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, car le royaume des cieux est à eux » (Mat. 5,3). « Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles, et de l'avoir révélé aux tout-petits » (Luc 10, 21). « En vérité je vous le dis, quiconque n'accueille pas le royaume en petit enfant n'y entrera pas » (Luc 10,13 à 16). « Mais moi, dit Jésus, je m'émerveille de ceci : comment cette grande richesse s'est mise dans cette pauvreté » (Tho. 29).

Ce royaume est respectueusement proposé à la liberté créatrice de l'homme : le semeur sème

n'importe où, dans une terre apparemment mal préparée (*Luc 8,4-15*) ; le roi qui distribue son argent sans dire ce qu'il faut en faire et revient à l'improviste demander des comptes (*Luc 19,11 à 27*) ; l'époux qui ne dit pas aux vierges l'heure de sa venue (*Mat. 25,1 à 13*). La liberté des élus (*Mat. 25,31 à 46*) ; le Père donne inconsidérément son bien à son fils et le laisse aller à sa guise (*Luc 15,11 à 32*). Mieux encore, ce royaume est le lieu où fleurit la liberté : « Si donc le fils vous affranchit vous serez réellement libres » (*Jean 8,36*).

Ce royaume est la demeure de Dieu, la chambre nuptiale, le lieu de tendresse réciproque : « Dieu est amour » (*Jean 3,8*). « Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui » (*1 Jean 3,16*). « Il n'y a pas de crainte dans l'amour, au contraire le parfait amour bannit la crainte » (*1 Jean 3,18*). « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure » (*Jean 14,23*). « Celui qui s'abreuvera à ma bouche deviendra comme moi et moi aussi je deviendrai lui » (*Tho. 108*). « Et vous en moi et moi en vous » (*Jean 14,20*).

Ce royaume demande qu'on garde Sa parole et qu'on soit fidèle à la volonté du Père : « Ceux qui font la volonté de mon Père, ceux-là sont mes frères et ma mère ; ce sont eux qui entreront dans le royaume de mon Père » (*Tho. 99*). « Si vous devenez pour moi des disciples, et si vous écoutez mes paroles, ces pierres vous serviront » (*Tho. 19*). « Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la gardent » (*Luc 11,28*). « Ma nourriture, c'est de faire la volonté du Père » (*Jean 4,34*).

Ce royaume resplendit de la lumière divine et nous fait « témoins de sa lumière » (*Jean 1,18*) : « Je suis la lumière du monde, qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres mais aura la lumière de la vie » (*Jean 7,12*). « Il y a de la lumière à l'intérieur d'un homme de lumière, et il illumine le monde entier ; s'il n'illumine pas, ce sont les ténèbres » (*Tho. 24*). « Je suis la lumière qui est sur eux tous » (*Tho. 77*)². « Vous êtes la lumière du monde » (*Mat. 5,14*). Et cette lumière nous met en communion les uns avec les autres : « Mais si nous marchons dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière, nous sommes en communion les uns avec les autres » (*1 Jean 1,17*).

En fait, tout l'Évangile a trait à ce royaume de Dieu au coeur de l'homme. Jésus est venu ouvrir la voie d'union au Père, révéler l'homme à lui-même et par Lui nous mettre en communion les uns avec les autres. Alors dans cette « chambre nuptiale », s'épanouissent Ses Béatitudes.

Les Béatitudes

Le plus bel hymne à la joie jamais sorti de bouche humaine. Petits chemins de vie aussi indispensables à l'épanouissement de la vie personnelle qu'à l'harmonisation des relations humaines à tous les niveaux : amour humain, paternité, maternité, relations sociales et internationales.

Comme tous les biens humains, elles ne doivent pas être cherchées pour elles-mêmes. Possédées, elles disparaissent, mais elles grandissent en nous, à notre insu, dans la mesure où notre regard intérieur se fixe sur Lui seul. Dieu, dans l'humanité de son fils, a voulu fleurir en une gerbe de béatitudes et, au long du temps, c'est le merveilleux don de lui-même qu'il fait à ceux qui croient en lui.

Ainsi, au fur et à mesure qu'Il nous imprègne de Ses béatitudes, Il nous envahit de leur joie, Il nous guérit de nos misères, de nos masques que sont nos défauts, - ces contraires des béatitudes -, c'est le positif qui chasse progressivement le négatif. C'est le « médecin » qui guérit pas à pas nos infirmités, c'est le bon grain qui étouffe l'ivraie.

Alors, tout est joie. Jésus s'est défini « doux et humble de coeur ». Il aurait été suffisant de dire qu'il était pauvre de coeur. C'est la première dans la hiérarchie des Béatitudes ; quand celle-ci y est, toutes les autres en découlent. On est pauvre en esprit quand il n'y a plus d'images préconçues dans

2 « Croyez en la lumière et vous deviendrez fils de lumière » (*Jean 12, 86*).

l'esprit et qu'on est ainsi harmonisé avec soi-même et avec tout le réel. Cette « radieuse pauvreté » nous met alors en communion avec Dieu et avec nos frères. Le pauvre de coeur est celui qui, ne possédant rien et n'étant possédé par rien, accueille toutes choses dans l'innocence. La pauvreté en esprit est donc la voie de la connaissance, et la pauvreté de coeur la voie de l'affection : mais c'est la communion qui engendre la connaissance de Dieu et de l'homme.

Quant à la douceur, elle attire tout à elle : les hommes, les animaux, l'âme des choses et toute la beauté de l'homme et de la création entière. Ainsi, un coeur libre peut capter toute chose et l'intégrer dans sa propre harmonie envahissante.

Jésus nous dit : « Si vous ne devenez semblables à de petits enfants vous n'entrerez pas dans le Royaume ». Ainsi, pour avoir part au Royaume, il faut que chacun retrouve son âme perdue, étouffée par le culte de la raison raisonnante et les bruits de la foule, égarée dans les mirages, tiraillée entre les divers personnages qui jalonnent une vie.

C'est pour cela qu'il nous faut être si respectueux de la virginale fraîcheur de l'enfant, et c'est pour cela également qu'en retrouvant son âme, on retrouve sa propre enfance.

« Bienheureux ceux qui pleurent » (*Mat. 5,5*). Cela peut signifier les larmes de joie, mais aussi la souffrance du juste persécuté qui est une souffrance pure que n'altèrent ni orgueil, ni violence, ni récrimination, ni jugement. Ce fut essentiellement celle de Jésus lors de sa passion et de sa mort. C'est l'impuissance sans révolte ni haine qui prend sur elle toute la part de souffrance, dans une totale pauvreté : c'est l'innocence persécutée et sans défense dans le silence de l'offrande. Plus il va, plus le spirituel devient un foyer où convergent et se consomment toutes choses en joie et en souffrance silencieuses. On est de moins en moins à même de se défendre : on est bien « des brebis au milieu des loups » (*Mat. 10,16*).

La joie dans l'Évangile

Toute oeuvre créée jaillit dans la joie et la liberté. L'intuition créatrice, la seule pensée digne de ce nom, celle qui sourd de la fusion du coeur et de l'esprit, s'enracine dans toute l'épaisseur de notre expérience humaine, monte en nous à son heure. Vivifiante pour celui qui la crée et ceux qui la lisent en la recréant eux-mêmes pour leur propre compte, elle est riche de tout l'homme fécondé par l'inspiration divine. Elle requiert de nous l'attente silencieuse et l'attention intérieure fidèle. Elle se révèle à nous à l'improviste. La vérité qu'elle nous propose nous prend au dépourvu et nous surprend par sa nature. Toute autorité extérieure qui prétend l'imposer ou la diriger la paralyse à sa source même. Celui qui est ainsi le lieu de telles visites de « l'esprit qui souffle où il veut » et comme il veut, connaît une des plus grandes joies qui puissent être données à l'homme.

Ainsi, l'Évangile, jailli de la plus grande liberté que la terre ait connue, n'est que joie. Tout commentaire qui limiterait cette liberté intérieure de Jésus serait faux. Ainsi, le robot messianique, obéissant, prédestiné, accomplissant les présages prophétiques ; ainsi, Jésus esclave réalisant le plan de la volonté despotique d'un Dieu de puissance ne lui laissant aucune liberté, nulle initiative, sont radicalement faux. Une telle perspective est antihumaine. Or, tout ce qui mutilé l'homme en Jésus détruit également Dieu en Lui. Les apôtres parlant aux contemporains qui avaient connu Jésus en chair et en os, n'avaient nullement besoin d'insister sur sa réalité humaine ; de là l'insistance souvent maladroite sur l'aspect extraordinaire, voire merveilleux de sa vie. C'était pour nous un mauvais départ qui, malgré les affirmations théoriques de son humanité, en a souvent évaporé la réalité et la consistance dans une divinité évanescence.

Jésus est donc venu nous proposer la joie. Tout ce qu'il a dit ou fait était imprégné de la joie des béatitudes. Il est venu pour la joie de l'homme, dont la source est la fidélité aux appels du Père,

manifestés en lui et autour de lui. Cette joie s'est enracinée également et simultanément dans la fidélité à lui-même. C'est cette double fidélité concomitante qui a fait, en la créant à tout instant dans la liberté, la fidélité à sa mission. Ainsi, on peut dire que sa vie et son oeuvre sont l'expression de cette fidélité au double visage, si bien qu'il pourra dire sur la croix « que tout est accompli ». Pour chaque homme, la joie est l'expression de la fidélité à sa propre mission.

Jésus nous a appelés et nous a ouvert le chemin de la vie intérieure, de l'union mystique, de la vie de contemplation, autant d'aspects d'une même réalité humaine. Tout, dans le plan créateur, dans l'incarnation, comme chaque fibre vivante, pensante et aimante de tout homme, tend vers cette vie en Dieu. Jésus, pour chaque homme et pour le tout de l'homme, de façon inépuisable, quelle que soit sa religion, est le chemin unique de son accomplissement dans le Père.

La clé de la lecture de l'Évangile - comme de la compréhension de toute oeuvre spirituelle - est en soi-même. Qui n'a pas un minimum d'expérience spirituelle ne trouvera dans cette source de vie que faible matière à raisonnement. Par contre, tout chercheur de vérité trouvera là une source de vie absolument sans fin ni limite. Si tant d'hommes sont areligieux ou antireligieux, c'est que les formes de religion qu'on leur propose - quand on ne les leur impose pas - n'ont nul écho avec ce qu'ils vivent et cherchent plus ou moins confusément au-dedans d'eux-mêmes.

Jésus est la joie vivante. Il sème la joie sur ses pas. Chaque miracle, chaque rencontre sont autant d'appels vers elle. Car, au-delà de la guérison physique ou psychique, c'est l'homme au plus profond de lui-même qui s'éveille à son contact. En Lui, comme en tout homme à sa suite, c'est la joie qui rayonne. C'est elle qui émanait de toute sa personne, de son lumineux regard pour irradier tout homme et toute femme de bonne volonté. C'est elle qui a suscité ses disciples (hommes et femmes) et qui les a attachés à ses pas pour toujours. C'est elle qui rassemblait les foules.

Son enseignement est tout nimbé de joie. Ses paraboles sont toutes des paraboles heureuses. Par exemple, la femme qui perd sa pièce, dès qu'elle l'a retrouvée, court chez ses voisins : « Venez boire "le jus", j'ai retrouvé ma pièce. » Autre exemple, quand le berger retrouve sa brebis perdue : il invite les voisins à fêter les retrouvailles. Encore dans l'enfant prodigue, tout se termine par un éclatement de joie débordante, des chants, des danses, un festin.

Celles à qui Il a pardonné, qu'Il a transformées du dedans par une vie nouvelle, ont ainsi retrouvé le chemin de la joie. Là, pas question de dignité morale, mais uniquement de faim et de soif. Sur les pauvres, les laissés pour compte, Il a posé un regard chargé de toute son attention intérieure. Tels les lépreux bannis des vivants, lui criant de loin de les guérir : Il les fait venir, les touche, et ce geste humain que les proscrits n'avaient plus connu depuis le début de leur maladie, plus que leur guérison physique, était pour eux pain de vie. Une petite femme toute timide, toute tremblante à cause de son infirmité, n'ose l'aborder, se fraye un passage à travers la foule pour toucher son manteau : le regard de Jésus, plus que ses paroles peut-être, dit sa guérison. Ce paralytique, depuis des dizaines d'années dans le temple, comme un meuble auquel on est tellement habitué qu'on ne le voit plus, Jésus, Lui, le voit et le guérit, etc.

Ces miracles, expression de la bonté de Jésus et signes du Royaume, risquent, par leur nombre et l'insistance des évangélistes, de donner le change et de fausser le sens de la mission de Jésus. Lui-même en défendait la publication, précisant bien que ce n'était pas là le sens ultime de son oeuvre. Nécessaires surtout au début pour attirer l'attention du peuple juif imbu du merveilleux qui avait jaillonné son histoire, ils ne sont pas seuls des signes universels, irréfutables et incontestables de la divinité de Jésus, ni la pierre d'angle de notre foi. Ces signes du Royaume nouveau, ambigus pour nos contemporains peuvent cependant nous appeler plus avant dans la rencontre et la connaissance de Jésus de Nazareth, être des points d'interrogation qui nous permettent d'aborder par un de ses biais, sans jamais l'épuiser, la question « qui est Jésus de Nazareth ? ». Ce fils, simultanément de l'homme

et de Dieu, pleinement l'un et l'autre, cette parfaite rencontre du transcendant et de l'immanent sera toujours une question à laquelle nos réponses seront imparfaites et incomplètes : Il est le Chemin, la Vérité, la Vie. Cependant, il semblerait que les miracles, véritable entorse à l'ordre immuable de la création, bien que toujours possibles à Dieu, seront de plus en plus de nature spirituelle et charismatique, donc intérieurs à l'homme.

Tout ce que Jésus nous a dit de la lumière et du regard - comme tout le reste -, Il l'a tiré des profondeurs de son expérience, de sa vie intérieure. En Lui, c'est là que réside la vraie force et l'authentique dynamisme de l'homme. Tout ce qu'Il a dit et fait était l'expression exacte de ce qu'Il était : un débordement d'être, de lumière, de vérité, de vie, de joie, de paix, une source inépuisable de béatitude, donc de joie.

Dans le dernier entretien avec ses proches, au cours duquel Il s'adresse si chaleureusement au plus intime et au plus total de chacun, alors qu'il sait, par simple bon sens, sa mort imminente et le genre de mort attendue et acceptée, Il nous laisse sa paix, sa tendresse et sa joie. Sur la croix, en ses derniers instants, il nous dit que « tout est accompli », en lui-même d'abord, vis-à-vis de son Père, et aussi pour tous les hommes de bonne volonté dont Il aura capté l'attention intérieure. A sa suite, l'heureux chemin pour chacun est ouvert : « Pour que votre joie soit totale... et cette joie, rien ni personne ne pourra vous l'enlever » (*Jean 15,11*).

Le mal, la souffrance, le malheur et la mort

Ce sont là des éléments constitutifs de la condition humaine. Nul n'y échappe. Vieux comme l'homme lui-même, universels, revêtant mille visages imprévus, vécus différemment selon la qualité des personnes, leur essence comme leur genèse sont inconnues et demeurent inexplicables. D'ailleurs, les connaissons-nous que cela ne changerait rien ni à notre condition, ni à nos comportements à leur égard.

Tout homme est, dans son corps, soumis aux lois de la biochimie. Si certaines souffrances affectives ou physiques sont les conséquences d'errements dus à notre liberté (alcoolisme, divisions, accidents, guerres...) elles ne sont jamais punitions de Dieu. Si en chacun on constate un mélange de « bon grain et d'ivraie », il faut désolidariser souffrance, malheur et mort du mal. Jésus a dit à propos de l'aveugle-né : « Ce n'est ni lui ni les siens qui ont péché ».

Jésus s'est affronté au péché des hommes. Il a pardonné individuellement : « Tes péchés sont pardonnés, va, ne pèche plus ». Aujourd'hui encore, c'est en gardant notre attention fixée sur Lui, que tel un « médecin », nous imprégnant de Ses béatitudes - antithèse du mal -, Il nous guérit pas à pas de nos défauts en nous pardonnant sans cesse nos égarements. Il a guéri de nombreuses maladies ou infirmités physiques ou psychiques. Il a communiqué au malheur : les lépreux, la femme adultère, la veuve qui conduisait son fils unique au cimetière... Mais Il n'a pas pour autant porté une solution définitive, universelle et radicale ni au mal, ni à la souffrance, ni au malheur. Quant à la mort, s'il a réanimé quelques défunts, si Lui-même est vivant, les hommes après Lui pèchent, souffrent et meurent.

Pourtant il nous faut constater que jamais Jésus n'a pardonné collectivement, et une seule fois, pour les lépreux, il a guéri simultanément plusieurs personnes. Ne serait-ce pas parce qu'Il a connu ces divers aspects de la vie - hormis le péché - qu'Il est notre « chemin » pour vivre, souffrir et mourir ? Il semblerait que la densité de notre vie spirituelle nous aide à traverser la souffrance et nous permet d'appivoiser notre mort en l'insérant, comme Lui, dans la fidélité à notre mission. Si « celui qui croit à la vie éternelle », il y a donc continuité entre « l'avant et l'après », car la vie en Dieu dans le clair-obscur de la foi est déjà les prémices de la vision béatifique. A la question de ses disciples : « Dis-nous comment sera notre fin », Jésus répond : « Avez-vous donc découvert le commencement

pour que vous cherchiez la fin ? Car où est le commencement, là sera la fin. Heureux celui qui se tiendra dans le commencement et il connaîtra la fin et il ne goûtera pas de la mort » (*Tho. 18*).

Jésus a vaincu deux fois la mort : d'abord par sa résurrection ; seulement, tout en croyant très fort à la suite des apôtres et grâce à notre propre expérience intime de Lui, qu'Il est vivant, nous sommes sans référence intérieure à cette extraordinaire mutation. Rien dans notre expérience humaine ne nous permet de l'appréhender pour en vivre. Tandis que l'autre nous est proche, familière et accessible ; en effet, très tôt lors de sa vie publique, pour se désolidariser aux yeux de ses contemporains et des générations à venir d'un messianisme de puissance, Jésus a perçu la nécessité imminente de sa mort, et comment, dans le contexte juif et romain d'alors, on faisait mourir les hommes comme Lui. Cette mort, Il l'a faite sienne : « Ma vie, je la donne de moi-même », « il n'y a pas de plus belle preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ». Dans la ligne et la qualité de sa propre vie, elle fut l'aboutissement et le couronnement de sa mission.

Durant le dernier repas avec les siens, tandis que sa mort est imminente, jamais Jésus n'a paru être aussi pleinement lui-même. De la paix, de la joie, de la tendresse émanent de Lui. Il nous laisse en nourriture Son corps et Son sang, nous demandant, au-delà de ses paroles et de ses gestes, de nous souvenir de ce qu'Il fut pour nous à cette heure, nous sollicitant de rester unis fraternellement à Lui comme le sarment est uni au cep. Il ne fut jamais aussi grand que dans ces instants-là la proximité de Sa mort l'avait hissé au sommet de son authenticité.

Sur le mont des Oliviers, seul, angoissé face à elle, Il choisit pourtant librement d'aller à la mort atroce des crucifiés. Durant son arrestation, face à Ses juges, à Ses bourreaux, délaissé par tous - ou presque - humilié, Il est silence, docilité, patience, bonté, et douceur. On dirait presque qu'Il se prête à leurs brutalités et à leurs insultes. Il ne manifeste nulle résistance, nulle violence, nulle révolte. Il ne se défend pas, n'accuse personne, mais pardonne à tous. Un instant, monte cette plainte de son corps épuisé : « J'ai soif ». Puis ce cri du malheureux, de l'innocent persécuté « Père, Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Enfin, Ses dernières paroles, expression de l'aboutissement de Sa double fidélité - à Sa mission et à la volonté du Père - le couronnement, la victoire finale : « Tout est accompli ». Désormais, tout homme pourra, à Sa suite, vivre en plénitude en Dieu. Car Il fut bien chemin universel pour vivre, mais aussi pour souffrir et mourir. Aujourd'hui encore se vérifient Ses paroles prophétiques : « Quand j'aurai été élevé, j'attirerai tout à moi ». Oui, Dieu est vivant, mais il faut que chacun le découvre dans son propre royaume intérieur dont Jésus nous a ouvert la porte.

Ses "polémiques"

« Ce doux et pauvre de coeur » a cinglé les pharisiens d'apostrophes comme nul n'a osé le faire, pour essayer de briser les cuirasses religieuses de ceux qui se croyaient possesseurs de la vérité : vérité intellectuelle et vérité du comportement. On nous rabâche que Jésus est venu sans heurts accomplir l'Ancien Testament ; il faut être aveugle, ou n'avoir jamais lu ou compris l'Évangile, pour affirmer une telle absurdité. Chaque page nous révèle l'opposition de Jésus et des docteurs, chaque mot de Jésus est en contradiction avec cette religion écrasante pour l'homme. La cause de sa mort est là. Depuis, dans l'Église, on a continué à persécuter les spirituels, car ils sont toujours gênants : sans le vouloir, par le fait même d'être ce qu'ils sont, ils mettent dans l'homme un ferment de liberté qui fait éclater les cadres et les lois d'une religion établie. Il nous l'a dit : « le disciple n'est pas au-dessus du maître », « vous persécutez les prophètes », « ne crains pas, petit troupeau », « je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ».

Jésus est, et lui seul, exclusivement, la réponse totale à l'essentielle recherche, vieille comme l'humanité. Il ne s'agit pas de la déchiffrer dans les archives du passé, elle se découvre par une rencontre vivante et personnelle, originale en chacun de nous. Qu'avons-nous à faire de cet amoncelle-

ment de rancunes, de haines, de cette compilation de lois qui jalonnent l'histoire du peuple juif ? Si ce peuple a eu des spirituels, souvent méconnus, tout peuple a eu les siens. L'Égypte, la Grèce, la Chine, l'Inde, l'Islam ont eu les leurs et pas des moindres. Chacun cherche Dieu par les moyens qui lui sont donnés par sa propre religion (par exemple Gandhi). Voyons seulement avec les yeux clairs d'une intelligence libre, les oeuvres d'art de la Grèce, ses tragédies (Antigone...), ses sages (Socrate, Platon...) et ce que nous a laissé le peuple juif. S'il nous a donné Jésus, c'est un don tellement universel que nulle civilisation, nulle race, nulle religion ne peuvent l'enfermer ni se l'asservir. Il est le bien de l'humanité entière, passée, présente et future.

Ce jugement sur Israël, trop bref pour être suffisamment nuancé et qui ne se veut que religieux, ne vaut que pour la période biblique. Depuis lors, ce peuple dispersé - comme il le fut jadis dans les civilisations antérieures à notre ère et auxquelles bon gré mal gré il participa, mais auxquelles, fidèles à lui-même, il a survécu - eut une action importante auprès des Arabes du VIII^e au XII^e siècle (cf. en Espagne, Judas Halévy à Tolède, Moïse Maïmonide à Grenade). Il fut la charnière docte et pacifique entre la civilisation musulmane et la civilisation chrétienne. Grâce aux traductions de ses savants (Ibn Daud...) il introduisit en Occident les oeuvres de l'antiquité. Importés et traduits par lui, Aristote et Platon pourront imprégner la pensée chrétienne du Moyen Age. Au cours de la période contemporaine avec son essor scientifique et technique, là où la liberté lui fut octroyée et malgré huit siècles de persécutions chrétiennes endémiques, il a joué et joue un rôle de premier plan dans la pensée - même chrétienne -, dans les arts et surtout dans les sciences. Il a su au milieu des avatars et des difficultés de tous ordres, rester égal à lui-même et sauvegarder dans la diaspora, grâce à sa foi et à sa loi qui se confondent avec sa race, une cohésion et une continuité uniques dans l'histoire.

Dans le domaine religieux, s'il existe une parenté indéniable entre le christianisme et Israël, et si l'un est issu de l'autre, ce sont pourtant deux voies différentes. Le christianisme, faute de s'être démarqué à temps du judaïsme de ses origines, n'a pas encore trouvé sa plénière originalité. Étant donné la difficulté de dépasser la lettre de l'Évangile, combien à plus forte raison doit-il être laborieux de faire éclater les carcans de la loi ! Malgré tout, ici et là, il y a des spirituels - probablement aussi clairsemés ici que là -. Pourtant le spirituel juif, c'est-à-dire le juste, est de même qualité que son homologue chrétien qu'on appelle un saint.

Ainsi, l'Évangile et le témoignage de ceux qui en vivent suffisent, et bien au-delà, à notre vie. L'Évangile est la réponse vivante, la parole de vie, l'eau vive, le pain de vie, pour tous les hommes, jusqu'à la fin des temps. Notre civilisation court à son d'autodestruction, le christianisme à sa faillite imminente, si ne se lèvent pas de témoins, signes incontestables de l'accomplissement de l'homme en Jésus, vivant en Dieu, porteurs effacés de sa lumière, cette lumière qui doit éclairer tout homme en ce monde. De tels hommes seront comme Lui, pierres d'achoppement, mais ceux qui ont soif pourront enfin s'abreuver à l'eau vive jaillie de leur sein. Cette « eau vive » n'est pas d'eux, ils en sont seulement les réceptacles émerveillés et reconnaissants. Leur seul guide, leur seule sécurité est en eux-mêmes, conscients qu'ils sont de leur faiblesse, mais aussi des splendeurs humaines et divines qui sans cesse se révèlent à eux au-dedans, si leur regard intérieur reste fixé sur Jésus. Tremblants de perdre ces réalités qui les traversent de part en part, sans être d'eux-mêmes, petits comme des enfants, débordant de joie, semeurs de paix, communiant à toute réalité humaine, transparents au réel qui les imprègne de beauté, ils sont, sans le chercher, les phares des temps nouveaux. Ayant trouvé en Jésus leur chemin, nourris exclusivement de sa parole, ils ne vivent que pour partager les bienfaits divins qui les imprègnent totalement, qui sont leur unique raison de vivre, parce qu'ils les comblent au-delà de toute espérance dans toutes les cellules de leur être charnel et spirituel.

« Je suis la vérité »

La vérité de l'être, réalité vivante, jaillit de la rencontre ineffable de Dieu et de l'homme. Elle

porte donc nécessairement la marque de celui qui l'inspire et l'empreinte de celui qui est le terrain où elle germe et la matrice de sa longue et mystérieuse gestation. Toujours cherchée, quêtée, attendue, elle dévoile un peu d'elle-même à son heure : telle la semence qui, pour lever et donner son fruit, doit passer par les longues épreuves de l'hiver (« si le grain ne meurt »), ainsi la vérité doit d'abord traverser les temps de nuit pour enfin fructifier, ensoleillée et heureuse. La vérité, fille du royaume intérieur, ne peut, pour rester telle, qu'être accueillie de tout l'être, car, sachez le, « le royaume de Dieu est au-dedans de vous » (*Luc 17,21*), par l'homme intérieurement attentif et fidèle. La vérité ne se cueille point sur la capricieuse sincérité, mais sur la solide authenticité. Fille des profondeurs créatrices, elle est une des plus fines joies qui visitent l'homme. Elle s'offre à nous chaque fois en soulevant timidement une frange du voile qui recouvre son mystère, et laisse percevoir un instant un peu d'elle-même à nos yeux éblouis.

Le temps de la vérité est le présent délesté de toute préoccupation et de toute post-occupation (remords et complaisance sur soi), qui nous distraient de l'occupation fidèle et nous établit dans la durée, c'est-à-dire dans l'éternel présent de Dieu. La vérité, si elle s'enracine dans toute l'expérience passée de l'homme qu'elle visite, et si elle est résolument orientée vers l'avenir, s'offre néanmoins dans l'actuel de cet homme, c'est-à-dire dans la réalité de Dieu qui est et agit au présent.

La vérité se présente à l'attente cherchante. Elle est le visage intelligent de Dieu, se dévoilant aujourd'hui à l'homme en le révélant à lui-même. Ainsi, c'est Dieu lui-même, grâce à l'humanité de Jésus son fils, qui devient parole contemporaine de l'homme. Nous sommes le moule où elle prend consistance, où l'Indicible devient expression humaine saisissable. Face à chacun dans l'échange, la vérité se propose sans s'imposer, elle s'offre à qui en est digne ou avide. Pour ne pas se dévoyer, elle exige de la part de celui qui la propose et de celui qui l'accueille un état de disponibilité, d'innocence, de liberté à son égard, qui se nomme communion des Saints. Elle est aussi éloignée du rationalisme que du sentimentalisme et ne souffre pas la systématisation ; elle fleurit dans la transparence intérieure faite de docilité et de présence attentive de Dieu et de docilité de ses fils confiants.

La vérité ne pousse qu'en terre de liberté toute oppression intérieure ou extérieure la stérilise. A chacun de ses passages, laissant un peu d'elle-même à son hôte, elle le fait un peu plus vrai et un peu plus libre. « Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, vous connaîtrez la vérité et la vérité vous fera libres » (*Jean 8,31-32*).

La vérité est la rencontre de deux interiorités : celle de Jésus - « Je suis venu pour rendre témoignage à la vérité » -, et la nôtre. L'Évangile, ferment de l'être, chemin de l'accomplissement, source inépuisable de vie, foyer de lumière, se révèle par ressemblance et par connaturalité.

Dans la personne de Jésus est la vérité totale, suggérée, proposée, offerte, dans une discrétion respectueuse, mais elle ne se livre qu'à celui qui la cherche assoiffé. Ainsi, garder « Sa Parole », c'est contempler Sa vérité et en vivre, c'est la recréer pour son propre compte et la vivre pour la redire sans cesse dans l'émerveillement de la nouveauté. Émanant toute entière de Lui, elle est toujours pour chacun toute à redécouvrir, à recréer, à faire renaître à tout instant en lui donnant consistance humaine car elle est inépuisable comme l'homme et comme Dieu. « Consacre-les dans la vérité : ta parole est vérité » (*Jean 17,17*). « Quand il viendra, lui, l'esprit de vérité, il vous conduira vers la vérité tout entière..., c'est de mon bien qu'il prendra pour vous le donner » (*Jean 16,13. 15*).

Mais l'éclosion et la diffusion de la vérité ne sont possibles que si, sous l'action de son ferment, au contact de l'Évangile, nous sommes appelés sur la voie de l'accomplissement en Dieu par Jésus, « celui qui s'abreuvera à ma bouche deviendra comme moi, et moi aussi, je deviendrai lui, et les choses cachées se révéleront à lui » (*Tho. 108*). Comme un phare perce la nuit de son faisceau, projetant toujours plus avant sa lumière, ainsi celle qui rayonne de la personne de Jésus irradie progressi-

vement les zones obscures de notre être, permettant d'explorer sans fin dès réalités cachées jusque-là. « Je vous donnerai ce que l'oeil n'a pas vu et ce que l'oreille n'a pas entendu et ce que la main n'a pas touché et ce qui n'est pas venu au coeur de l'homme » (*Tho. 17*). La vérité apparaît au champ de notre conscience pour l'éclaircissement de nos zones opaques, s'accompagnant toujours d'un surcroît d'être, d'une densité de vie inconnue jusque-là. « Quel est le signe de votre Père qui est en vous ? C'est un mouvement et un repos » (*Tho. 6*). Ainsi, lumière, vérité, vie, vont de concert et sont les faces simultanées de l'irruption incandescente de Dieu dans l'homme. « Je suis la lumière, la vérité, la vie. » Parce que homme-Dieu, Jésus étant l'alliage de ces deux mystères, il nous achemine toujours plus loin à sa suite dans l'exploration de l'homme et de Dieu. « Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères » (*Tho. 62*).

Le témoignage, pour être langage de vérité, doit être toujours consubstantiel de l'homme et de Dieu. Il ne peut être oeuvre collective, car, en ce domaine, le travail d'équipe ne peut être créateur. La foule ne crée pas, elle répète, mais il est possible que dans une collectivité - quand elle n'opprime pas les libertés - telle personne corresponde à une parcelle de vérité proposée et explicitée qui la féconde et va prendre à travers elle un nouveau visage : c'est l'eau vive qui désaltère, illumine, vivifie, transfigure.

Parce que Jésus est l'homme le plus accompli, le plus authentique - puisqu'il est l'authenticité même, vivante, durable et communicative - l'Évangile est pur témoignage, le plus pur témoignage : « Qui es-tu ? - D'abord ce que je vous dis » (*Jean 8,25*). En Lui nul hiatus, nulle distance entre l'être et le paraître - « venez et voyez » -, entre le dire et l'être, c'est pour ça qu'il est la parole vraie, donc la Vérité, parce que Sa parole est l'expression adéquate de ce qu'Il est ; à cause de cette authenticité d'où elle jaillit « comme une eau vive », cette parole ne passera jamais. Ne lui disait-on pas : « Maître, nous savons que tu dis la vérité, et que tu enseignes en toute franchise les voies de Dieu sans te laisser influencer par personne ; car il t'importe peu de plaire ou de déplaire aux hommes » (*Mat. 22,16*). C'est pour cette raison que garder Sa parole, c'est marcher dans la lumière « vers la vérité tout entière » (*Jean 16,13*).

Seule, la communion spirituelle - il n'en est pas d'autre -, appelle et suscite l'inspiration créatrice :

ainsi s'opère et s'étend la progressive et mystérieuse rénovation de l'homme qui, transfiguré par participation à la vérité, devient à son tour foyer de rayonnement, source de vie, ferment de l'humain, canal de vérité. « Si nous marchons dans la lumière, nous sommes en communion les uns avec les autres » (*Jean 1,7*). Vivifié, il vivifie ; humanisé, il humanise ; éclairé, il irradie ; pacifié, il pacifie ; béatifié, il béatifie. Ainsi un homme vrai, ou authentique, avance dans une vie de surabondance, concentre sur lui toujours plus de lumière et devient phosphorescent de Dieu. « Il y a de la lumière à l'intérieur d'un homme de lumière, et il illumine le monde entier. S'il n'illumine pas, ce sont les ténèbres » (*Tho. 24*). C'est la mission de chaque homme, naturellement opaque, de devenir transparent à Sa Lumière. Jésus est révélation pour l'esprit et pour le coeur : il illumine l'un en embrasant l'autre.

La paternité spirituelle par l'authenticité de l'aîné, éveille dans l'autre sa propre vérité. La communion spirituelle est la rencontre et la croissance simultanée de deux êtres qui se joignent dans leur vérité singulière, et de deux vérités qui se fécondent l'une l'autre. La recherche de la vérité fait l'homme authentique. Sans vérité, nul amour n'est possible, et c'est la quête de la vérité qui est le ciment de toute communauté : de personnes unies dans l'essentiel monte la parole vraie, expression actuelle de leur perpétuel devenir.

La vérité est une et nous insère de façon merveilleuse dans la création. L'âme de chaque chose se livre à nous par le reflet qu'elle imprime dans le miroir de notre être. La beauté, langage par lequel la création s'offre et se livre à nous, parole du réel donc de la vérité, se donne à notre transparence et

s'imprime dans notre pauvreté. Lorsque, grâce aux biens de l'esprit, on a dominé ses passions - préoccupations et post-occupations étant abandonnées à la bonté providentielle de Dieu -, lorsqu'on a déposé tout personnage, fût-il ecclésiastique ! et qu'on se retrouve tout nu dans sa vérité, disponible pour le jardin intérieur du Père, on affleure sans doute, au moins par éclair, à la pauvreté en esprit. La poésie de l'univers se met à notre portée, le transcendant, par son oeuvre, nous livre une parcelle image de sa parfaite beauté. Réalité, communion, beauté, pauvreté, authenticité, sont autant de facettes que présente la vérité à notre perception intérieure.

N.B. : Quand la critique est désintéressée, quand elle est anonyme, quand elle est respectueuse et appelante, quand elle a pour visée l'unique bien de l'homme, quand elle s'enracine dans la foi en Dieu et en l'homme, quand tel un décapant, elle prépare la soudure de l'homme et de Dieu en vue d'un plus pur alliage, alors, elle aussi, revêt le visage de la vérité.

Conditions d'une renaissance

Les bases humaines

Une vie spirituelle qui n'épanouirait pas tout à fait l'homme ne serait qu'un ersatz. Si elle ne nous fait pas, selon notre chemin, plus chaste, plus époux, plus père, plus consciencieux dans notre profession, universellement frères en l'étant d'abord avec nos proches, plus humains, plus pacifiés, plus vrais, plus lumineux et plus heureux, elle n'est qu'illusion et doit être refusée parce qu'elle n'est que du toc indigne de l'homme. Les faux bergers pullulent, et on en trouve de toutes les couleurs, dans tous les milieux, mais peut-être plus dangereux, parce qu'ils donnent le change sont encore ceux qui portent l'étiquette religieuse qui ne va pas sans quelque prétention d'absolu.

Tout ce qui, dans la pensée rationalisante, sous couleur de vérité, restreint ou dirige a priori la pensée et l'action, doit être considéré comme dangereux. La parcelle de vérité vécue se présente toujours dans la timidité, le respect, l'innocence. Elle porte en elle quelque chose de la fraîcheur, du désintéressement et de la spontanéité d'une enfance - ni puérile, ni sénile -, mais de cette enfance retrouvée qui est le sommet de la majorité de l'homme. Quelqu'un écrivait : « La Révélation, j'y crois de tout mon être, mais pas forcément dans un ensemble structuré, hiérarchisé, admis une fois pour toutes et reçu dans la passivité (si c'était cela le christianisme stratifierait les hommes et en rejetterait le plus grand nombre dans un monde sans Dieu et sans lumière). Alors, qu'est-ce que la Révélation ? C'est l'écoute de la vie profonde, c'est une attention vigilante et lucide donnée à tous les signes, à tous les appels, et l'accueil, dans l'émerveillement, d'une certitude irréductible à des mots, certitude toujours parcellaire, souvent fugace. La Révélation nous apparaît alors comme des écroulements successifs de zones d'ombre, avec, au fond, la certitude qu'au terme tout sera lumière parce que Dieu est lumière » (*M.T. correspondant personnel qui désire garder l'anonymat*).

Paradoxalement, mon expérience me prouve ceci : moins une personne a subi de « formation religieuse » - par l'enseignement théorique peut-il y avoir autre chose qu'une déformation ? -, plus elle est apte à boire l'eau vive de l'esprit. Le clergé intellectualisé et « technicisé » à outrance, emmuré dans son savoir et son pouvoir (action, évangélisation) est un monde hermétique au témoignage. Jésus s'est heurté chez les Juifs à un mur identique et il laisse couler sa souffrance quand il contemple son peuple avant sa mort : « Jérusalem, Jérusalem, toi que j'ai essayé si souvent, comme une mère poule, de rassembler »... là est la croix du spirituel, ne pas pouvoir partager avec tous ceux qu'on voudrait, les merveilles intérieures. Par contre, ceux de l'extérieur - comme si, pour un Père, il y avait des fils « extérieurs » à son affection ! - sont beaucoup plus ouverts, disponibles, moins arrêtés par des théories auxquelles on a trop donné valeur d'absolu, en un mot, plus réceptifs. Ce sont des terres religieusement vierges où le bon grain lève. Nous devons être, nous prêtres et chrétiens, ouverts aux critiques et accueillants à l'attente des non-chrétiens. Leur regard sur notre Dieu et notre religion est bien souvent vrai. Leurs critiques font tomber nos masques, nos faux-semblants, nos constructions, nos sécurités. Leur approche nous situe en vérité et nous permet de découvrir que tous les hommes se ressemblent par le fond. C'est en vivant dans la vérité de soi-même parmi les pauvres qu'on rencontre l'homme universel. On peut être ignorant des dogmes et des choses de la religion et néanmoins être vivant en Dieu. De nombreux pasteurs veulent trop, dans le zèle de leur prosélytisme, imposer des théories à des gens parfois bien plus humains et bien plus proches de Dieu que ces « professionnels de la religion ». Cela ne « passe pas », car théorie et foi ne sont pas sur la même longueur d'ondes, et l'autodéfense instinctive de ces gens à tout endoctrinement est finalement une saine réaction parce qu'elle ne les ferme pas au témoignage. « En tout cas, écrit le Père de Lubac, la foi des esprits les plus humbles, les moins aptes à la spéculation rationnelle peut être plus éclairée, plus pure que celle de bien des intellectuels tentés quelquefois d'en sourire (*Athéisme et*

sens de l'homme). « Dieu est un principe de communion que l'immanence de la raison interdit de réaliser ou de symboliser indépendamment de l'acte même de communion » (*Brunschwig*). Ce n'est pas parce qu'on débite des « pater noster », parce qu'on dit l'office, parce qu'on célèbre fidèlement et pieusement la messe, parce qu'on connaît telle ou telle spiritualité présente, passée, chrétienne ou orientale, qu'on est un spirituel. Tout cela, si ce sont des moyens qui s'avèrent utiles, voire indispensables, essentiels même pour l'Eucharistie et l'Évangile, ne donnent nullement de soi une vie en Dieu capable de dilater dans son originalité chaque homme et le tout de l'homme. Que de prêtres, que de moines et de religieuses - je ne parle pas des fidèles car si les bergers n'ont rien que voulez-vous qu'ait le troupeau ? - ont pratiqué, même méticuleusement, tout cela et la règle en plus sans avoir jamais connu l'A.B.C. de la vie spirituelle !

La vie spirituelle enfonce ses racines dans toute l'épaisseur de la terre humaine, elle féconde toute pensée, toute activité et toute vie affective. Elle intègre l'homme toujours plus fidèlement dans sa famille, sa profession, ses relations humaines en tout genre. Elle ne le fait pas s'évader de sa propre réalité, mais l'y insère toujours plus avant en l'épanouissant dans toutes ses dimensions d'homme ou de femme.

Il faut être profondément enraciné dans la réalité humaine, dans son travail et, ce, dans la fidélité exigeante de toute une vie. C'est dans ce creuset, à même la réalité de la vie, que peuvent seulement s'élaborer les mutations intérieures inhérentes à la recherche spirituelle et tout simplement à la condition humaine. C'est là, et là seulement, que peuvent se trouver, sous les coups le boutoir du réel, les chemins toujours nouveaux et inédits de l'homme. Les vraies contestations et leur solution sont en soi-même. Les racines de la vie spirituelle sont le silence, la vie intérieure, la solitude, la transparence à la beauté, la paternité et la filiation spirituelles. Plus on échange ses fruits, plus ils grandissent en chacun. Plus on sème chez les autres, et plus on récolte soi-même.

Dans un premier temps, le sacerdoce devra se déplacer du fonctionnariat au témoignage. Enraciné dans le travail, prenant ainsi part à l'oeuvre humaine dans un métier de pauvre, l'homme s'universalisera par le bas de l'échelle et sera alors témoin. Celui qui est parmi les plus petits est capable d'être avec les grands, mais l'inverse est rarement vrai. Plus on prend de fonctions, de responsabilités (religieuses, politiques, syndicales), plus il est difficile de devenir ou de rester continuellement soi-même. Ou se crée un personnage et, sous prétexte de responsabilité à assumer, on se fait acteur d'un drame social. On n'est plus au service de l'homme, mais le jouet d'une hypothétique promotion religieuse, sociale ou professionnelle. Plus on a de galons, plus il est difficile d'être pauvre, de rester « comme celui qui sert ».

L'homme, comédien-né, se crée constamment des personnages de circonstances. Or, Dieu est vérité, réalité et authenticité. Tant que l'homme, de son côté, n'a pas mis à nu sa propre vérité, réalité et authenticité, il reste hors de la prise de Dieu, de telle sorte que la rencontre de Dieu et de l'homme se trouve détournée, faussée et ajournée par cette mascarade.

Les mutations nécessaires dans l'Église

L'Église n'est pas une entité abstraite, parfaite, ou si elle est cela, c'est hors de notre atteinte, dans la nudité et l'ignorance de la foi, en tant que corps mystérieux du Christ. Dans la réalité humaine de ses membres visibles, du haut en bas de l'échelle, elle doit vivre cette pauvreté spirituelle. Si elle n'est pas pauvre en chacun de ses membres, elle n'a plus sa raison d'être, c'est seulement un organisme sociologique comme les autres, le christianisme une religion identique aux autres. Pour atteindre cette pauvreté, elle doit passer du régime de l'autorité à celui du respect de l'homme, de l'appel, du rayonnement.

Dans le christianisme, on a beaucoup trop confondu humilité et humiliation, dressage et conta-

gion du témoignage. L'humilité est vérité de soi-même, elle grandit en soi au fur et à mesure que, sous la butée constante des résistances du réel, on se retrouve tout nu devant soi-même, face à Dieu et à l'égard de l'autre. Mais sous prétexte d'éducation à tous les échelons de l'Église, on a humilié les subordonnés. On a ainsi, brisé des multitudes d'hommes, écrasés par le savoir et par le pouvoir. On parle beaucoup trop « d'Église des pauvres ». Quand on essaie vaille que vaille d'en être, on le tait parce que la pauvreté spirituelle n'est jamais un acquis, mais une tension vers, une recherche. Quand on croit être pauvre, on ne l'est déjà plus, et l'affirmer si haut fait penser au « pharisien du temple ». La pauvreté se vit, se cherche, pousse en nous à notre insu, mais elle se tait parce qu'elle ne supporte pas le forum, ni la presse, ni l'étalage public.

C'est une mutation profonde à opérer en chaque croyant, et avant tout dans les membres de sa hiérarchie qui ne seront plus alors des « adjudants », des « infaillibles », individuellement et collectivement, mais des pauvres en esprit. Ils n'exerceront plus une autorité, un pouvoir ; ils ne seront plus les propriétaires d'un savoir immuable, les gardiens et les promoteurs d'un ordre social, d'une religion, mais les témoins et les vivants, les pères appelants, rayonnants, les promoteurs de l'homme. Ils n'imposeront plus de diktats, mais ils proposeront à chacun, dans un infini respect, ce qui vit en eux. Ainsi l'Église, délestée de tout cléricalisme, pourra tout, absolument tout, imprégner du dedans, sans rien dénaturer, ni de l'homme, ni de Dieu.

Demain, peut-être, un raz de marée déferlera sur le christianisme, détruisant toutes ses structures. Peu importe ! Subsistera seule la réalité de la foi toute nue : la vie intérieure, Sa parole, l'échange de personne à personne, et la possibilité, « quand deux ou trois sont rassemblés en son nom », de célébrer dans le secret le souvenir de Jésus à même ses propres paroles de l'Évangile. L'essentiel seul subsistera et « cela, rien ni personne ne pourra vous l'enlever » (*Jean 16,22*). Ce n'est pas là vision utopique, c'est déjà ce qui se vit dans une partie de l'humanité où on a fait table rase de toute forme de religion.

Alors sera balayé comme fétu de paille tout l'artificiel, tout le relatif et même l'indispensable qui n'est pas l'essentiel, « tout le reste passera, mais sa parole, elle, ne passera jamais ». Sa parole dans l'Évangile et sa parole vivante dans l'homme ; « ne crains rien petit troupeau » (*Luc 12,32*).

Intégrisme et progressisme ne sont que les symptômes de la maladie endémique de l'Église sa carence spirituelle. Ce n'est pas par des dévotions, des réformes, d'illusoires modifications dogmatiques, des techniques pastorales rénovées, une alternative autocratique ou collégiale ni dans le célibat ou le mariage de ses prêtres que l'on trouvera la clé de son aggiornamento voulu par Jean XXIII, mais dans une radicale mutation de l'objectif de sa recherche qui l'ouvrira enfin sur ce qui aurait dû être, - dans le clergé séculier et le clergé régulier, chez ses princes, ses ministres, et son peuple - à la suite du Maître, sa mission et sa seule raison d'être : la voie spirituelle. Si l'Église ne propose pas une paternité divine à la place d'un Dieu de puissance, si le royaume, au lieu d'être intérieur reste celui d'un peuple de Dieu, si elle ne prend pas la voie de Ses béatitudes, si elle n'est pas en elle et hors d'elle respectueuse de la liberté de recherche comme un guide appelant et discret, elle pourrait bien vivre ses dernières décades de grande religion, et les hommes pourraient bien vivre l'union au Père en Jésus sans elle. La parole de son Maître ne passera pas, le petit troupeau de spirituels ne passera point, mais le reste risque d'être emporté par de multiples forces convergentes ; rongé par les termites, l'aubier de sa charpente craque de toutes parts, ses fondations se lézardent. Pourtant subsiste l'essentiel : saura-t-elle le garder et ne s'appuyer que sur lui seul ? Un avenir proche le dira...

La tradition dans l'Église, sa seule raison d'être, est celle de la vie spirituelle. Telle qu'elle est, elle a à guider l'homme durant son enfance, son adolescence, vers sa maturité humaine qui est le débouché individuel dans la vie nouvelle. Durant ces périodes d'évolution plus ou moins longues en

chacun - voire hélas ! qui durent chez beaucoup jusqu'à la mort - il faut des cadres intellectuels, sociaux, législatifs, puis, progressivement, au long de l'adolescence, l'autorité deviendra appel et rayonnement. Ce n'est plus alors la fonction qui impose ses normes de pensées et de vie, mais la qualité humaine qui propose la vérité et l'exemple à ses fils et à ses filles grandissant, pour, finalement, les laisser à leur propre initiative créatrice personnelle... Vouloir, envers et contre tout, maintenir la forme autoritaire de l'éducation, même religieuse, c'est détruire celui qui la subit et celui qui l'impose. C'est une mutation nécessaire difficile, mais essentielle, qui exige de la part de ceux qui exercent l'autorité une véritable conversion, une abdication d'eux-mêmes pour le bien de l'être aimé. L'homme de notre temps ne supporte plus d'autorité, encore moins déguisée sous forme de paternalisme. Par contre, il est très sensible à tout ce qui relève du témoignage, c'est-à-dire de la vérité vivante qui émane d'une personne.

Notre temps a davantage besoin de maîtres à vivre que de théoriciens de la pensée, de François d'Assise que de scolastiques. Si notre époque trouve de tels maîtres, elle les suivra dans l'allégresse. Les jeunes appellent, au-delà de leur refus, des maîtres qui soient des hommes de cette qualité. Toute intelligence qui ne s'enracine pas dans la générosité est une intelligence dévoyée. On peut alors être parfaitement compétent dans telle ou telle économie, mais on est un enseignant et nullement un maître. Le « matériau humain » se manie différemment de tous les autres, surtout dans les disciplines qui traitent du comportement (philosophie, sagesse, psychologie, morale individuelle ou collective) ; on pervertit la recherche dans de fausses pistes, on la fourvoie en des impasses. Si « on reconnaît un arbre à ses fruits », en science de l'âme, c'est la qualité humaine qui donne sa vraie mesure à la matière enseignée ou publiée, prenant inéluctablement la richesse, la sécheresse ou les carences de la terre qui la féconde, la nourrit et la produit : ainsi, elle aide l'homme à se créer ou à se détruire. Pour vouloir faire un monde plus juste, il faut commencer par être soi-même un juste. Une oeuvre est l'expression adéquate de celui qui la produit, et elle lui donne sa vraie mesure. Les enseignants fabriquent des cerveaux aptes à raisonner sur telle ou telle matière ; les maîtres, de surcroît, créent des hommes complets. Là encore, et surtout, les faux bergers pullulent. Il y a plus de maîtres à raisonner que de maîtres à vivre. Notre monde perd son âme : les arts, la pensée débouchent sur l'absurde, désorientés par ces pseudo-philosophies en... isme, qui ne leur proposent que du néant ou une idéologie, alors que c'est la vie, Sa vie dont ils ont soif. Quand les hommes auront trouvé leur âme, c'est-à-dire leur vérité, alors tout sera possible : les arts fleuriront, la pensée, la vraie, celle qui sourd des profondeurs de l'être, si longtemps étouffée, stérilisée, orientée par le despotisme d'orthodoxies érigées en systèmes, redeviendra créatrice ; la fraternité humaine sera une réalité enracinée en Lui, mais passant par le coeur de chaque homme ; chaque fonction sera un service ; nous serons enfin dans les temps nouveaux de l'authentique liberté, de la paix, de la joie qu'Il nous a promises. L'humanisme chrétien, débarrassé de toutes ses attributions passées, sera enfin cela. Et le christianisme délesté de ses séquelles de judaïsme, de romanisme et d'occidentalisme, pourra enfin revendiquer en vérité sa vocation à l'universalisme...

Il ne sera plus conquérant, destructeur d'autres cultures, mais il mettra en chaque religion, sans la dénaturer, le ferment de l'Évangile pour que chaque homme puisse accéder librement à la vie surabondante que Jésus est venu proposer à tous. Qu'il y ait des résistances à cette expansion, à cette propension de l'humain, parce qu'en chacun de nous subsistent des zones opaques à sa lumière, c'est là la condition humaine.

Ce n'est point là vision utopique parce que je sais par expérience que la voie spirituelle peut épanouir toutes les virtualités de l'homme et aussi parce que toute période de l'histoire qui a vu un réel essor spirituel a simultanément assisté à la fécondité de la pensée et à une floraison artistique.

La prière

« Être, c'est prier, et prier, c'est être » (*M.T.*). Ce n'est jamais Dieu que l'homme rejette, mais son nom avec tous les masques dont on l'a affublé en religion. Comment a-t-on pu en arriver à cette aberration ? La religion a dégoûté et détourné l'homme de son Dieu, le fils de son Père, faussant simultanément son propre regard sur lui-même.

La prière est silence et présence. C'est un état d'ouverture, d'accueil intérieur. Il faut être vigilant pour saisir au passage ces visites de Dieu, ces touches divines. Dieu se dit toujours à nous par des rencontres heureuses sous forme de lumière, de vérité, de vie. Le Père nous appelle à travers toute la consistance du réel, de la vie et des autres. Nous, il nous est demandé de nous tenir dans l'attention intérieure, à la fine pointe de notre être. La prière est un état, une vigilance, une présence au triple visage à Dieu, à soi, à l'autre. Elle est silence et nourriture de l'être. C'est un rassemblement de soi-même sous le regard de Dieu. On l'accueille comme un don aux heures de grâce ou dans la solitude ou dans la communion. « Quand vous serez deux ou trois rassemblés en mon nom, je serai au milieu de vous », nous dit Jésus. Jamais peut-être plus que dans cet aspect communautaire de la prière qui exige toujours et simultanément la même triple présence (à soi, à l'autre, à Dieu), la réalité vivante de Jésus n'est plus expérimentable qu'en ces heures de grâce : c'est dans cette communion profonde, dans cette même attention intérieure nourrie de Lui que la messe prend toute sa densité.

« Si ton oeil est simple, ton corps tout entier est dans la lumière ». Il y a contemplation quand le regard intérieur, grâce à dame pauvreté - ou le « rien » de Jean de la Croix - épouse complètement le regard extérieur : c'est l'intelligence du coeur qui regarde et saisit toutes choses en vérité. Dieu et l'homme sont alors comme deux aimants silencieux et muets qui s'attirent réciproquement. C'est Sa paix heureuse, l'harmonie, « le repos » (*Tho. 50*). « C'est un mouvement et un repos », pas un quiétisme, mais un silence orant, un « recueillement » de tout soi-même, un super-état de conscience, une universelle communion, un « état de grâce ». Nos facultés maîtrisées par l'attention intérieure apparemment se taisent, immobiles ; mais en réalité, elles jouent librement en sourdine : jamais l'homme n'est aussi conscient, « connaissant » et aimant qu'à ces heures de lumière. « Quand il sera égal, il sera plein de lumière » (*Tho. 61*). Il vit alors une plénitude joyeuse qui l'envahit corps et âme : tout à lui-même, tout à Dieu, tout à chacun, tout à l'univers. « Venez à moi, car mon joug est bon, et ma domination est douce et vous trouverez le repos pour vous » (*Tho. 90*).

La prière est le long apprentissage de la contemplation, et une des conditions de la vie spirituelle. La contemplation est à la vie spirituelle ce que la méditation est à l'intelligence discursive. Tout peut être fait et vécu en état de prière. Durant la jeunesse et l'âge adulte, pris par l'action, nous ne vivons que de courts mais indispensables moments de contemplation qui nourrissent notre activité, informée du dedans par ces heures de lumière. Par contre, lorsque les forces déclinent et que l'homme se tourne vers son passé, la contemplation s'offre à lui comme une nécessité existentielle. La vieillesse redoutée, abordée avec crainte parce que antichambre de la mort, peut être, pour celui qui a été fidèle à sa mission, un temps privilégié qui prépare ce couronnement d'une vie qu'on appelle la mort.

« Celui qui croit à la vie éternelle ». C'est l'instant de Dieu, son présent continu. Quand nous vivons cette actualité divine, nous sommes déjà dans l'éternité, et l'éternité sera spirituelle. Alors, la mort n'est plus rupture, mais continuité du temps à l'éternel, du fini à l'infini, de la limite des corps à l'immortalité de l'esprit, de l'intuition à la présence, du clair-obscur de la foi à la vision, de la recherche à la possession. Ce sera le Royaume de l'Être, et seulement ce qui aura été de Lui subsistera.

Que de gens frissonnent à la seule pensée de la prière et à la perspective de l'irruption de Dieu dans leur vie : ils ont peur que cela les entrave et les mutile. Pourtant, là surtout, « s'ils savaient le don de Dieu » et ses bienfaitantes répercussions dans l'homme ! C'est le seul ferment à la mesure de notre grandeur, car en ces zones orantes, en chacun, se cache le génie aux multiples visages. Pour le

promouvoir, il faudrait apprendre à se tenir fidèlement le plus près possible de ce centre de soi-même qui reste toujours inaccessible car Dieu seul y réside.

Que ce soit dans la joie ou la souffrance, la lumière ou la nuit, la persécution ou la liberté, la fidélité ou la «prodigalité», la demande ou la reconnaissance, il s'agit de garder l'attention intérieure, l'adhésion de l'être, le regard du dedans fixés sur Lui. En fait la prière est une attitude intérieure qui oriente tout l'homme vers son Dieu quel que soit l'état du moment. Dieu fait partie de notre propre substance qu'Il illumine au spirituel. Pour le renier il faudrait se renier soi-même, ce serait cela « le péché ». Aussi la prière est un souffle de l'être qui irradie par l'intime toute une vie : elle est le fruit et l'expression de l'authenticité de l'homme qui devient disponibilité et orientation totale de lui-même vers Dieu qui est « son » Dieu.

Pour prier, ne suffit-il pas de faire taire tout bruit extérieur et intérieur et là, attentif, de sentir Sa présence, d'expérimenter Sa réalité, de se laisser irradier par Sa lumière, de goûter Ses divines caresses : c'est le royaume de Dieu, le ciel intérieur - seul accessible sur la terre -, « la terre promise » où tout homme est appelé à dresser sa tente. Cette jonction de Dieu et de l'homme féconde tout, et, en fait, c'est ainsi que Dieu nous humanise en nous accomplissant. C'est de ce mystérieux point de fusion que monte l'intuition créatrice, qu'est valorisée notre action, que se dilatent nos affections, que s'enracine notre authenticité, que s'épanouit la liberté et que se fait l'apprentissage de la contemplation, forme suprême de la prière. Cet indicible duo aux accents inédits est la mélodie de l'amour où court un perpétuel hymne à la joie, prélude d'éternité. Telles sont les inexprimables perspectives qui s'ouvrent progressivement à nos regards intérieurs éblouis après le « passage de la porte étroite » que si peu trouvent et où tous, cependant, sont appelés à passer. Ce mystère unique au double visage est à ce point indicible qu'on est obligé, pour l'expliciter, de procéder par succession d'analogies imagées qui suggèrent sans démontrer ni conceptualiser. Après avoir essayé de balbutier ces choses, on a toujours envie d'en demander pardon à Dieu et à l'homme. Alors on fait siennes ces paroles que Thomas met dans la bouche de Jésus : « Mais moi je m'émerveille de ceci comment cette grande richesse s'est mise dans cette pauvreté » (*Tho. 29*).

La foi s'éveille au contact d'un vivant. Ainsi en va-t-il des béatitudes et des biens humains, mais également de la prière : on apprend à prier au contact d'un homme de prière. Dans l'Évangile nous trouvons, parmi tant d'autres, ce fait paradoxal : les apôtres, ces Juifs pratiquants qui ont passé une partie de leur vie à prier, en privé et en assemblées, avec les psaumes et les diverses formules de leur peuple, demandent soudain un jour à Jésus : « Apprends-nous à prier ». C'est donc qu'à son contact ils ont pris conscience que jusque-là ils ne savaient pas encore ce qu'était la prière authentique. Il en est et il en sera toujours ainsi, c'est en son intime présence qu'on fait pas à pas l'apprentissage de la prière.

L'appel à la sainteté

« Heureux ceux qui ont faim et soif de perfection, car ils seront rassasiés » (*Mat. 5,6*). Sans vie spirituelle, la sainteté est inconcevable. Le terme de sainteté fait partie de ce vocabulaire usé qui a perdu tout pouvoir d'appel, de ferment et de vie. Je l'emploie ici pour permettre de faire le lien avec appel spirituel. Pourtant, la sainteté s'enracine au plus creux de chacun. Les grands dynamismes internes communs à tous les hommes, l'appel à la connaissance, l'appel à la vraie joie, l'appel de l'amour, - ce besoin vital d'aimer et d'être aimé -, l'appel à la vie en plénitude, sont les grandes mouvances de l'homme, à la fois poussé et aspiré vers l'infini de sa mission, vers l'accomplissement de tout son être en Dieu. Un Père ne peut pas mettre dans le coeur de ses enfants de tels besoins vitaux sans leur donner la possibilité de les combler. L'objet de l'infini humain ne peut être que l'infini divin. Les saints, les vrais, qui ont jalonné l'histoire du christianisme à la suite de Jésus, ceux qui ont apporté du neuf au cheminement humain, qui resteront jusqu'à la fin des temps des témoins de l'ab-

solu ; ces chefs-d'oeuvre, ces jets de lumière appelant sans fin en chaque homme, ont nécessairement été des spirituels. Leur oeuvre se situe au-delà du temps et du lieu. Ils sont les edelweiss, ces fleurs des cimes, raison d'être du christianisme; ils sont les signes permanents de la vraie grandeur et de l'authentique aventure humaine. Ils sont des hommes accomplis en Dieu. Leur rayonnement n'a ni patrie, ni date, ils sont contemporains de tous les hommes, au moins de ceux qui sont aptes à capter leur message.

Nous sommes trop timorés, trop faussement modestes dans nos aspirations en ce domaine. Le Père nous comblera au-delà de tout désir. Jésus a pourtant dit « Soyez saints comme votre Père du ciel est saint », et encore, on a mis sur les lèvres de Marie : « Dieu comble de biens les affamés ».

Notre faim, notre ambition humaine sont trop courtes, trop petites. Le dire n'est pas là orgueil, mais foi en Lui, conformément à ce vers quoi tout notre être, corps et âme, se tend spontanément, même sans le savoir. Le Père a incrusté son empreinte indélébile au plus creux et au plus total de notre être. En lui, tout nous appelle, et vers Lui, tout en nous se tend, assoiffé. Ainsi, en chacun, la sainteté est la recherche de l'adéquation entre le projet créateur du père et la tension cherchante de tout l'être de l'homme vers son auteur. Le chef-d'oeuvre, conçu à tout instant par l'amour créateur du Père, et sa réalisation progressive font l'homme en voie d'accomplissement. L'un dépend de l'autre. Plus l'homme s'accomplit, plus le projet et les moyens de le réaliser grandissent, conformément à ces paroles de Jésus : « A celui qui a, on donnera encore ». Il y a correspondance, dans la liberté, entre l'inspiration créatrice de l'auteur et son oeuvre en état permanent de réalisation. L'oeuvre et l'auteur sont tendus l'un vers l'autre : plus le chef-d'oeuvre se réalise, plus il se conforme à l'appel intérieur incessant, plus il réalise l'image de beauté à laquelle tout homme tend, plus il y a harmonie, paix, joie, réalité humaine.

C'est là la mission de chacun ; c'est là que se greffe la fidélité. C'est pour cela que la fidélité est toujours à double visage : faire la volonté du Père et s'accomplir soi-même sont une seule et même réalité. C'est également pour cette raison qu'il ne peut pas y avoir « d'humanisme » vrai sans Dieu. Supprimer Dieu, c'est anéantir l'homme ou le contraindre à vivre dans la médiocrité et l'esclavage quotidien du social. Les saints sont les signes permanents de notre devenir, du but à atteindre, du chemin où il nous faut, de façon originale, engager notre démarche ; leur réussite nous engage dans une recherche similaire. Par là, on saisit ce qu'est la Communion des Saints. Nous portons en nous, chacun, notre part de semence, l'esquisse du chef-d'oeuvre. Croyons de toutes nos forces à la possibilité, sous les motions de l'esprit, que lèvera la semence, que s'accomplira le chef-d'oeuvre.

Flux et reflux en vie spirituelle

D'aucun, dans le passé, ont appelé cette alternative nuit et lumière ; d'autres, attente et recherche. En vie spirituelle, pas de guerre des mots, chacun crée son propre vocabulaire qui lui permet d'abord de s'expliquer à lui-même. Si la vie spirituelle nécessite, au départ, une « renaissance », « le passage de la porte étroite », l'accès à un regard et à un ordre de valeur nouveaux, ce nouvel état intérieur n'est jamais, tel quel, un acquis définitif, immuable, gardé dans son expérience première. Vouloir le garder, c'est déjà le dénaturer, le perdre et le détruire. Le voudrait-on d'ailleurs, que ce serait impossible, puisque, pour notre bien, pour notre croissance jamais achevée, cette vie intérieure ne peut se figer dans tel ou tel état heureux d'un moment. S'il en était ainsi, l'homme se croirait arrivé, et ne pourrait que se fixer et s'enfermer, satisfait, dans cette propriété. Il n'est pas de pire obstacle à la montée de la personne que de s'arrêter ainsi sur un acquis, de vouloir s'incruster en un nouvel avoir, si beau soit-il. Tous les biens humains, pour rester tels, doivent être constamment cherchés, oubliés, puis retrouvés. Ils ne supportent nulle appropriation ; « celui qui regarde en arrière n'est pas digne de moi ». Tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit, peut se convertir en bien humain, si on se tient attentif, fidèle et pauvre au centre de soi-même, en Sa présence intérieure, là où passe le souffle créateur.

En fait, la nature même de l'homme remédie à ce risque de garder statique quoi que ce soit en vie spirituelle. Sous une apparente et réelle continuité, nous sommes en perpétuel mouvement et changement. Sous la diversité infinie des états intérieurs provoqués par les heurts quotidiens de notre être au réel, subsiste cependant la trame durable de l'existence. Ces états successifs, dans leur ressemblance apparente, ne sont jamais vécus de façon identique. Ils se présentent à nous dans une alternance constante d'ombres et de lumière, de nuits et de clartés, une sorte de va-et-vient, de vagues, de flux et de reflux, de sommets et de creux. Être statique, c'est régresser : « Qui n'avance pas recule ». Ces lumières, comme ces ombres, nous prennent toujours au dépourvu ; sous leur apparente conformité, elles prennent chaque fois un visage nouveau. Il est donc impossible de s'habituer à ces visites qui nous surprennent sans cesse par leur venue, leur durée, leur nature, et leur façon même de nous quitter. On ne peut ni les provoquer, ni les prolonger, ni les chasser.

Cependant, d'une certaine façon, l'expérience nous familiarise avec ces visiteuses inconnues qui laissent sur leur passage soit une traînée heureuse, soit une empreinte douloureuse. Retenons seulement les passages de lumière qui font persister en nous, suave comme un parfum, un souvenir qui poursuit son appel pour une nouvelle recherche. Différentes par la forme mais semblables par le fond, elles transcendent le temps, et leur intensité non mesurable va croissant ainsi que leur fréquence. Ces visites reposent toujours sur une certaine qualité de présence à soi-même et d'attention intérieure à Dieu, ce qui correspond aux Évangiles de la vigilance.

Si ces états varient en chaque personne, ils diffèrent bien plus entre les individus qui les vivent, ils sont originaux en chacun ; « le bon berger connaît chaque brebis et l'appelle par son nom ». On se comprend par analogie, on parle par images, on communité à ces réalités par une certaine correspondance interne de longueur d'ondes. Certains, dans le passé, ont parlé « de demeures » pour jaloner les étapes de cette marche ascendante. Le mieux est que chacun, trouvant son propre itinéraire, crée à mesure son vocabulaire personnel. Trop le dire est nuisible, comme trop chercher en autrui encombre notre route et risque de faire passer la nouveauté attendue, reçue et vécue, à une copie qui anticipe sur notre propre cheminement. On saisit Dieu, non en lui-même, car il demeure toujours hors de notre préhension, mais dans ses rencontres, dans ses touches intimes à chacun. Ainsi, plus on vit de la réalité de Dieu dans l'homme, moins on parle de Lui et de plus en plus de l'homme. Dieu se vit et se tait. Les termes qui nous viennent aux lèvres sont ceux-là même de l'Évangile, devenu notre ferment et qui produit en chacun un langage original. Bien que portant le sceau de l'homme spirituel, donc de son temps, ce langage a valeur d'universel. Les êtres vivant aux mêmes profondeurs, séparés par le temps ou la distance, sont aptes à communier aux mêmes réalités intérieures. La paternité spirituelle engendre nécessairement par filiation une communauté dont les membres sont liés entre eux par un même esprit. Ils peuvent même s'ignorer mais les fils qui les unissent forment une toile unique ; la même sève nourrit les membres de cette famille selon l'esprit.

Unis dans l'essentiel, sans que cela nuise à leurs différences, ils vivent une communion à nulle autre pareille, telle une gerbe de fleurs diverses où chacune apporte, pour l'harmonie de l'ensemble, sa couleur, sa forme et son parfum : telle devrait être la communauté des croyants.

Cependant, prévenus par Jésus, ne nous nourrissons pas d'illusions. « Que celui qui veut être mon disciple prenne sa croix et me suive ! » : croix personnelle du vieil homme, croix du « monde », croix de l'Église - la plus lourde -. Toute renaissance et toute croissance spirituelles s'obtiennent à ce prix. Croix solitaire, cachée, silencieuse, insoupçonnée du dehors - sauf de qui sait voir - que la foi en sa mission et le regard intérieur posé sur Lui permettent de porter dans la dignité effacée. Sa paix heureuse, « son doux fardeau » sont à ce prix : ils sont au-delà de la croix, comme la lumière est au-delà de la nuit. Tel est, murmuré en sourdine, à peine audible sinon dans le silence de l'être, le thème central de tout cantique spirituel.

L'homme spirituel

L'homme, passé l'âge de l'enthousiasme juvénile, réfléchissant sur sa propre réalité, s'il est loyal, va, ou bien s'enfermer dans l'idéologie et l'action qu'elle exige, sombrant dans le fanatisme, s'y installer le plus confortablement possible, s'il obtient une sinécure ou alors, se retirer de façon violente ou insensible. Il n'y croit plus. Alors il devient un sceptique ou un blasé.

Une autre voie s'ouvre à lui : rentrer en lui-même. A force de regarder les hommes, d'en avoir côtoyé de diverses idéologies, de milieux variés, de conditions multiples, de cultures différentes, il s'aperçoit que tous vivent les mêmes réalités quotidiennes : mêmes amours (amour humain, paternité, maternité), travaux identiques dans leurs différences complémentaires, mêmes joies, mêmes souffrances, mêmes désirs, fussent-ils badigeonnés superficiellement de couleurs différentes. Il devient attentif à l'homme, à ce qui unit au-delà de toutes les différences superficielles et idéologiques. Lentement, en lui, s'est façonné un cœur de frère. Il ne juge plus, il accueille, il respecte. Il n'a plus à persuader, mais à partager. Quelle que soit sa fonction, parce qu'il est pauvre, en chaque homme il voit un frère. Il croit alors en l'homme, il est prêt, plus que jamais, à croire en Dieu s'il trouve sur sa route un vivant qui l'ouvre à cette autre réalité complémentaire de l'homme. Il est nu, dépouillé de tout a priori, il est vrai avec lui-même, avec l'autre et dans l'attente de Dieu.

Il va devenir progressivement un homme intérieur. La petite graine du Royaume, prisonnière du carcan des idoles, va pouvoir enfin germer, pousser et fleurir en pleine pâte humaine, fidèle aux appels du Père qui montent en lui et de lui. Indifférent, ou plus exactement participant en surface de lui-même aux bruits collectifs de la masse, il entre dans sa solitude, dans la communion à l'universel, dans la réalité humaine. Il devient accueil et don. Il s'ouvre à la lumière que lui seul - comme chaque homme - peut capter. Une joie, jusqu'alors inconnue, monte en lui. Il redécouvre toutes choses par lui-même. Tout devient simple. Il ne court plus après les avoirs de la réclame, il n'est plus le jouet de la pression sociale. Il vit de sa vérité, de sa propre substance fécondée par la parole de Jésus. Là est toute sa nourriture, sa lumière, sa vérité, sa vie.

Cette joie qu'il sait par expérience être tout le bien de l'homme, il la garde en lui comme un trésor, la vit dans le silence. Elle est toujours présente sur le bord de ses lèvres, pour la partager avec ceux qui ont faim et soif. Plus il la partage, plus elle grandit en lui. Cette joie, plus il la donne, plus il la reçoit. Il est, par nécessité interne, de plus en plus fidèle à sa tâche quotidienne et aux siens. Ce qu'il fait est l'expression adéquate de ce qu'il est. C'est un homme libre, pacifié, heureux, en marche sans fin ni limite vers son accomplissement, rayonnant de Lui, fraternel, humain. Il s'est opéré en lui la mutation de l'idéal à la réalité. Le Dieu, qui, progressivement, lui a personnellement dévoilé son visage, est autre que celui que lui avait proposé l'idéologie chrétienne qui avait bercé son enfance et son adolescence. L'homme spirituel connaît « la liberté des enfants de Dieu ». Il communique à tout ce qui est beau, à tout ce qui est humain. Il souffre dans un silence impuissant de voir tant d'hommes autour de lui passer à côté de l'essentiel. Émane de lui, à son insu, ce surcroît d'humain reçu, accueilli dans la joie reconnaissante. Il reste inaperçu aux yeux de ceux qui regardent sans voir, qui entendent sans écouter. Pourtant, un regard, un sourire, un mot de lui suffisent à celui qui cherche pour le reconnaître car des antennes unissent entre eux les spirituels. Il ne hausse pas le ton, parce que la vérité se propose, mais ne s'impose pas. Il aide chacun à être en s'effaçant, mais tout échange le grandit encore en lui-même. La souffrance de Jésus fut de ne pouvoir faire partager « son bien » qu'à quelques-uns. Telle est la souffrance du semeur. Le grain ne lève pas inconsidérément dans n'importe quelle terre, et la terre ne dépend pas du semeur. Chacun se sent concerné par ce qu'il est. L'homme spirituel est constamment attentif à l'autre. Il vit dans l'éternel présent de Dieu, savourant chaque seconde vécue dans la plénitude de la fidélité à la volonté du Père. Il ne sait plus obéir, mais nul n'est plus fidèle : « Aime et fais ce que tu veux ». Son regard est éclairé par le feu intérieur qui le consume, il devient à son tour foyer de rayonnement. Regard et sourire manifestent, pour qui sait

voir, cette paix et cette joie d'un Autre qui l'envahissent progressivement. Son intelligence, enracinée dans l'Amour, voit de plus en plus profond en l'homme et sa destinée, elle perçoit sans les appréhender ni les expliciter les merveilles de l'insondable et ineffable mystère divin. C'est l'homme dilaté en Dieu et heureux.

La vie spirituelle est une affaire d'adultes, mais le témoignage d'un aîné est indispensable aux jeunes pour les aider à être. Le jeune capte ce témoignage et le vit comme un projet d'être, mais il n'oubliera jamais celui qu'il a rencontré un jour sur sa route, et qui, déjà, l'avait éveillé à lui-même. Son souvenir restera vivant en lui, et sa réalité à venir reposera sur cette rencontre. Ce sont de tels hommes, de tels « maîtres » que cherchent sans le savoir les jeunes de notre temps. Saurons-nous être à la taille de ce qu'ils attendent de nous ? Leur avenir, et en partie celui du Monde dépendent de notre réponse vivante.

La voie de l'esprit est étroite et se fraie douloureusement au milieu de multiples autres voies plus brillantes, plus bruyantes, plus tentantes. C'est parce que le spirituel les a éliminées une à une de sa propre route qu'il peut et doit en parler à ses contemporains. Son langage n'est, certes, pas recherché pour lui-même, mais il est le langage de l'évangélisation, langage valable d'ailleurs pour sa propre génération et toujours pour chaque génération à réinventer, à recréer par de nouveaux vivants. Vivant parmi les hommes d'une vie fidèle aux réalités du quotidien, enraciné profondément et durablement dans la condition humaine, vivant les joies des autres qu'il fait siennes, assumant les obstacles, les difficultés, les recherches de son temps, l'homme spirituel est alors à même de proposer à ses contemporains la consistance d'une vie vécue, accomplie dans sa propre liberté personnelle. Les réponses en actes, en paroles ou seulement tacites, par ce qu'il est, seront le produit de sa propre expérience et par le fait même, elles seront vivantes et incarnées. Mais toutes les réalités spirituelles ne peuvent être que création et recréation perpétuelles sous peine de retomber inéluctablement dans la copie et la spéculation intellectuelle.

Le spirituel n'est pas un surhomme ; s'il est un peu extraordinaire, c'est à force d'être ordinaire. Il n'est pas moralement au-dessus des autres - ni la Samaritaine, ni Marie-Madeleine n'avaient la prétention d'être des modèles - mais il a découvert, ou plutôt lui ont été révélés un autre tonus, un autre « niveau de vie » ; une autre qualité d'être qui l'ouvrent sur un monde nouveau. Ce sont les « cieux nouveaux et la terre nouvelle », la nouveauté radicale de l'Évangile quand il fait irruption au cœur de l'homme. Cette vie nouvelle se porte en tremblant « dans des vases d'argile ». On a peur d'entendre cette petite voix au fond de soi qui appelle discrètement vers l'inconnu, appuyé seulement sur ses expériences passées. On a peur également de se mutiler en Dieu. Si on savait pourtant que rien n'épanouit l'homme comme la vie en Dieu : « Si vous saviez le don de Dieu ». Cela est particulièrement sensible pour l'intelligence et l'amour qui sont décuplés parce que alimentés à la source intarissable de l'infini. Ce renouveau de l'intelligence et de l'amour exige qu'on ait perdu en route tout savoir et tout pouvoir, au profit de Dame Pauvreté, souveraine en recherche spirituelle : « Celui qui a bu de cette eau n'aura plus jamais soif d'autre chose » ; mais de cette eau-là, il sera de plus en plus altéré.

Il y a des mondes entre pauvreté matérielle, pauvreté humaine et pauvreté spirituelle. « S'il est difficile d'être pauvre en esprit dans l'opulence, cela n'est nullement impossible à Dieu ». La pauvreté en esprit est l'absence d'a priori sur soi-même, sur l'autre et sur Dieu. C'est un état de perméabilité à tous les biens humains, constamment accueillis et cherchés. Un genre de nudité, d'ignorance face à toutes les choses qui nous sont transparentes, nous fait tout accueil et tout don. C'est là la clef de toute recherche spirituelle et de toutes relations humaines. C'est la fraîcheur, la spontanéité de l'enfance retrouvées et devenues créatrices. Cet état nous met en harmonie avec nous-mêmes, en communion avec l'autre et avec tous les hommes de bonne volonté. C'est une dépossession de tout, y compris surtout de soi-même, pour se retrouver dans une vérité nouvelle. Chaque seconde est tra-

versée, vécue dans la transparence ; on est alors dans l'éternel présent de Dieu. Le spirituel engagé tout entier sur la voie du devenir, vit chaque pas au présent. Le faux pas, le temps perdu, c'est l'homme « dévoyé » (celui qui a perdu sa voie). Par contre, le retour du prodigue, l'innocence retrouvée, la paix et la joie revenues, c'est l'homme, un moment égaré hors de lui-même, qui retrouve sa propre voie, son chemin de vie, sa croissance dans l'être, sa présence au réel : il est réaccordé avec lui-même, avec Dieu, avec l'autre et avec tout le créé. Il devient, sans le vouloir en soi, pain de vie pour les autres. « Celui qui croit en moi, de son sein couleront (pour les autres) des fleuves d'eau vive ». La beauté de tout le créé, de tout le réel, nous imprègne de sa vérité à chaque seconde. On capte, parce que alors on est dépourvu de tout jugement, tout ce qu'il y a en chacun de beau, de vrai, d'humain; « on n'éteint pas la mèche qui fume encore ». On est appel, rayonnement, ferment. Nul bien humain, s'il ne passe par la pauvreté en esprit, ne peut rester tel. S'il est possédé, il est dénaturé et passe des biens de l'être aux biens de l'avoir. Ainsi, se dire, ou tout simplement se croire pauvre, c'est, par le fait même, déjà ne plus l'être. « Celui qui regarde en arrière n'est pas digne de moi ». Il faut que nous soyons une terre vierge que tout traverse, tout imprègne au passage, mais qui ne garde rien. Chaque rencontre de ces biens humains dans la pauvreté - et il n'en est pas d'autre possible - laisse en nous sa traînée fécondante, et nous y imprimons notre sceau. De tels biens ne peuvent être vécus que l'attention intérieure fixée exclusivement sur Lui.

Pour être en communion avec l'homme, il faut être vivant dans l'essentiel, tout masque posé. La rencontre de l'homme passe par le dedans, par la pauvreté en esprit. Quand on a perdu toutes les sécurités intellectuelles - ne pas confondre intellectuel et spirituel - tout a priori, tout jugement alors, mais alors seulement, on est présent à l'authentique vérité humaine universelle. Ce n'est plus un savoir, c'est un état, une communion. Pour la rencontre de Dieu, c'est identique. La rencontre des personnes - humaines ou divines - s'opère dans la nudité et la vérité : on ne peut connaître quelque vérité de l'autre que si l'on se connaît soi-même. Le « langage de l'évangélisation » coule de source, de celui qui vit ainsi au coeur de l'humain. L'expression de ce qu'il est coïncide nécessairement avec les aspirations de son temps, il en est à la fois la réponse vivante et l'expression. Cette adaptation n'est nullement un objet de recherche intellectuelle, mais le fruit de ce qu'il est, de sa propre recherche au milieu des courants de tous ordres qu'il lui a fallu dépasser et assumer pour son propre compte.

On parle, ou on écrit toujours, de vie spirituelle en tremblant; on est comme écartelé dans un paradoxe. D'une part, ce qu'on en dit semble si petit, si mesquin, sans commune mesure avec les merveilles indicibles entrevues. On a l'impression de ramener les réalités de Dieu à sa taille, à l'inadéquation des mots. D'autre part, quand on se regarde soi-même avec ses limites, ses faiblesses, ses imperfections, on a peur d'en avoir trop dit. Pourtant, on ne peut parler de Dieu sans parler de soi-même. On saisit Dieu à travers ses manifestations dans l'homme, car Dieu, en lui-même, est hors de notre préhension : il est « l'Indicible ». Il fait trop intimement partie de nous pour que nous ayons le recul nécessaire pour le saisir. Nous ne pouvons que balbutier maladroitement au jour le jour ses touches, ses manifestations en nous. Elles sont propres à chacun et on ne se comprend alors que par communion, par ressemblance, par une certaine émotivité de l'être.

Dieu n'est ni au bout d'un savoir, ni d'un pouvoir ; il ne souffre nulle possession, il est une pauvreté attentive, un silence créateur, une paternité respectueuse et appelante, une tendresse patiente et disponible, une perfection expansive, un état permanent d'accueil et de don, une propension heureuse de son être, il est l'éternel présent, il est, dans l'homme, vérité, lumière et vie communicatives. Plus on vit avec Lui, plus on Le tait, mais plus on parle de l'homme, parce qu'on Le saisit par ses manifestations intimes. Plus deux personnes s'aiment, plus elles vivent dans l'ignorance explicite l'une de l'autre, et cependant, plus elles se connaissent par communion. En Dieu, c'est identique. Il nous est trop intime, il fait trop partie intégrante de nous-mêmes pour l'appréhender. Il se vit, on expérimente sa présence, on se tait parce « qu'Il est l'Indicible ». Le mettre en formules, c'est le res-

treindre, l'enfermer. C'est pour cette raison que Dieu ne s'enseigne pas, mais se témoigne, se partage. On s'imprègne de Lui, et, par ce surcroît d'humain ainsi reçu, on imprègne les autres. On peut dire alors à la suite du disciple préféré : « Celui que j'ai vu. Celui que j'ai touché. Celui que j'ai connu ». La vie de foi semble capter tous nos sens et les tourner vers une autre perception, une certaine préhension du réel qui passe par le chemin intérieur. L'affirmation de la divinité de Jésus, comme sa résurrection, exprimées ainsi, au bout d'une longue route avec Lui, deviennent vraies, chargées d'expérience et d'humain. Dieu a pris en nous visage d'homme, nous sommes à notre tour un Évangile vivant, parce que sa Parole a pris en nous consistance humaine. « Heureux ceux qui ont écouté la parole du Père et l'ont observée en vérité » (*Tho. 79*). Jésus est ferment ; chacun sur ses pas doit trouver, inventer, créer son propre chemin, en marchant sur ses traces d'homme-Dieu, seule consistance et réalité divine qui peut arrêter notre regard, capter notre attention intérieure. « Celui qui me connaît connaît le Père ». Il n'est pas d'autre voie pour aller à Dieu et à l'homme. Le chemin de Dieu passe par l'homme et le chemin de l'homme passe par Dieu. Un faux homme fabrique un faux Dieu, mais à l'inverse un faux Dieu fait un ersatz d'homme.

La transcendance c'est le Dieu tout autre, inaccessible, indicible, irréductible à la création qui ne se fond ni ne se confond ni avec l'homme ni avec son oeuvre. L'immanence, c'est le Dieu présent sans confusion possible dans toute la création et tout spécialement au coeur de l'homme. Présence sous-jacente à tout le créé, à l'existence de chaque chose, moteur de l'évolution maintenant tout dans la subsistance, dynamique de l'être spirituel de l'homme. Transcendance et immanence se sont jointes en plénitude dans la personne de Jésus, donnant ainsi à tous, dans son sillage, la possibilité, en contemplant son humanité, d'accéder à la transcendance : ainsi Jésus est le chemin vers le Père. C'est dans la mesure où Jésus est chemin pour chaque homme de la « révélation » de Dieu, que s'établit la rencontre de l'immanence et de la transcendance. Plus s'opère la fusion de ces deux réalités, plus l'homme s'accomplit dans son royaume intérieur, plus en lui le Tout Autre prend consistance. « Celui qui s'abreuvera à ma bouche deviendra comme moi, et moi aussi, je deviendrai lui et les choses cachées se révéleront à lui » (*Tho.108*).

Cette fusion transformante, c'est la vie spirituelle. Les facultés réduites au silence, cette union par le clair-obscur de la foi et par adhésion affective, bien mieux que par les sens, permet de toucher et de goûter Dieu. Cette mystérieuse présence agissante est expérience. Tout ce qui ne relève pas d'elle, dans l'homme, est éphémère. Elle crée en lui un autre univers où se réconcilient, unifiés au présent, les morcellements de l'espace et du temps. Elle envahit tout l'être et, de ce centre de l'âme, en cette fine pointe de l'esprit, irradie entièrement l'homme. Ce noyau, nimbé de lumière, fait cet homme « bienheureux » de béatitudes et créateur de biens humains. Sa simple présence, même silencieuse, est « sacrement » vivant de Dieu. Tout homme disponible s'éveille et se grandit au contact de cette vivante et saisissable vérité. Il lui suffit d'être pour qu'autour de lui les autres soient. Cet incandescent de divin et d'humain - car Dieu est ferment d'un plus être infini dans l'homme - cet homme accompli par Dieu, dans son effacement, témoigne du devenir qui appelle chacun par l'intime. Dieu, par Jésus, fait l'homme créateur de lui-même et de son prochain. Ainsi, tous les hommes de bonne volonté, ceux qui sont ouverts, ceux qui s'ignorent eux-mêmes, ceux qui ont faim et soif - « car qui n'est pas contre nous est pour nous » - (*Marc 9,40*) tous concernés par lui s'éveillent chacun à soi-même de façon singulière.

Par contre, cachés sous leurs masques, faussés par les personnages individuels et collectifs - tant profanes que religieux - les autres heurtent leurs apparences au rocher de son authenticité. L'homme intérieur est signe de contradiction : témoin de la lumière pour les uns, il est pierre d'achoppement pour les autres. Par ce qu'il est il démasque les faux-semblants et par contraste ce qui est fait apparaître au grand jour ce qui n'est pas. Devant cette transparence, chacun prend conscience de son être, de son non-être, de son faux être : « avant moi, vous étiez sans péché ». Si la vie de foi est adhésion

personnelle et communicative, le refus du témoignage - cette fermeture à la lumière »- est un suicide, voire un meurtre spirituel. Ainsi les pharisiens, opaques au témoignage de Jésus, mais surtout faux bergers aveugles qui fermaient leurs contemporains à la lumière, ne purent-ils pas connaître le B.A. BA de la vie spirituelle, mais simultanément tuèrent-ils dans l'oeuf chez les autres toute possibilité d'éveil et d'épanouissement humain. Devant Jésus, comme après Lui face à son disciple, l'homme est acculé au « oui » ou au « non ». Bien que la petite graine du Royaume soit universellement semée, on est spirituel ou on ne l'est pas. Pourtant, même petitement, disponible au moindre éveil on l'est déjà comme les « ouvriers de la dernière heure ». Faut-il encore pour donner du fruit que le bon grain s'enracine en terre humaine profonde, féconde et fidèle. Alors « qu'il dorme ou qu'il se lève, la nuit ou le jour, la semence germe et pousse, il ne sait comment. D'elle-même la terre produit d'abord l'herbe, puis l'épi, puis plein de blé dans l'épi » (*Marc 4,27-28*).

Tel fut Jésus. Tel, à sa mesure et pour qui sait voir, est le disciple du Maître.

Perspectives d'avenir

Quarante-sept ans de vie dans ces campagnes limousines, dont dix-huit comme pasteur-bûcheron, de longues années de recherches dans la nuit, neuf ans d'expérience spirituelle, tout cela m'a façonné un certain regard sur l'Église et plusieurs de ses institutions.

J'ai pu, par expérience personnelle, en mesurer les limites et les carences, mais aussi en apprécier l'apport positif. J'ai vu combien, malgré le Concile, elle restait loin de ces hommes limousins, mes frères. J'ai constaté également et avec peine, combien les formes traditionnelles du sacerdoce, inadaptées pour beaucoup, douloureuses pour la plupart, étaient loin de l'homme de notre temps. Je n'ai pu que « balbutier » sur l'Évangile et la vie spirituelle, sachant pourtant que là est le bien, tout le bien de l'homme et de « tout homme venant en ce monde ». Je perçois dans le bouleversement du monde actuel de fréquents appels vers la vie spirituelle, car tout converge vers elle, mais ces appels souvent équivoques, s'ils ne débouchent pas dans la Vérité, comportent pour l'humanité des risques graves.

Or, dans le christianisme, pourtant porteur de la réponse à cette universelle recherche, on se bloque sur son passé ou, sous prétexte de proximité, on se dilue dans le monde. Saura-t-il faire la mutation exigée par son Maître et appelée par l'homme, sa mutation spirituelle ?

Ni savant, ni érudit, mais Français moyen, travailleur manuel, prêtre à part entière de l'Église et m'efforçant d'être disciple de Jésus, c'est du plus profond de mon expérience spirituelle, et non par une information exceptionnelle, dans la logique de la foi et non par une discipline idéologique que, croyant percevoir certains appels et certains dangers, certaines pressions et certaines espérances, je porte un regard non exempt d'inquiétude mais chargé de foi et d'espérance sur l'avenir de l'homme et du christianisme, en vue de réconcilier l'homme avec son Dieu par Jésus de Nazareth.

Place de la femme

A l'aurore de l'Église, les apôtres, conformément au contexte juif et romain de leur temps, avaient, à l'encontre de Jésus, accordé à la femme le strict minimum. Quand Luc (8,2 et 3) écrit : « les douze l'accompagnaient, ainsi que quelques femmes qui avaient été guéries d'esprits mauvais et de maladies », il est le seul évangéliste à s'exprimer ainsi. De fait cette nuance péjorative n'est pas dans les autres Évangiles qui semblent situer les femmes à part entière dans la communauté de Jésus et des douze, avec probablement les travaux ménagers et sûrement leurs ressources en plus. Tout au long de sa vie publique, Jésus a traité hommes et femmes de façon identique : Il a proposé la bonne nouvelle à tous, guérissant et pardonnant indifféremment les uns et les autres. Il a même dit en clair à la Samaritaine qu'Il était le messie et Il lui a donné son eau vive. Après Sa résurrection, ce furent d'abord les femmes qui bénéficièrent de ses premières manifestations. Dès lors on peut se poser quelques questions sur ce jugement personnel de Luc. Pourquoi ces femmes auraient-elles été à l'origine plus « possédées d'esprit mauvais et de maladies » que les apôtres ? Cela ferait un contraste frappant avec la santé d'esprit et de corps de ces hommes. Jésus aurait-il été moins exigeant et moins perspicace pour le choix des femmes ? Cela semble proprement impensable. Sans omettre que Luc n'a pas personnellement connu l'ambiance qui présidait la communauté qui entourait Jésus.

De plus, dans les Actes des Apôtres, on est non moins surpris de constater que l'auteur est muet au sujet des femmes qui firent pourtant l'objet de l'enseignement et des attentions de Jésus. Cette assertion de son Évangile et le silence des Actes à leur sujet semblent révéler chez cet auteur un état d'esprit peu flatteur à leur égard.

Quant à Paul, dans ses épîtres, même s'il salue au passage telle ou telle femme dont il reconnaît

d'un mot les valeurs humaines et apostoliques, il en va tout autrement quand il traite de leur comportement dans les assemblées et vis-à-vis de leurs maris.

Par conséquent on peut là aussi poser à juste titre quelques points d'interrogation. Ne serait-ce pas là l'expression de l'état d'esprit chez les juifs et les gréco-romains de l'époque ? Ou bien est-ce le fait - ou les deux à la fois - de ces deux célibataires (célibat à peu près certain pour Paul et très probable pour Luc) ? En tout cas ce qui est certain c'est qu'on constate une nette régression du comportement de ces deux hommes par rapport à l'attitude de Jésus à l'égard de la femme.

Or ces deux auteurs sont les seuls qui nous entretiennent des premiers pas de l'Église. Comme on a toujours tendance à suivre le moins exigeant, cela n'a-t-il pas infléchi l'avenir du christianisme dans le sens d'un certain mépris de la femme presque systématiquement reléguée aux places et tâches subalternes ? Chez les clercs ce mépris de la femme en général et de la religieuse en particulier n'a-t-il pas été depuis vingt siècles à peu près constant ? En religion, les hommes n'ont-ils pas à tous les échelons - sauf quelques rarissimes exceptions (Catherine de Sienne, Thérèse d'Avila...) qui se sont imposées par leur rang et leur valeur - tout régenté : les fondations, les règles et les consciences ? Tout cela semble très loin de l'esprit universel du Maître. Dans l'occident profane on relève parallèlement le même gauchissement.

Aussi, la femme, dans le christianisme et l'occident dit chrétien, n'a-t-elle pu jouer qu'un rôle mineur. Cependant, pour être juste et malgré les déviations qui ont suivi, disons que c'est Jésus, qui le premier et le seul en son temps, a accueilli la femme, lui donnant par rapport aux autres civilisations de l'antiquité une place réelle et marquant son rôle éminent, peut être plus interprété d'ailleurs en tant que Vierge, qu'épouse et mère. Les approches du mystère féminin, la réussite même de l'amour humain, l'harmonie de la vie spirituelle ne sont possibles que si le christianisme donne à la femme en toutes choses une part égale à celle de l'homme.

Être de délicatesse et d'affection, d'apparence plus frêle, faite essentiellement pour l'accueil et le don d'elle-même, la femme a souvent des qualités viriles supérieures à celles de l'homme. Plus naturellement spirituelle parce que plus intuitive que l'homme, plus tournée au-dedans d'elle-même, elle peut donner à l'ensemble des activités humaines, où elle doit avoir sa place à sa façon, sa propre part d'humain. Trop longtemps confinée dans la famille, servante du mari et des enfants, elle a été évincée des activités professionnelles, culturelles, religieuses, scientifiques, éducatives (du moins tout un passé encore proche de nous), sociales et politiques. On a trop limité le don d'elle-même dans toutes ces branches, et on s'étonne de se trouver dans des situations inhumaines. Si, suivant le comportement de Jésus à son égard, au lieu de la confiner dans les sacristies et les bonnes oeuvres paroissiales, on lui avait donné sa vraie place, nous aurions incontestablement un christianisme et un occident plus humains, moins rationalistes, plus doués de finesse, de délicatesse, de tendresse, assurément moins guerrier et exploiteur.

Tout a été conçu en fonction de l'homme, la femme se voyant réduite à la passivité et chargée de la plus grosse part de souffrance. Ce qui ne veut nullement dire qu'il faille faire d'elle un chauffeur de poids lourds ou un bûcheron. Rien n'est plus contre sa nature que lorsqu'elle veut, sous prétexte d'émancipation, jouer au « mâle manqué », ou lorsqu'elle perd sa féminité dans une fausse intellectualité l'un et l'autre aspect la déracent d'elle-même et la défigurent. Être intelligent ne veut pas nécessairement dire être un pur intellectuel, qui ne sait manier que des idées ou des chiffres. Si, dans l'histoire, on a trop vu le rôle féminin sous forme d'intrigues, n'est-ce pas en partie parce que, empêchant la femme de réaliser sa vocation propre au grand jour, on l'a contrainte à agir de la sorte ? La civilisation occidentale qui traîne encore dans ses bagages l'influence juive de Paul, puis le poids du droit romain et du code napoléonien, est une civilisation de mâles.

Si, dans le sillage de Jésus de Nazareth, le don de la vie de l'esprit à « tout homme venant en ce

monde » est l'essentiel et la raison d'être du christianisme, alors nous sommes bien obligés de constater que, sauf pour quelques rarissimes exceptions, l'humanité vient de vivre vingt siècles de préhistoire chrétienne. Durant ces vingt siècles, bien des femmes, fuyant ce rôle mineur, cet asservissement et ces caricatures d'amours humaines ont préféré, à juste titre, se réfugier « en religion », où elles avaient, avec l'espoir fondé de pouvoir rencontrer « l'époux divin », la quasi-certitude de trouver une vie plus humaine.

Jusque-là, la femme a surtout inspiré et influencé l'homme dans l'intime de la vie affective d'épouse et de mère. C'est bon mais trop court. Sans oublier ces deux aspects essentiels de sa vie, elle doit trouver sa place dans la société à tous les niveaux ; en accédant à son tour aux dimensions de la liberté créatrice par la vie en Dieu, elle doit pouvoir, dans la pensée, dans les arts ou dans la recherche scientifique et spirituelle, tout en restant et en devenant de plus en plus elle-même, tout imprégner de son sceau. Une Claire, une Catherine de Sienne, une Thérèse d'Avila, une Marie Curie, une Simone Weil, sont autant de trop rares fleurs humaines qui demeurent cependant des témoins de la grandeur et de la place que devrait avoir la femme dans notre occident trop virilisé dans le mauvais sens du terme. Si l'homme complet est dans le couple, si l'humanité est composée de couples, il faut mettre fin à la conception de la femme assujettie, objet de plaisir, et en faire, dans sa singularité, la partenaire égale de l'homme.

Le christianisme, ferment d'humanisme, se doit de donner un tel exemple en accordant à la femme une place égale à celle de l'homme. Dans la vie de l'esprit, révélée par Jésus de Nazareth, la femme est appelée, à part entière, aux mêmes joies, et là, tout spécialement, elle est notre compagne de chemin vers l'infini.

L'Église de la nuit

Depuis déjà de nombreuses années, il semble se lever derrière le « rideau de fer », un homme nouveau, sans Église : Pasternak, Dimitriu, Alléluiéva, Gainsbourg... semblent être des êtres qui émergent d'un courant de fond qu'aucun obstacle n'arrête. Nulle oppression, si savante soit-elle, ne peut empêcher la petite graine de lever, la semence de se répandre. Les camps de « soi-disant travail » semblent être des champs d'expérience pour cette nouvelle graine. L'homme détruit dans tous ses avoirs, sans espérances humaines, trouve là un « noviciat » à nul autre pareil. Il semblerait qu'il n'y ait pas d'autre alternative que celle-ci : devenir un saint ou un fauve, être loup ou agneau. Lève là un christianisme de catacombes, tout nouveau, semblable à celui des origines.

Si notre christianisme occidental n'est pas vie intérieure, quelle valeur a-t-il en face de tels hommes ?

Peut-être, de ces pays de nuit, nous viendra un christianisme de silence ; réduit à l'échange, à la parole de Jésus. « Tout le reste passera - y compris tout ce que les religions y auront ajouté - mais ma parole, elle, ne passera pas ». La célébration de son souvenir eucharistique au moyen de sa parole mérite seule de traverser le temps, parce que fidèle à son esprit et à la volonté du Père.

Voici une prière de Soljénitsyne : « Qu'il m'est bon de vivre avec Toi, Seigneur ! Qu'il m'est aisé de croire en Toi ! Quand mon esprit faiblit et cesse de comprendre, quand les hommes les plus intelligents ne voient pas au-delà de la fin du jour et ignorent ce qu'ils doivent faire le lendemain, Toi, tu m'envoies la claire certitude de ton existence et du soin que Tu prends pour que toutes les portes du bien ne soient pas fermées. »

« Arrivé sur la crête de la gloire terrestre, je me retourne avec étonnement sur le chemin parcouru que jamais je n'aurais découvert tout seul, un surprenant chemin qui m'a mené à travers le manque d'espoir vers ce lieu d'où j'ai pu renvoyer à l'humanité le reflet de Tes rayons. Et Tu continueras à

me les laisser refléter dans la mesure où cela est nécessaire. Et si je n'ai pas le temps, c'est que Tu chargeras d'autres de le faire. »

L'Église créatrice

Figée dans un traditionalisme archaïque qui lui donne l'apparence d'une immuabilité séculaire, l'Église s'y sclérose en sclérosant ses membres ; elle risque de mourir étouffée sous l'inertie d'un passé révolu. Mais si, par chacun de ses fils, et tout spécialement ceux de la hiérarchie, elle devient spirituelle, elle fera nécessairement éclater ses structures ; si elle a le courage, la vigueur interne de retrouver, sous le souffle de l'Esprit, le feu qu'elle cache, elle atteindra par le fait même ses propres dimensions créatrices qui lui permettront de construire constamment du « neuf » avec de « l'ancien ». Pour ne pas être emportée comme toutes les religions par l'évolution du monde, elle doit, en ce tournant de l'histoire où, pour la première fois son existence même est mise en cause, pouvoir, en vivifiant chaque homme du dedans, tout, absolument tout, imprégner de Son ferment qui fera lever la pensée et les arts, et fécondera l'activité et la recherche humaine comme jamais elle ne l'a fait. Elle sera dans « Sa mission » et non plus dans les ersatz : « Du passé elle conservera la flamme et non les cendres » (*Jaurès*).

L'homme actuel est un monstre parce qu'il manque une dimension à son existence. Il a un cerveau démesuré par sa science, des mains énormes par sa technique, son pouvoir et son savoir sont sans limites. Par contre, sa vie spirituelle, donc humaine, est à l'état infantile.

Cette carence déséquilibre l'ensemble grandiose de son oeuvre ; sans cette dimension essentielle, tout peut sombrer dans le néant d'une destruction cosmique. Il en a le pouvoir. Mais aussi, il peut tout harmoniser dans le bien, le beau, le vrai, pour tous les hommes. Lui seul détient en lui-même la clef de son avenir : alternative de grandeur ou de destruction.

Grâce à l'apport, absolument original du christianisme, l'homme devenu créateur saura donner un dynamisme nouveau à son efficacité en toutes choses en façonnant une humanité fraternelle enfin digne de lui, et, simultanément, se réconcilieront en lui les deux aspects complémentaires de la science et de la religion. Cet homme saura également, toujours sous l'action de ce ferment de liberté, inventer au jour le jour sa propre éthique.

C'est le christianisme qui détient la clef de l'aboutissement de l'évolution de l'univers qui, par l'infériorité de chaque homme, doit atteindre à l'harmonie spirituelle. La « noosphère » vers laquelle est tendue toute la création « dans les douleurs de l'enfantement », passant par le coeur de l'homme, ne sera pas intellectuelle mais spirituelle.

Toute civilisation repose sur la religion ou l'idéologie qui l'a engendrée. Elle en épouse essor et déclin, pour finalement disparaître avec elle.

Si la valeur humanisante et durable d'une civilisation se mesure à la qualité spirituelle de son fondateur et à la persistance de son esprit dans la religion qui la sous-tend, et si la pérennité de ses oeuvres en font foi, le christianisme détient ce donné primordial. Mais la fidélité à sa nature spirituelle exige, pour rester telle, une recreation constante. Là encore le christianisme et en lui l'histoire de l'Église - parce que je suis d'elle et que je la connais mieux - nous offrent de telles garanties de renouveau, toujours possible. En effet sous l'action constante en elle de Son ferment et des motions de l'Esprit dans l'homme, malgré la pesanteur de ce dernier mais aussi grâce à ses recherches, malgré également le poids permanent du traditionalisme et du pouvoir inhérents à toute religion structurée, n'a-t-on pas assisté à la suite de sa prodigieuse expansion du départ, au renouveau du Moyen Age, ensuite à celui du XVII^e siècle, enfin à la renaissance avortée mais réelle des premières décades du XX^e siècle ?

D'autre part, nulle religion, nulle idéologie, nul organisme ne disposent à temps complet d'une telle élite d'hommes et de femmes, formés spécialement par elle et pour elle. Quant aux chrétiens, la disponibilité de l'enfance et de la jeunesse, la robuste générosité des adultes et la fidélité des vieillards donnent au christianisme un potentiel humain inégalable pour son propre renouveau. Chez tous ces chrétiens, généreux pour la plupart, mais au Royaume inculte, il suffirait de souffler un peu sous la cendre, la braise intérieure pour ranimer la flamme et allumer un feu qui embraserait le monde. « Je suis venu porter un feu sur la terre et comme je voudrais que déjà il fût allumé » (*Luc 12,49*). C'est donc là Son désir qui coïncide avec la soif de l'homme. Le christianisme pourrait réaliser cette rencontre et cet embrasement...

Ainsi le christianisme - et en lui l'Église - peut réaliser la fusion de ce feu divin et de ce potentiel humain. Ce dernier disposant lui-même, de concert avec toute la famille humaine, d'une évolution intellectuelle incomparable dans tous les domaines de la connaissance, appuyée sur des moyens techniques à la dimension de l'univers, il ne serait donc pas utopique d'envisager la possibilité d'un renouveau et d'un essor sans commune mesure avec ceux du passé.

Là est sa mission « en esprit et en vérité » : continuellement réengendrer l'homme à lui-même en Dieu en le faisant créateur et toujours plus humain. Oeuvre à reprendre sans fin par chaque génération et par chaque homme. Il en sera toujours ainsi.

Heureux celui qui trouvera sur sa route un père selon l'esprit !

La tragédie humaine

Devant les soubresauts qui secouent périodiquement le monde, les crises qui éclatent ici ou là, inopinées mais toujours violentes, nous avons la conviction que le monde dans lequel, vaille que vaille, nous nous étions installés, craque de toutes parts. Face au trouble du moment, les uns cherchent dans un accroissement sans fin des avoirs, la réponse à leur angoisse les autres croient trouver dans des idéologies toujours tyranniques, une solution aux maux d'aujourd'hui et une espérance pour demain. N'est-ce pas utopie ?

En fait, ici ou là, l'homme étouffe parce qu'il vit dans un désert spirituel. L'histoire ne nous apprend-elle pas que de civilisation en civilisation, à travers les découvertes et les progrès techniques, les révolutions et les guerres, les mêmes problèmes se posent, toujours sans solution, et que l'homme, sous quelque régime que ce soit, devient aisément un loup pour l'homme. Il y a vingt-cinq ans, s'achevait, contre l'idéologie nazie, la deuxième guerre mondiale : quarante millions de morts, un amoncellement de ruines, tant d'amours brisées, de larmes versées, de valeurs humaines anéanties ! Et il faudrait, pour imposer telle ou telle idéologie nouvelle, recommencer un pareil massacre avec des moyens sans communes mesures avec ceux d'hier ? Non, la haine, la violence et le sang ne paient pas.

En France, on assiste à ce mélodrame :

- d'une part, sous l'emblème de la liberté, se dissimulent de sordides luttes d'intérêt et un immobilisme conservateur de privilèges, qui pourrait bien être fatal aux nantis;
- d'autre part, les moins pourvus, aveuglés par les slogans, ne voient pas, cachés dans les plis de l'étendard de la justice, se profiler l'intolérance et le despotisme.

Jusqu'à ce jour nul régime - et pour cause, car il faudrait alors une société de saints - n'a réussi à faire cohabiter justice et liberté qui sont des biens humains donc spirituels. Grâce à cette fidélité qui les concrétise au plan civique, pratique, dans l'ordre du réel et de l'efficacité (ô combien !) elles épousent les cadences intérieures de l'homme et les propres rythmes de ces biens spirituels toujours cherchés, poursuivis sans relâche mais jamais définitivement acquis. Seul « un juste » c'est-à-dire un

assoiffé de justice - justice au sens biblique des béatitudes signifiant perfection - peut les réconcilier en lui : là, dans l'homme lui-même, est la clé de l'avenir fraternel et pacifique de l'humanité. Pour grandir une béatitude se doit de prendre la voie des autres béatitudes ; elles s'engendrent et se promeuvent réciproquement les unes les autres pour le bien de l'homme et de sa communauté terrestre. Les biens humains, issus d'elles sont leur expression vivante, visible, et ils en gardent le sceau.

Bien sûr, de toutes parts, il existe des hommes de bonne volonté, mais leur voix est étouffée par le charivari de la haine, du mensonge, et de la propagande qu'orchestrent les grands maîtres d'oeuvre de la collectivisation galopante et multiforme. Les uns, par intérêt, les autres, leurrés par l'idéologie, braderaient volontiers notre pays à quelque puissance étrangère.

Dans le climat inhumain de ce désert spirituel, à l'ouest comme à l'est, où liberté et justice sont bafouées, l'homme est finalement asphyxié soit par la poursuite des biens de l'avoir, soit par le despotisme. Tandis qu'ailleurs, là où subsiste encore un certain climat spirituel, l'homme est stérilisé par l'apathie d'une misère endémique.

Nulle structure ne peut changer le coeur de l'homme. Mais, à l'inverse, tout ce qui contribue à épanouir l'homme, à le faire plus généreux, et donc plus heureux - y a-t-il voie plus sûre que celle qu'a tracée Jésus de Nazareth et moyens plus efficaces que les Béatitudes ? - peut humaniser les structures. L'efficacité de chacun se situe dans la fidélité au réel, et non dans « les baratins » impuisants et utopiques sur les grands problèmes de l'heure. N'est-il pas venu, le temps d'écouter, chacun dans son silence intérieur, Celui qui nous invite, dans la plus authentique liberté, à la mutation la plus effacée et la plus essentielle, mais aussi la seule vraiment humaine et efficace ?

O, homme ! vas-tu enfin entendre la petite voix de la sagesse qui t'appelle du dedans ? Sinon, le monde de demain que tu nous prépares sera plus inhumain que celui d'hier. Si tu ne sais pas te changer toi-même, ton oeuvre sera une fois de plus mutilée et vulnérable. Tu veux un monde plus juste, commence par être un juste ; tu désires la paix, vis-la d'abord en toi-même, et pratique-la autour de toi ; tu rêves un monde de purs, deviens donc un être de transparence ; tu trouves le monde pourri par l'argent, fais-toi un coeur de pauvre ; tu refuses l'oppression, mais qui t'empêche de respecter les autres ; tu souffres qu'on te fasse violence, fais donc l'apprentissage de la douceur ; tu reproches aux autres leur égoïsme, qui peut faire obstacle à ce que tu sois toute bonté et toute délicatesse ; tu rêves de liberté, saches que c'est toi seul qui peux te faire un homme libre ; tu rêves d'un monde fraternel, pour le construire, aime en vérité le frère que tu as sous la main ; le mensonge t'écoeure, sois donc un homme vrai ; tu hais la souffrance, ne fais souffrir personne et ne fais verser aucune larme sème de la joie en donnant ta vie et tu seras heureux. Pour changer le monde, commence d'abord par te changer toi-même c'est l'aventure intérieure, la seule qui soit digne de toi.

Nulle société, même celle dite sans classes, ne peut te dispenser de parcourir l'itinéraire que t'offre l'aventure intérieure, nulle société non plus ne peut te l'interdire, du moins totalement. Mais c'est tellement plus exigeant que de bêler en troupeau contre les autres et contre les structures. Si tu savais le trésor caché en toi ! « Et si tu connaissais le don de Dieu ! » (*Jean 4,10*). Tout doit passer par le coeur de l'homme, mais par un coeur transfiguré par les Béatitudes. Rentre dans ton silence et sois fidèle à l'exigence de justice et de beauté qui monte en toi. Le lieu concret de ton authentique fidélité et de ton efficacité vraie, là où « l'arbre va pouvoir donner ses fruits », c'est le cercle de tes relations humaines. Le reste n'est que mirage et évasion.

Ces valeurs individuelles - nécessaires pourtant aux effets civiques - sont les bases universelles de toute société, surtout si elle se veut démocratique. Elles devraient également être, pour tous les hommes de pouvoir, la charte de leur vie, qui leur permettrait de créer une politique humaine et fraternelle. Ces hommes, à tous les niveaux de leurs responsabilités collectives, aidés de leurs compétences, seraient alors dans le désintéressement, « comme celui qui sert ». De son côté, le

simple citoyen, grâce à elles, verrait que les légitimes « droits de l'homme » exigent simultanément les devoirs de l'homme pour l'équilibre de la société qui les a engendrés.

Un peuple spirituel, guidé par des élites spirituelles à la politique inspirée, est-ce un rêve ? Si l'histoire est avare de tels exemples, cela reste pourtant dans le domaine du possible et de l'indispensable. En attendant, en politique comme ailleurs, nous avons besoin de vérité et d'hommes authentiques.

La poursuite de l'accomplissement personnel entraîne simultanément l'accomplissement de la communauté humaine dont la perfection, ici comme là, ne sera jamais acquise mais dont la quête sera toujours nécessaire. L'homme est indéfiniment en route vers un but qu'il sait inaccessible pour lui, l'essentiel consiste à ne pas quitter la route incertaine qui mène vers lui. S'il s'égare un moment dans des pistes adjacentes sans issues, s'il trébuche sur les aspérités du chemin, c'est pour se redresser, se ressaisir et poursuivre, dans la lointaine direction entrevue. Ces tâtonnements nous tendent vers l'infinie perfection qui pourtant, à la fois, nous appelle et nous échappe, et cependant, chaque pas hésitant nous rapproche d'elle.

Toute société, quelle qu'elle soit, qui ne repose pas sur ces valeurs est bâtie sur le sable mouvant. Toute révolution, toute transformation sociale qui ne s'appuierait pas simultanément sur des hommes transformés par elles, ne pourraient que nous conduire de Charybde en Scylla. Si l'enfant et l'adolescent sont façonnés par la société qui les a engendrés, l'homme devenu adulte - et il n'est vraiment tel que grâce à ces valeurs - va à son tour la modeler à son image en humanisant les structures qui la gèrent. Seulement, à ce niveau spirituel, la société, elle, ne peut rien pour l'homme car son rôle est limité aux biens de l'avoir, fussent-ils intellectuels³, et ces valeurs ne poussent que de la liberté intérieure personnelle. Tout au plus, peut-elle favoriser plus ou moins leur naissance et leur épanouissement par le climat de justice, de liberté et de respect de l'homme qu'elle crée.

Parce que les religions chrétiennes sont devenues au long des siècles trop cartésiennes et trop moralisantes ; parce qu'elles ont trop exalté la raison au détriment du corps ; parce qu'elles ont mutilé l'homme en ne nourrissant pas la part mystique de son être, il n'est plus qu'un corps débridé et une « raison raisonnante » qui n'arrivent plus à trouver leur équilibre harmonieux. Le mouvement psychédélique (hippies...) partout dans le monde, là où il y a la liberté de se manifester, est une recherche - bien que dévoyée - de cette harmonie indispensable et équilibrante. Le non-conformisme de ses adeptes, leurs méthodes pacifistes, même excentriques, leur liberté de moeurs, leur détachement matériel, leur désir de fraternité, leur recherche extatique pervertie, cachent, sans nul doute, une authentique faim de vérité et de « vie en surabondance », que d'autres cherchent dans la révolte ou la violence idéologique ; mais le surcroît d'être, le chemin de vie, la voie de l'accomplissement heureux, ne peuvent se trouver ni dans l'évasion par le rêve artificiel qui aboutit à une fausse mystique, ni dans les hallucinations que procurent la drogue, ni dans le dévergondage sexuel qui dégrade l'homme : ce sont là des impasses et des aliénations, car l'homme peut s'égarer aussi bien par le supra-humain que par l'infra-humain qui vont d'ailleurs de pair, bien souvent.

Le remède à l'angoisse humaine, n'est-ce pas l'abandon sans aucune crainte en la bonté paternelle de Dieu ? « Là où il y a crainte, il n'y a pas d'amour parfait ». Mais rien n'est aussi exigeant que de répondre aux appels de l'amour. Ce n'est ni esclavage, ni obéissance, ni soumission passive, mais fidélité dans une liberté plénière. Peut-on répondre à la tendresse autrement que par le don de soi-même ? L'amour alors colore de joie la fidélité qu'il exige, mais ne peut aimer en vérité, qu'un être libre qui peut tout donner à l'être aimé.

« Si l'homme est un roseau aimant » (*M.T.*), « aime et fais ce que tu veux », a dit saint Augustin.

3 La société peut et doit transmettre une culture : ses oeuvres multiformes sont l'expression de ces valeurs humaines universelles.

Ainsi, amour et liberté s'engendrent l'un l'autre, « le fardeau devient doux et le joug léger » (*Mat. 11,30*), et notre nourriture est de faire la volonté du Père : monte alors en nous la joie totale « que rien ni personne ne peut nous enlever » (*Jean 16,22*), comme nous l'a promis Jésus.

Seule la vie spirituelle peut être la voie de la réconciliation de toutes les forces vives de l'homme. Elle suppose des esprits et des corps maîtrisés, pacifiés et donnés au service des autres dans une condition humaine vraie, avec des réussites et des échecs, des temps de nuit et des instants de lumière, mais pour tenter de vaincre notre pesanteur, ne suffit-il pas de fixer notre attention intérieure sur Celui qui est le chemin de la vérité, de la beauté, du bien et qui nous a dit : « Demandez et l'on vous donnera, cherchez et vous trouverez » (*Luc 11,9.10*). Dans cette recherche jamais achevée, il faut bien distinguer entre d'une part la « subjectivité » et la « sincérité » qui peuvent nous accompagner dans la pire déchéance, et d'autre part « l'authenticité » et « l'intériorité » qui sont toujours liées aux dynamismes libérateurs qui aident l'homme à se construire. Face à cet égarement que révèle aussi la floraison des sectes, le christianisme saura-t-il proposer aux jeunes désemparés, l'homme nouveau qu'ils attendent confusément et cherchent de façon excentrique, déconcertante et douloureuse ?

Oui, la folie humaine qui voudrait tout détruire pour repartir de zéro, tout remettre en question pour bâtir sur des cendres est tragique. Puissent les hommes, enfin lucides, s'arrêter au bord du gouffre et laisser à leurs descendants, au lieu de ruines, un héritage à parfaire et à faire fructifier.

Difficultés

Il y a seulement quelques décades, les interventions du pape ou des évêques faisaient trembler la chrétienté. Ce temps est révolu. Aujourd'hui, on s'en moque. Par contre, chaque homme de la planète s'est senti concerné par la simplicité et la bonté rayonnante de Jean XXIII. C'est là le passage à faire : changer l'autorité en paternité respectueuse, tolérante, rayonnante et appelante. Même à l'heure du concile, notre pendule retarde sur les besoins de l'homme. Nous n'avons fait qu'entrebâiller la porte et balayer la maison. Chez nous aussi, l'environnement est pollué ; par carence d'oxygène spirituel, on s'asphyxie, privé de liberté, de lumière, de vérité et de vie. Pour y remédier, il faudrait enfin sortir de notre millénaire léthargie intérieure. Ne nous a-t-Il pas dit que, jusqu'à la fin des temps, nous devrions « faire du nouveau avec de l'ancien » ? Cet ancien, - l'Esprit du Maître, Sa parole - actuellement vieux de 2 000 ans est pourtant toujours neuf, pourrait seul nous faire une religion « en esprit et en vérité ». Pour accéder à une telle religion, faudra-t-il donc attendre que le rouleau compresseur de quelque idéologie envahissante ait broyé les structures cléricales qui paralysent le grand corps du christianisme ? Nous avons eu une grande espérance et jusque dans les petites communautés de base nous avons un instant goûté à la liberté avec Jean XXIII et le concile pour finalement retomber dans un néo-cléricalisme et un néo-conformisme qui risquent de tout compromettre une fois encore.

Il ne s'agit rien moins que d'une conversion et d'abord d'un rigoureux examen de conscience. Qu'avons-nous fait de tous ces jeunes appelés par la vie de l'Esprit dans la fraîcheur de l'enfance, la générosité de l'adolescence, ou dans leur maturité humaine ? Que leur avons-nous donné ? Pourtant, nous ne sommes pas responsables parce que nous avons été les premiers dupés. « Aveugles guidant les aveugles, qu'avons-nous fait de nos frères ? » Regardons le désarroi de tout le clergé actuel, même celui qui s'étourdit dans le narcotique de l'action. Songeons à ces jeunes prêtres jetés dans les oeuvres paroissiales aussi désuètes qu'inutiles, pour la plupart écartelés entre de multiples réunions, variées et disparates, selon les âges, les sexes, les états de vie, les professions et les engagements ? Songeons aussi à ces prêtres lancés souvent inconsidérément dans les milieux de travail sans autre aide qu'une bénédiction paternaliste et un appui sentimental ? A qui la faute si de nombreux sujets d'élite se sont égarés en route ? Ne sont-ce pas des hommes d'Église haut placés qui les ont chassés

et condamnés à se jeter dans une autre idéologie, ou dans les bras plus accueillants d'une femme ? Qu'avons-nous à leur offrir, comme nourriture de lumière et de vie ? Comment une Église si peu accueillante et si peu maternelle ose-t-elle se dire l'Église des pauvres ? Qu'avons-nous fait pour les garder, puis pour les ré-accueillir au bercail et les revivifier ?

Pourtant, on ne peut nous reprocher ni notre savoir, ni notre bonne volonté, mais seulement notre carence d'être. Ce que nous proposons est trop court et sans issue pour l'homme, pas plus que ce n'est dans l'Esprit de Jésus.

Il est temps, il est toujours temps - pensons aux ouvriers de la onzième heure - de changer de chemin. Mais on ne change pas de chemin en changeant de théorie : la vérité qui est Lui-même ne se trouve pas par un rajustement de raisonnement, ni par une modification de technique, mais dans une mutation qualitative de vie. Cette mutation à la vie de l'Esprit, à laquelle Dieu nous appelle, devient urgente pour les autres. L'homme n'attend pas. Il a faim et soif. C'est l'avenir de l'humanité et du christianisme qui est en cause. L'enjeu est trop grand, le matériau trop noble il s'agit simplement de l'homme et de Dieu.

L'Esprit ne nous est pas donné en raison de la fonction qui nous échoit, mais à la mesure de la fidélité à la mission inhérente à chacun. « L'Esprit souffle où il veut ». « Il n'existe pas des hommes plus "sacrés" que d'autres, mais seulement des hommes plus évangéliques. Voilà le véritable ministère de demain » (*Dom Jorge Narkos, évêque d'Itabera, Brésil*).

Regardons, les yeux grands ouverts, un François d'Assise : sans sacerdoce, dépourvu de théologie, ignorant l'Ancien Testament, fidèle sans servilité, persécuté par les siens, n'ayant rien écrit, sans culture autre que celle de l'Évangile, vivant dans l'universel - et qui mieux est probablement sans le savoir -, combattant jusqu'au bout toute règle autre que celle des Béatitudes, témoin de Sa Parole devenue vivante en Lui, en communion avec toutes choses, ne se voulant que simple disciple du Maître, il n'en reste pas moins le plus pur prototype de chrétien de l'histoire de notre foi. Il demeure, malgré le temps qui nous sépare de lui, un appel constant dans l'intime de quiconque communie à son message et à son être. Nul plus que ce fils de lumière enfanté par Dame Pauvreté n'a marqué, avec son alter ego féminin, Claire, notre religion qui gardera jusqu'à la fin des temps l'empreinte indélébile de son esprit. Ce sont de tels disciples que notre époque se doit d'engendrer pour que l'homme survive et grandisse. Notre contemporain, dans son essence, serait-il moindre que celui de François et le ferment de l'Évangile se serait-il donc affadi depuis lors ? Qui oserait le prétendre sans commettre un crime contre la foi en Dieu et en l'homme par Jésus ? Ne serait-ce pas plutôt qu'il nous manquerait un peu « de cette foi gros seulement comme un grain de sénévé » ? Mais, dites-moi, qui nous la communiquera ?

L'Église est saignée à blanc par la fuite de ses fils - quelquefois les meilleurs - vers diverses idéologies profanes, ou leur fascination par les spiritualités orientales, ou leur mystification par de multiples sectes. Pour arrêter cette hémorragie et recevoir un sang nouveau, elle doit réaliser dans les faits que sa mission est essentiellement spirituelle.

Au Concile, les évêques ont voté le respect de la liberté de conscience : mais la route est encore longue qui nous mènera à l'application effective de cette décision ! Je souhaiterais que cessât enfin le despotisme millénaire de l'Église sur les consciences ; cet inqualifiable despotisme copié par toute idéologie voulant inéluctablement défendre son orthodoxie, nous a laissé des souvenirs cuisants dans la crise du modernisme. On l'a rappelé récemment dans des ouvrages comme : « L'histoire d'une mise à l'index : La Sainte Chantal » de l'abbé Bremond (*A. Blanchet, Aubier, 1967*), « La correspondance Maurice Blondel-Johannès Wehrle » de H. de Lubac (*Aubier-Montaigne, 1969*).

Ainsi, donnant à l'Église ma vie et mon obéissance, je pourrais consacrer ma recherche, mon es-

prit, ma foi, mon coeur et ma fidélité à Lui seul, en elle certes, mais pas à elle. Je souhaiterais que mon évêque fût un père selon l'Esprit, et je demande le droit le plus essentiel de la personne : celui de penser, de vivre, d'agir, de dire et d'écrire selon ma conscience ; ce qui ne veut nullement dire selon ma fantaisie, mais en fonction de la fidélité interne à ce qui m'est donné.

Loin de moi la prétention d'innover quoi que ce soit. La seule vraie tradition du christianisme est la recherche spirituelle pour laquelle Jésus est la réponse totale, universelle, permanente. Je n'aspire - petit maillon de l'éternelle chaîne - qu'à vivre fidèlement cette rencontre toujours merveilleusement nouvelle de Jésus pour la proposer aux hommes.

Cependant, au terme de ce témoignage, on peut affirmer en vérité ceci :

- La recherche de Dieu s'élabore au spirituel ;
- L'Évangile se vit au spirituel ;
- L'Eucharistie devrait se célébrer au spirituel ;
- La contemplation irradie l'homme au spirituel ;
- L'union mystique se réalise au spirituel ;
- L'évangélisation par le témoignage de disciples se répand au spirituel ;
- La progressive découverte de soi-même sur la voie de l'accomplissement s'opère au spirituel ;
- La vérité affleure à la conscience de l'homme au spirituel ;
- Toute joie et toute paix authentiques visitent l'homme au spirituel ;
- Tout ce qui est humain se crée au spirituel ;
- Tout ce qui est universel l'est au spirituel ;
- Tout ce qu'engendre l'homme dans les arts et la pensée - digne de ce nom - naît au spirituel ;
- L'authenticité grandit au spirituel ;
- La rencontre du prochain a lieu au spirituel ;
- La communion avec l'autre se noue au spirituel ;
- Le respect de l'homme n'existe qu'au spirituel ;
- La communauté se fonde au spirituel ;
- L'unité des chrétiens se fera au spirituel ;
- Le christianisme ne subsistera qu'au spirituel ;
- Finalement l'homme n'est homme et ses relations ne sont humaines qu'au spirituel.

Conclusion

Ce témoignage, né dans la joie et la paix, sans haine ni passion, sans rancune ni agressivité, aurait voulu crier à pleine voix que le christianisme est porteur d'un feu qui peut tout embraser, s'il est découvert par chacun. La petite graine du royaume, semée ainsi en tout homme - dont c'est la vocation de la trouver et de l'épanouir - peut lever en une vie merveilleuse en Dieu sur le chemin de Jésus de Nazareth. Cette vie nouvelle a ses lois, ses cadences, ses rythmes propres. Elle est contagieuse et rayonnante et doit tout transformer dans le comportement de l'homme individuel et social. Elle est paix, joie, lumière, vérité reçues et partagées dans la communion des êtres. La destinée humaine, dans son désarroi actuel, est tout obscurément tournée vers elle. Serons-nous ses témoins ? Telle est la question fondamentale. De la réponse dépend l'avenir de l'homme et par lui, de l'univers.

Comme il est nécessaire, pour accéder au calme du port, que le phare projette ses faisceaux lumineux sur les écueils qui bordent le chenal, ainsi, je me suis permis dans ces lignes, de poser un certain regard sur telle institution ou tel comportement ; en fait, en eux, c'est mon propre passé - donc une part de moi-même - que je contemple pour en contester les limites et les carences. Ce sont les étapes dépassées d'une période de ma vie, comparée à ce que je vis et crois aujourd'hui à partir de cette convergence de l'humain et du divin qu'est l'union mystique, ce terme étant débarrassé une fois pour toutes des aspects excentriques et pathologiques qu'on lui a attribués dans le passé. Le corps mystique du Christ est la communion en Lui des mystiques de tous les temps et de tous les pays, qu'il ne faut surtout pas confondre avec l'Église établie. La rencontre personnelle de Jésus est nécessairement mystique. C'est en cela qu'Il est notre chemin. A sa suite, l'originalité du christianisme est forcément de même nature, donc mystique également. Qui n'a pas accédé à ce centre de vie n'a rencontré ni Dieu ni l'homme, ni lui-même. Seulement l'Église ne peut communiquer quelque chose de Lui que par la qualité des membres qui la composent. Saura-t-elle percevoir cet appel qui monte simultanément et universellement de l'homme en elle et hors d'elle ? Tout homme porte cette faim endémique en lui, c'est sa quatrième dimension, seule capable d'informer et d'humaniser les trois autres. Là est le point crucial où convergent et coïncident la volonté du Père, le ferment de l'Évangile, et l'insatiable faim humaine d'absolu. C'est un scandale permanent de voir tant d'hommes d'occident se tourner vers d'autres spiritualités alors qu'ils devraient avoir tout à leur portée.

A ce carrefour de l'histoire, ce n'est pas par des réformatives de liturgie ni de structures, ni de dogmes, mais par une mutation et une option - sans commune mesure avec celles du passé - à l'essentiel de lui-même et de l'homme que le christianisme sera réponse vivante et originale et qu'il deviendra le phare de l'humanité.

L'épiscopat de France, dans la nouveauté d'un louable effort de recherche et de vérité, a demandé à ses prêtres de tout dire. Dans ce témoignage, j'ai dit certaines choses au grand jour. D'autres, je les ai seulement murmurées par crainte du scandale des faibles. D'autres enfin, j'ai dû les taire, parce que leur « heure » n'est pas encore venue : il est des vérités qui ne peuvent être dites et comprises qu'entre spirituels.

Postface

Aurai-je su, écrivant ce témoignage, aider l'homme à se réconcilier avec lui-même et avec son Dieu ? Il ne s'agit nullement de « changer la religion » ni de « changer de religion », mais d'accéder et de se maintenir, autant que faire se peut, là où, depuis deux mille ans, battent à l'unisson le coeur du christianisme et celui du Maître.

Aurai-je su être l'éclair de conscience, le porte-parole de générations de paysans limousins, l'expression de siècles de souffrance et de pauvreté, d'humble labeur, de silence et de nuit de l'Esprit, mais aussi de générosité, de recherches tâtonnantes, d'affections vraies, de fidélité, d'espérance, d'oubli de soi et de secrète tension vers la lumière ? Aurai-je su être seulement le simple maillon d'une chaîne qui remonte aux origines de l'humanité et à qui il a été donné de déboucher, émerveillé, dans cette Lumière?

Que tous ceux qui m'ont aidé au long de ma vie, ma famille - tout particulièrement Papa et Rémy - mes amis de village et d'école, mes maîtres, chaque personne du secteur où je travaille depuis vingt années, « ceux qui sont pour et ceux qui sont contre la religion », que tous ceux avec qui j'ai partagé Son « eau vive » - chacun ayant contribué à me faire ce que je suis - trouvent dans ces lignes l'expression de ma vive reconnaissance, ainsi que les personnes qui ont eu la gentillesse de m'aider pour la mise en forme et la publication de cet ouvrage.

Aidez-moi à poursuivre ma route...